



La cruche cassée



[M]EILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

KLEIST — KOTZEBUE — LESSING

LA CRUCHE CASSÉE
LA PETITE VILLE ALLEMANDE
MINNA DE BARNHELM

Traduction par M.-R. **BASTIAN**



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

TROIS COMÉDIES ALLEMANDES

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

KLEIST — KOTZEBUE — LESSING

LA CRUCHE CASSÉE
LA PETITE VILLE ALLEMANDE
MINNA DE BARNHELM



TRADUCTION

PAR

M.-R. BASTIAN



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

LA CRUCHE CASSÉE

Comédie en un acte

PAR

KLEIST

INTRODUCTION

Gœthe avoue qu'en présence de Kleist il ressentait cet effroi particulier qu'inspire un être que la nature a doué incomparablement, mais qui, victime d'un mal secret et incurable, ne réalise jamais sa vraie fin. Kleist lui-même compare sa tête à une urne de loterie où mille numéros mauvais se trouvent à côté d'un numéro gagnant. En fait, c'est une des personnalités les plus « inquiétantes » qui soient, une nature vraiment « problématique ». Ambitions insatiables et toujours insatisfaites, recherche passionnée du nouveau, défaut d'équilibre, mélange singulier de faiblesse et de présomption, les éléments les plus divers se mêlent dans sa vie comme dans son œuvre.

Né à Francfort-sur-l'Oder (1777), dans une famille qui appartenait à la vieille noblesse poméranienne, il entre à quinze ans dans les gardes prussiennes et fait campagne en 1794. Puis il abandonne le métier militaire qui le dégoûte, s'adonne aux études philosophiques et, tourmenté par ses espérances vagues et illimitées, ne sait où prendre racine. En 1801, il part pour Paris, s'y pose en Rousseau critique et contempteur d'une civilisation artificielle, passe quelque temps à Berne avec des amis, puis revient en Allemagne. Poursuivi par son démon, il oscille entre le rêve de faire plus grand que Gœthe ou d'être le Shakespeare de l'Allemagne et la pensée de se suicider en compagnie d'un ami. Il fait de nouveaux voyages, revient à Berlin où il écrit ses premières œuvres, se fait arrêter comme espion en 1806, passe six mois comme prisonnier en France, s'établit à Dresde où il assiste, impuissant, à l'insuccès de ses tentatives littéraires et à l'écrasement de sa patrie, accuse vainement Napoléon d'être l'auteur de ses malheurs, et, peu après la bataille de Wagram qui ruina définitivement ses

espérances, se suicide le 21 novembre 1811, au bord du lac de Wansee, en compagnie d'une femme qui, elle aussi, désirait la mort.

Telle vie, telles œuvres. La *Famille Schroffenstein*, tragédie du soupçon et de la défiance, met en conflit les deux branches d'une curieuse famille entre lesquelles un contrat fatal allume une haine implacable. *Penthésilée*, œuvre supérieure à la précédente par la composition, est la personnification la plus parfaite du génie exalté de Kleist. Reine des Amazones, Penthésilée ne peut aimer Achille que si elle le vainc au combat, veut en triompher seule, s'élance à sa poursuite à travers d'abrupts rochers, ne peut supporter la pensée d'avoir été vaincue en une première rencontre, tue enfin l'objet de son amour, le livrant à la morsure des chiens et le dévorant elle-même de ses propres dents. A Penthésilée s'oppose l'esclave soumise, Catherine de Heilbronn, qui aime, comme Kleist eût voulu être aimé sans doute, le comte de Strahl. A côté de ces drames, non moins étranges et vigoureux, les deux grands drames patriotiques : la *Bataille d'Arminius*, destinée à montrer aux Allemands comment, par une guerre de guérillas, ils pourraient venir à bout de Napoléon et à glorifier, aux dépens de la race latine, le génie germanique ; le *Prince de Hombourg*, qui traite un sujet plus moderne et nous donne, à côté du drame proprement dit, le portrait du poète lui-même, de celui qui se tresse une couronne de laurier en son rêve de somnambule, passe des grands espoirs aux profonds découragements, et, condamné à mort, médite les détails de son exécution.

Mais, témoins de la souplesse du génie de Kleist, deux comédies s'ajoutent à ces drames : *Amphitryon* et celle que le présent volume donne en traduction au public. *La Cruche cassée* est un vrai tableau de genre à la Téniers, un des premiers modèles du drame réaliste en Allemagne, de couleur un peu crue, mais singulièrement vigoureuse et nette. Il s'agit ici d'un juge qui est le principal coupable dans une affaire qu'il se voit obligé d'instruire. C'est à Berne, dans la chambre de son ami Zschokke, que Kleist, en 1801, avait conçu l'idée première de sa pièce. Il y avait là, suspendue au mur, une gravure représentant un couple d'amoureux, une vieille femme qui crie, un juge piteux. Un concours entre les amis fut décidé, mais Kleist n'acheva sa pièce que plus tard, à Berlin.

E. V.

Agrégé de l'Université.

LA CRUCHE CASSÉE

COMÉDIE

PERSONNAGES

WALTER, conseiller de justice.
ADAM, juge de paix.
MAITRE LUMIÈRE (Licht), greffier.
DAME MARTHE RULL.
ÈVE, sa fille.
VEIT TUMPEL, paysan.
RUPRECHT, son fils.
DAME BRIGITTE.
UN DOMESTIQUE, UN GARDE, DES SERVANTES, etc.

L'action se passe dans un village des Pays-Bas, près d'Utrecht. — La scène représente la salle d'audience du tribunal.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADAM, *assis, en train de se bander la jambe.*
Entre MAITRE LUMIÈRE.

LUMIÈRE.

Eh, par le diable! compère Adam, que vous est-il arrivé? Vous avez une mine!

ADAM.

Oui, voyez un peu ce qui m'advient! Il n'est vraiment besoin d'autre chose que de ses pieds pour culbuter. Voyez-vous de quoi buter sur ce plancher tout uni? Pourtant c'est ici que j'ai buté ; ici. Car chacun porte en soi la pierre de malheur qui causera sa chute.

LUMIÈRE.

Comment dites-vous cela? Chacun porte la pierre?...

ADAM.

Oui, en soi.

LUMIÈRE.

Mauvaise affaire!

ADAM.

Plaît-il?

LUMIÈRE.

C'est que vous avez pour ancêtre un certain Adam assez prompt à la chute, et qui fit à l'origine des choses un faux pas par lequel il s'est rendu célèbre. Vous n'êtes pourtant pas...

ADAM.

Quoi?

LUMIÈRE.

Dans le même cas!

ADAM.

Si je... je crois... C'est ici que je suis tombé, vous dis-je.

LUMIÈRE.

Alors pas au figuré? Vous vous êtes vraiment allongé?

ADAM.

Rien moins qu'au figuré; mais je devais faire mauvaise figure.

LUMIÈRE.

Et comment l'événement s'est-il produit?

ADAM.

A l'instant, en sortant du lit. J'avais encore sur les lèvres mon cantique du réveil lorsque j'ai trébuché, et avant d'avoir seulement commencé le cours de la journée, par la volonté de Notre-Seigneur j'avais déjà le pied démis.

LUMIÈRE.

Et le pied gauche, pour comble!

ADAM.

Le gauche?

LUMIÈRE.

Oui, celui qui est posé là.

ADAM.

Parbleu!

LUMIÈRE.

Juste Dieu! Celui qui déjà sans cela suit avec assez de peine le chemin du péché.

ADAM.

Avec peine! Pourquoi?

LUMIÈRE.

Dame! un pied-bot!

ADAM.

Pied-bot? Un pied est un pied, une masse de chair et d'os.

LUMIÈRE.

Pardon! Vous faites tort à votre pied droit qui ne saurait revendiquer l'honneur d'un poids pareil. Il s'aventure plus volontiers sur le terrain glissant.

ADAM.

Bah! bah! Quand l'un se risque, l'autre le suit.

LUMIÈRE.

Et qui vous a ainsi démoli la figure?

ADAM.

La figure? A moi!

LUMIÈRE.

Quoi! vous n'en savez rien?

ADAM.

Il me faudrait être un menteur pour dire oui! Quelle figure ai-je donc?

LUMIÈRE.

Quelle figure?

ADAM.

Oui, compère.

LUMIÈRE.

Épouvantable.

ADAM.

Expliquez-vous plus clairement!

LUMIÈRE.

Tout écorchée, horrible à voir; il manque à la joue un morceau que je ne saurais évaluer sans balance.

ADAM.

Par tous les diables!

LUMIÈRE.

Tenez. (*Il lui apporte un miroir*). Voyez plutôt vous-même!

Une brebis harcelée par les chiens et qui se lance à travers les épines n'y laisse pas plus de laine que vous n'avez laissé de chair, Dieu sait où!

ADAM.

Hum! oui! C'est vrai. Ça n'a pas belle apparence. Le nez aussi a souffert.

LUMIÈRE.

Et l'œil.

ADAM.

Non, pas l'œil, compère!

LUMIÈRE.

Hé! je le vois si bellement poché qu'on dirait, Dieu me damne! que le coup vous fut asséné par un maître-valet en fureur.

ADAM.

C'est l'arcade sourcilière. Dire que je n'avais même rien senti de tout cela.

LUMIÈRE.

Oui; c'est ainsi dans le feu de la lutte.

ADAM.

De la lutte! quoi? Ah! si vous voulez, avec cette damnée chèvre [1], là, près du poêle. Oui, je m'en souviens à présent... Lorsque j'ai perdu l'équilibre, et que comme un noyé j'ai étendu les bras pour me cramponner à quelque chose, j'ai saisi la culotte que hier au soir j'avais mis sécher à la galerie du poêle; je saisis donc la culotte (vous me suivez bien?) pensant — fou que j'étais! — m'y retenir, mais voilà la boucle qui craque, et du coup la culotte et moi nous tombons, et la tête en avant je me jette en plein contre le poêle, juste à cet angle, là-bas, où cette maudite chèvre avance le nez.

LUMIÈRE, *riant.*

Bon, bon!

ADAM.

Ah! malédiction!

LUMIÈRE.

La chute d'Adam, vous la faites, vous, en sortant d'un lit.

ADAM.

Sur mon âme! Pourtant, je voulais vous demander.. qu'y a-t-il de nouveau?

1. Chèvre, sorte de double X sur lequel on place généralement les morceaux de bois pour les scier. La chèvre sert, ici, à empiler les bûches ou les fagots, et tient lieu de caisse à bois.

LUMIÈRE.

Ce qu'il y a de nouveau ? Que le diable m'emporte! un peu plus je l'aurais oublié.

ADAM.

Donc?

LUMIÈRE.

Préparez-vous à recevoir d'Utrecht une visite inattendue.

ADAM.

Ah!

LUMIÈRE.

Monsieur le conseiller de justice va venir.

ADAM.

Qui est-ce qui va venir?

LUMIÈRE.

Monsieur le conseiller de justice Walter va venir d'Utrecht. Il fait une tournée d'inspection dans les tribunaux, et aujourd'hui même il arrive chez nous.

ADAM.

Aujourd'hui même. Vous avez perdu la tête!

LUMIÈRE.

Aussi vrai que je vis! Il était hier au village d'Holla, sur la frontière, et y a inspecté le tribunal. Un paysan a vu les chevaux de relais déjà prêts devant la voiture, sur la route d'Huisum.

ADAM.

Aujourd'hui même, le conseiller de justice, venir d'Utrecht pour une inspection! L'honnête homme tond lui-même ses petites brebis et déteste de semblables comédies. Venir à Huisum nous embêter!

LUMIÈRE.

S'il est venu jusqu'à Holla, il viendra bien jusqu'à Huisum! Prenez garde.

ADAM.

Allons donc!

LUMIÈRE.

Je vous le dis!

ADAM.

Laissez-moi avec vos sornettes!

LUMIÈRE.

Le paysan lui-même l'a vu, que diantre!

ADAM.

Dieu sait ce qu'a bien pu voir ce drôle aux yeux chassieux. Ces gaillards-là ne distinguent pas une figure d'un occiput quand il est chauve. Mettez un tricorne sur ma canne, enroulez mon manteau autour, avec deux bottes en-dessous, et vous ferez prendre ça pour qui vous voudrez à tous ces marauds-là.

LUMIÈRE.

Tant pis! Continuez, de par tous les diables, à ne rien croire jusqu'à ce qu'il entre par cette porte!

ADAM.

Lui, entrer! Sans même nous avoir fait passer un mot!

LUMIÈRE.

Quelle déraison! Comme si c'était encore l'ancien inspecteur Wachholder! C'est le conseiller Walter qui inspecte à présent!

ADAM.

Et quand même, le conseiller Walter! Laissez-moi en paix. L'homme a prêté serment, n'est-il pas vrai, et exerce le métier comme nous, en observant les us et coutumes existants.

LUMIÈRE.

Toujours est-il que je puis vous affirmer ceci : le conseiller Walter est arrivé inopinément à Holla hier, vérifia

la caisse et le greffe, et suspendit, — pourquoi? je n'en sais rien, — juge et greffier « *ab officio* ».

ADAM.

Ah, diable! Le paysan a dit cela?

LUMIÈRE.

Cela et autre chose encore.

ADAM.

Ainsi?

LUMIÈRE.

Si vous tenez à le savoir : que ce matin de bonne heure on alla querir le juge qu'on avait tenu aux arrêts dans sa maison et qu'on le trouva derrière la grange, pendu au plus haut chevron du toit.

ADAM.

Vous dites?

LUMIÈRE.

Sur ce, des gens vinrent au secours; on le dépendit, on le frictionna, on lui jeta de l'eau, bref on le ramena à la vie, sans plus.

ADAM.

Ah! on le ramena?

LUMIÈRE.

Oui, mais toutefois dans sa maison tout fut fermé, mis sous scellés; on fit prêter serment, et comme s'il était déjà mort et enterré un autre a bel et bien hérité de sa fonction de juge.

ADAM.

Ah, diantre! Voyez un peu! C'était, c'est vrai, un gaillard bigrement dissolu, mais une brave peau, avec lequel il faisait bon se trouver; pourtant terriblement dissolu, ça, oui, il faut le dire. Si le conseiller était aujourd'hui à Holla, je crois volontiers que ça a dû mal tourner pour le pauvre bougre.

LUMIÈRE.

Et c'est uniquement à cause de cet événement, disait le paysan, que le conseiller n'est pas encore ici. Mais pour midi, il sera là sans faute.

ADAM.

Pour midi ! Bien, compère. Maintenant causons en amis. Vous savez comme les deux mains se lavent l'une l'autre. Vous aimeriez, je sais, devenir aussi juge et, par Dieu ! vous en êtes digne autant qu'aucun. Mais aujourd'hui le moment n'est pas venu ; aujourd'hui laissez encore passer la coupe sans vouloir la saisir.

LUMIÈRE.

Moi juge ! Que pensez-vous de moi ?

ADAM.

Vous êtes expert en discours bien tournés et vous avez aussi bien que quiconque étudié Cicéron à l'école d'Amsterdam. Mais refoulez aujourd'hui votre amour-propre ; croyez-moi. Il se trouvera encore plus d'une occasion de montrer vos talents.

LUMIÈRE.

Nous, collègues ! Y pensez-vous !

ADAM.

En son temps, vous ne l'ignorez pas, le grand Démosthène sut aussi se taire. Imitez pour cette fois son exemple, et si je ne suis pas roi de Macédoine, je saurai cependant montrer à ma façon de la reconnaissance.

LUMIÈRE.

Laissez-moi avec un tel soupçon, vous dis-je ! Ai-je jamais...

ADAM.

Voyez, moi, pour ma part, je suivrai aussi l'exemple du grand Athénien. On pourrait certes, à propos de dépositions et de redevances, composer un ingénieux discours,

mais qui voudrait s'amuser à tourner de belles périodes pour si peu?

LUMIÈRE.

Bien, bien!

ADAM.

Quant à moi, je suis à l'abri de tout reproche; au diable tout cela! On ne saurait voir, en ce qui me concerne, que peut-être quelque plaisanterie qui, née dans l'ombre, se cache aux indiscrets rayons du jour.

LUMIÈRE.

Je sais.

ADAM.

Sur mon âme, il n'y a pas de raison pour qu'un juge, lorsqu'il n'est pas dans son fauteuil, soit grave et sentencieux comme un ours blanc.

LUMIÈRE.

C'est aussi ce qu'il me semble.

ADAM.

Eh bien donc, venez, compère! Suivez-moi un peu au greffe où je veux entasser proprement les piles d'actes, effondrées comme la tour de Babel.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, UN DOMESTIQUE, *puis* DEUX SERVANTES

LE DOMESTIQUE.

Dieu soit avec vous, monsieur le juge! Le conseiller Walter vous adresse ses salutations, il sera ici dans un instant.

ADAM.

Juste ciel! En a-t-il déjà fini avec Holla?

LE DOMESTIQUE.

Oui, il est à Huisum.

ADAM.

Hé! Lise, Marguerite!

LUMIÈRE.

Du calme! du calme, voyons!

ADAM.

Compère!

LUMIÈRE.

Envoyez-lui vos civilités.

LE DOMESTIQUE.

Et demain nous partirons pour Hussah.

ADAM.

Que faire à présent? Que ne pas faire?

(*Il veut saisir ses habits*).

PREMIÈRE SERVANTE, *entrant*.

Me voici, monsieur.

LUMIÈRE.

Vous voulez mettre la culotte, vous êtes fou?

DEUXIÈME SERVANTE, *entrant*.

Me voici, monsieur le juge.

LUMIÈRE.

Prenez l'habit.

ADAM, *regardant autour de lui*.

Qui est là? le conseiller?

LUMIÈRE.

La servante, voyons!

ADAM.

Le rabat, le manteau, le col!

PREMIÈRE SERVANTE.

Le gilet d'abord.

ADAM.

Ah oui! Enlève-moi l'habit; leste!

LUMIÈRE, *au domestique.*

Monsieur le conseiller sera le bienvenu ici. Nous sommes à l'instant prêts à le recevoir. Dites-lui cela, s'il vous plaît.

ADAM.

Par tous les diables! Dites que le juge Adam le prie de l'excuser.

LUMIÈRE.

L'excuser!

ADAM.

Oui, l'excuser. Serait-il déjà en route par hasard?

LE DOMESTIQUE.

Il est encore à l'auberge. Il a demandé le forgeron, la voiture ayant été brisée.

ADAM.

Bien. Présentez-lui mes compliments. (Le forgeron n'est pas leste). Je le prie de m'excuser, m'étant presque cassé le cou et les jambes; voyez vous-même, c'est un scandale que ma mine. Et chaque frayeur m'est une purge naturelle. Je suis malade.

LUMIÈRE.

Êtes-vous dans votre sens? Monsieur le conseiller sera le bienvenu. Voulez-vous...?

ADAM.

Par l'enfer!

LUMIÈRE.

Quoi?

ADAM.

Que le diable m'emporte! c'est tout comme si j'avais déjà pris une poudre.

LUMIÈRE.

Il ne manque que cela. Mettez-lui bien la puce à l'oreille.

ADAM.

Marguerite! Hé! sac d'os ! Lise!

LES DEUX SERVANTES.

Nous sommes là. Que voulez-vous?

ADAM.

Allez, vous dis-je! Sortez-moi du greffe fromage, jambon, beurre, saucisses et bouteilles. Et vite! Pas toi, l'autre! — Oui, toi, fainéante. Tonnerre de Dieu, Marguerite! Que Lise aille au greffe, l'idiote.

(*La première servante sort*).

DEUXIÈME SERVANTE.

Parlez qu'on vous comprenne!

ADAM.

Ferme ton bec, toi, et cherche-moi ma perruque. Marche! dans la bibliothèque. Allons, vite, détale!

(*La deuxième servante sort*).

LUMIÈRE, *au domestique*.

J'espère qu'il n'est rien arrivé de fâcheux en voyage à monsieur le conseiller?

LE DOMESTIQUE.

Heu! Nous avons versé dans un chemin creux.

ADAM.

Peste! Mon pied écorché! Je n'arrive pas à mettre mes bottes!

LUMIÈRE.

Bonté divine! Versé, dites-vous? Sans autre mal pourtant?

LE DOMESTIQUE.

Rien de grave. Monsieur s'est un peu foulé la main. Le timon est cassé.

ADAM, *à part*.

Que ne s'est-il cassé le cou!

LUMIÈRE.

Foulé la main! Ah, bon Dieu! Le forgeron est-il déjà venu?

LE DOMESTIQUE.

Oui, pour le timon.

LUMIÈRE.

Comment?

ADAM.

Vous vouliez dire le docteur.

LUMIÈRE.

Comment?

LE DOMESTIQUE.

Pour le timon?

ADAM.

Mais non! pour la main.

LE DOMESTIQUE.

Adieu, messieurs. Je crois que ces gaillards-là sont fous.

(*Il sort*).

LUMIÈRE.

Je pensais bien : le forgeron.

ADAM.

Vous vous découvrez, compère.

LUMIÈRE.

Comment cela?

ADAM.

Vous êtes embarrassé.

LUMIÈRE.

Comment?

PREMIÈRE SERVANTE, *entrant.*

Hé, Lise!

ADAM.

Qu'as-tu là?

PREMIÈRE SERVANTE.

Des saucissons de Brunswick, monsieur le juge.

ADAM.

Ce sont des actes de tutelle !

LUMIÈRE.

Moi, embarrassé !

ADAM.

Il faut les rapporter au greffe.

PREMIÈRE SERVANTE.

Les saucissons !

ADAM.

Quoi, les saucissons ! Le papier qui est autour.

LUMIÈRE.

C'était un quiproquo.

DEUXIÈME SERVANTE, *entrant.*

Je ne trouve pas de perruque dans la bibliothèque, monsieur le juge.

ADAM.

Pourquoi pas ?

DEUXIÈME SERVANTE.

Hum ! Parce que... vous...

ADAM.

Eh bien ! quoi ?

DEUXIÈME SERVANTE.

Hier soir, au coup d'onze heures...

ADAM.

Eh bien ! parleras-tu ?

DEUXIÈME SERVANTE.

Hé ! rappelez-vous ! Vous êtes rentré à la maison sans perruque.

ADAM.

Sans perruque, moi ?

DEUXIÈME SERVANTE.

En vérité. Voici Lise qui peut en témoigner. Et l'autre est chez le perruquier.

ADAM.

Je serais...

PREMIÈRE SERVANTE.

Oui, sur ma foi, monsieur le juge. Vous aviez le crâne nu quand vous êtes revenu. Vous disiez que vous étiez tombé; ne le savez-vous plus? Il m'a même fallu sur l'heure vous laver la tête, parce qu'il y avait du sang tout plein.

ADAM.

L'effrontée!

PREMIÈRE SERVANTE.

Je ne suis pas une honnête fille, si...

ADAM.

Tiens ta langue, te dis-je. Il n'y a pas un mot de vrai.

LUMIÈRE.

Vous avez la blessure depuis hier?

ADAM.

Non, d'aujourd'hui seulement. La blessure aujourd'hui, et hier la perruque. Je l'avais sur la tête, poudrée de blanc, et sur l'honneur, c'est seulement en rentrant à la maison que, par distraction, je l'ai ôtée avec le chapeau. Ce que celle-là a pu laver, je n'en sais rien! — Va-t'en au diable, où c'est ta place. — Retourne au greffe! (*La première servante sort*). Cours, Marguerite! Que mon compère le sacristain me prête la sienne. Dis-lui que ce matin la chatte a fait ses petits dans la mienne, la sale bête! Et que maintenant elle est sous le lit, toute cochonnée; je sais maintenant.

LUMIÈRE.

La chatte? Quoi, vous...

ADAM.

Aussi vrai que je respire; cinq petits, jaunes et noirs, et il y en a aussi un tout blanc. Les noirs, on les noiera dans la rivière. Que voulez-vous qu'on en fasse? En voulez-vous un?

LUMIÈRE.

Dans la perruque?

ADAM.

Oui, ma parole! J'avais accroché la perruque à une chaise, en allant me coucher; pendant la nuit, j'ai poussé la chaise, la perruque est tombée.

LUMIÈRE.

Sur ce la chatte la prend aussitôt dans sa gueule.

ADAM.

Sur mon âme!

LUMIÈRE.

L'emporte sous le lit et y fait ses petits?

ADAM.

Pas dans la gueule, non...

LUMIÈRE.

Non? comment alors?

ADAM.

La chatte? Mais non.

LUMIÈRE.

Non? C'est vous peut-être...

ADAM.

Moi! dans la gueule! Je crois... Je l'ai poussée du pied ce matin quand je l'ai vue.

LUMIÈRE.

Bon, bon!

ADAM.

Ah, la canaille! Ils s'accouplent et mettent bas à la première place venue.

DEUXIÈME SERVANTE, *riant sous cape.*

Alors dois-je y aller ?

ADAM.

Oui ; mes compliments à ma cousine Schwarzgewand, la femme du sacristain ; je lui renverrai la perruque encore ce soir, en parfait état ; à lui tu n'as besoin de rien dire. Tu as compris ?

DEUXIÈME SERVANTE.

Je ferai la commission.

(*Elle sort*).

SCÈNE III.

ADAM ET LUMIÈRE.

ADAM.

Je n'augure rien de bon aujourd'hui, compère Lumière.

LUMIÈRE.

Pourquoi ?

ADAM.

Il me semble que tout va sens dessus dessous. N'est-ce pas aussi jour d'audience ?

LUMIÈRE.

Assurément. Les plaignants sont déjà devant la porte.

ADAM.

J'ai rêvé qu'un plaignant m'avait saisi et me traînait devant le tribunal où en même temps j'étais en train de siéger, et du haut duquel je me gourmandais, je m'injuriais, je me traitais de polisson, et finalement je me condamnais moi-même au carcan.

LUMIÈRE.

Comment, vous-même ?

ADAM.

Sur ma foi!... Là-dessus les deux moi en redevenaient un seul, prenaient la fuite et étaient obligés de passer la nuit dans la forêt.

LUMIÈRE.

Et maintenant? Vous croyez que le rêve?...

ADAM.

Que le diable m'emporte! Si ce n'est pas le rêve, il y a, d'une façon ou d'une autre, quelque mauvais tour qui se prépare contre moi.

LUMIÈRE.

Vaine frayeur! Ayez seulement soin de rendre justice aux parties selon les prescriptions lorsque le conseiller sera présent, de façon à ce que le rêve du juge rabroué ne se réalise pas d'autre façon.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LE CONSEILLER WALTER.

WALTER.

Je vous salue, juge Adam.

ADAM.

Hé! soyez le bienvenu, soyez le bienvenu, monsieur le conseiller, dans notre Huisum. Qui pouvait, bonté divine! s'attendre à une si aimable visite? on n'eût pas même en rêve, ce matin encore à huit heures, osé aspirer à cette faveur.

WALTER.

J'arrive un peu vite, je le sais, et je dois m'estimer heureux, dans cette tournée de service, quand mes hôtes me font au départ de bienveillants adieux. Quant à moi, croyez que c'est toujours avec les plus cordiales intentions

que je me présente. La cour suprême d'Utrecht désire améliorer dans nos campagnes l'administration de la justice, en bien des endroits très défectueuse, et veut que les abus y soient sévèrement réprimés. Pourtant mon rôle, à présent, n'est nullement de montrer de la sévérité : je viens seulement voir et non punir, et si je ne trouve pas actuellement toutes choses dans l'état où il faudrait, je me tiendrai néanmoins pour satisfait lorsque la situation sera tolérable.

ADAM.

En vérité, une si noble pensée mérite d'être louée; Votre Grâce aura, je n'en doute pas, à reprendre çà et là aux anciennes coutumes, car si elles remontent dans nos pays jusqu'à Charles-Quint, que n'y peut-on reprendre, à la réflexion ? « Le monde devient de plus en plus intelligent », dit un proverbe de chez nous, et chacun lit, je sais, son Pufendorff [1]. Pourtant Huisum est une bien petite parcelle du monde et ne possède ni plus ni moins que sa mince part de l'universelle intelligence. Éclairez avec bonté la justice d'Huisum, monsieur le conseiller, et soyez convaincu que vous ne lui tournerez pas encore le dos que déjà elle vous aura pleinement satisfait. Pourtant ce serait un miracle si vous la trouviez dès aujourd'hui telle que vous la désirez, car elle ne sait encore qu'obscurément ce que vous attendez d'elle.

WALTER.

Oui, parfaitement, on manque de prescriptions. Ou plutôt il y en a trop et il faudrait les passer au crible.

1. Pufendorff, publiciste et historien né en 1632, enseigna le droit à Heidelberg, puis à Lund, et fut appelé à Berlin par le grand Électeur. Son principal ouvrage est *De jure naturæ et gentium*, qui souleva une vive polémique et acheva la réputation de l'auteur.

ADAM.

A travers un grand crible. Car il y a beaucoup de balle, beaucoup de balle.

WALTER.

Est-ce là monsieur le greffier?

LUMIÈRE.

Maître Lumière, greffier, pour servir Votre Grâce. Il y aura à la Pentecôte neuf ans que je suis au service de la magistrature.

ADAM, *apportant une chaise.*

Prenez place.

WALTER.

Laissez, c'est inutile.

ADAM.

Vous arrivez déjà de Holla?

WALTER.

Deux petites lieues. Comment le savez-vous?

ADAM.

Le domestique de Votre Grâce...

LUMIÈRE.

Un paysan l'a dit, qui justement arrivait d'Holla.

WALTER.

Un paysan?

ADAM.

Parfaitement.

WALTER.

Oui, il s'est produit là un pénible incident qui a troublé la sérénité que nous devrions toujours avoir en affaires. Vous l'avez appris sans doute?

ADAM.

Est-ce bien vrai, Votre Seigneurie? Le juge Pfaul, pour avoir été tenu aux arrêts dans sa maison, s'est laissé aller, l'insensé, à un tel désespoir? il s'est pendu?

WALTER.

Et par là, il aggrava le mal. Ce qui paraissait n'être que négligence et désordre prend maintenant l'apparence de malversations que la loi, comme vous savez, ne ménage pas. Combien de caisses avez-vous ?

ADAM.

Cinq, pour vous servir.

WALTER.

Comment cinq? J'avais idée... Des caisses pleines ?... je croyais que vous n'en aviez que quatre.

ADAM.

Excusez. Avec la caisse des collectes pour les inondations du Rhin....

WALTER.

Avec la caisse des inondations! Mais il n'y a pas d'inondation du Rhin en ce moment, et de ce fait pas de collectes pour les inondés. Mais dites-moi, vous avez audience aujourd'hui?

ADAM.

Si nous?

WALTER.

Quoi?

LUMIÈRE.

Oui, le premier jour de la semaine.

WALTER.

Et cette troupe de gens que j'ai vus tout à l'heure à votre seuil, sont-ce ?...

ADAM.

C'est sans doute...

LUMIÈRE.

Ce sont les plaignants qui déjà se rassemblent.

WALTER.

Très bien. Je suis ravi de cette circonstance, mes-

sieurs. Faites entrer ces gens, je vous prie. J'assisterai à la marche des affaires et verrai quels sont les usages de la justice dans votre Huisum. Nous nous occuperons après du greffe et des caisses, lorsque ces affaires-là auront été réglées.

ADAM.

A vos ordres. — Hé! Le garde! Hanfriede!

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA DEUXIÈME SERVANTE.

DEUXIÈME SERVANTE.

La femme du sacristain vous fait bien saluer, monsieur le juge. Elle vous aurait le plus volontiers du monde prêté...

ADAM.

Comment? Pas de perruque?

DEUXIÈME SERVANTE.

Elle a dit qu'il y avait prêche ce matin et que le sacristain porte lui-même l'une; quant à l'autre elle est immettable et doit aujourd'hui même aller chez le perruquier.

ADAM.

Malédiction!

DEUXIÈME SERVANTE.

Sitôt que le sacristain rentrera, elle vous enverra immédiatement celle qu'il porte.

ADAM.

Sur mon honneur, monsieur le conseiller.

WALTER.

Qu'y a-t-il?

ADAM.

Un hasard malencontreux me prive de mes deux per-

ruques; et celle que je comptais emprunter me manque aussi; il me faudra tenir audience avec ma tête chauve.

WALTER.

Chauve!

ADAM.

Oui, par le Dieu éternel! et quoique sans l'assistance de ma perruque je sois bien en peine pour ma prestance de juge... A moins d'essayer encore à la métairie, peut-être le métayer...

WALTER.

A la métairie! Personne d'autre dans l'endroit ne peut-il?

ADAM.

Non, en vérité.

WALTER.

Le pasteur peut-être?

ADAM.

Le pasteur! Ce...

WALTER.

Ou le maître d'école?

ADAM.

Depuis la suppression de la dîme où je pris part en tant que juge, Votre Grâce, je ne puis plus compter sur aucun des deux.

WALTER.

Eh bien! monsieur le juge, eh bien! Et l'audience! Pensez-vous attendre que les cheveux vous poussent?

ADAM.

Si vous permettez, je vais envoyer à la métairie.

WALTER.

Combien de temps faut-il?

ADAM.

Une petite demi-heure.

WALTER.

Une demi-heure, quoi? Et votre heure de siéger a déjà sonné. Finissez-en, je vous prie. Il me faut aujourd'hui même être à Hussah.

ADAM.

Finissez-en! Oui, mais...

WALTER.

Eh bien! poudrez-vous la tête. Que diable aussi avez-vous fait de vos perruques? Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez. Je suis pressé.

ADAM.

Bien, bien!

LE GARDE, *entrant*.

Voici le garde.

ADAM.

Puis-je en attendant vous offrir quelque chose? Du saucisson de Brunswick? Un petit verre d'eau-de-vie de Dantzig, peut-être.

WALTER.

Merci bien.

ADAM.

Sans cérémonie?

WALTER.

Merci; j'ai déjà déjeuné, je vous l'ai dit. Allez et ne perdez pas de temps. J'ai pour mon compte quelques notes à consigner dans mon carnet.

ADAM.

Comme vous voudrez, alors. Viens, Marguerite.

WALTER.

Votre visage est méchamment arrangé, juge Adam. Seriez-vous tombé?

ADAM.

Une chute quasi mortelle que j'ai faite ce matin en

sortant du lit. Voyez, monsieur le conseiller, dans cette chambre, une chute... J'ai cru que c'était dans la tombe.

WALTER.

J'en suis bien peiné. Cela n'aura pas de suites, j'espère?

ADAM.

Je ne pense pas. En tout cas, cela ne doit pas m'arrêter dans mon devoir de juge. Permettez...

WALTER.

Allez, allez!

ADAM, *au garde.*

Tu appelleras les plaignants. En avant!

(*Adam, la servante et le garde sortent*).

SCÈNE VI.

DAME MARTHE, ÈVE, VEIT TUMPEL ET RUPRECHT *entrent;* WALTER ET MAITRE LUMIÈRE *se tiennent au fond.*

DAME MARTHE.

Allez, canailles, démolisseurs de cruches! Vous me le payerez.

VEIT.

Calmez-vous donc, dame Marthe. Ici toute l'affaire va s'instruire.

DAME MARTHE.

Ah oui! instruire! Voyez le beau parleur! Instruire sur ma cruche détruite; en sera-t-elle moins détruite si l'affaire est instruite? On instruira que détruite elle restera et voilà tout! Et pour cette instruction je ne donnerais même pas les débris de la destruction.

VEIT.

Mais si vous prouvez votre bon droit, vous dis-je, je réparerai...

DAME MARTHE.

Lui, me réparer ma cruche! Si je prouve mon bon droit, réparer! Eh! mettez-la donc là et essayez un peu, mettez-la donc sur ce rebord. Réparer! Une cruche qui n'a plus de quoi se tenir ni debout, ni assise, ni couchée. Réparer!

VEIT.

Ne m'entendez-vous pas? Qu'avez-vous à glapir de la sorte? Que peut-on faire de plus, si l'un de nous a cassé votre cruche, que de vous dédommager!

DAME MARTHE.

Dédommagée, moi! Il parle comme une bête à cornes! Pensez-vous que la justice soit un potier? Et quand ces messieurs des États-généraux viendraient eux-mêmes, s'attacheraient un tablier sur le ventre et porteraient en cortège ma cruche au four, ils pourraient bien y faire n'importe quoi, excepté la désendommager! Dédommagée!

RUPRECHT.

Laisse-la, père! Viens avec moi. La mégère! Ce n'est pas tant pour la cruche cassée qu'elle se tourmente que pour le mariage qui a reçu une rude fêlure et que de force elle voudrait raccommoder ici. Mais j'en mets la main au feu : je veux être damné si je prends cette gourgandine!

DAME MARTHE.

L'imbécile! Raccommoder le mariage! Le mariage! Mais il ne vaut pas l'agrafe pour le tenir, il ne vaut pas un des morceaux de ma cruche! Et s'il était devant moi, tout reluisant, comme hier encore ma cruche sur le rebord de la fenêtre, des deux mains je le saisirais par l'anse et je te le casserais avec fracas sur la tête. Mais je me garderais bien de vouloir le raccommoder! Ah mais non! pas de raccommodage!

ÈVE.

Ruprecht!

RUPRECHT.

Laisse-moi, toi!

ÈVE.

Mon Ruprecht bien-aimé.

RUPRECHT.

Fais que je ne te voie plus.

ÈVE.

Je t'en conjure!

RUPRECHT.

Tu n'es qu'une misérable... je ne veux pas dire quoi!

ÈVE.

Laisse-moi te dire un seul mot, à part.

RUPRECHT.

Non!

ÈVE.

Tu vas partir au régiment, Ruprecht. Qui sait, quand tu porteras fusil, si je te reverrai de ma vie? Il y a la guerre, penses-y, la guerre pour laquelle tu partiras; veux-tu me quitter avec une semblable rancune?

RUPRECHT.

De la rancune, non! Dieu m'en préserve! Qu'il t'accorde au contraire toutes les prospérités qu'il se peut. Mais quand bien même je reviendrais de la guerre sain et sauf, avec un corps robuste comme l'airain, et que je vivrais à Huisum jusqu'à quatre-vingts ans, je te dirai jusqu'à ma mort: Tu es une gourgandine! Tu veux d'ailleurs toi-même en jurer devant le tribunal.

DAME MARTHE, *à Ève.*

Viens ici! Que te disais-je? Veux-tu encore te faire injurier? C'est monsieur le caporal qu'il te faut pour mari, une digne jambe de bois, qui, à l'armée, a fait marcher

les autres avec son bâton, et non pas ce vaurien-là qui ira au contraire tendre son dos à la bastonnade. Aujourd'hui même il y aura fiançailles, il y aura mariage, et quand il y aurait baptême aujourd'hui même, je n'en serais que plus contente, et je consens à ce qu'on me mette en terre pourvu que j'aie d'abord fait descendre de ses ergots ce vaniteux qui s'est dressé jusqu'à ma cruche.

ÈVE.

Mère, laisse la cruche, je t'en prie. Ou permets-moi de chercher à la ville un habile ouvrier qui pourra en rassembler les morceaux. Et si c'en est fait d'elle, prends toute ma tirelire et achètes-en une neuve. Qui voudrait donc pour une cruche de terre, daterait-elle du temps d'Hérode, susciter disputes et malheurs!

DAME MARTHE.

Tu ne peux parler que de ce que tu comprends. Veux-tu donc, ma petite Ève, porter le carcan et, dimanche prochain, aller contritement à l'église pour faire pénitence? Ta bonne renommée était attachée à cette cruche et a été détruite avec elle aux yeux du monde, quand même elle reste intacte devant Dieu, et toi, et moi. C'est le juge qui est mon ouvrier; c'est le sergent, le billot, les étrivières qu'il nous faut! Au bûcher la canaille, s'il est besoin du feu pour blanchir notre honneur et rendre à la cruche son vernis!

SCÈNE VII

ADAM, *en tenue de juge mais sans perruque;* LES PRÉCÉDENTS.

ADAM, *à part.*

Tiens, tiens! la petite Ève! Eh quoi! cette brute de Ruprecht aussi! Et, par le diable, toute la séquelle! Ils ne vont pourtant pas venir m'accuser devant moi-même?

ÈVE.

Chère maman, je vous en conjure, quittons cette salle de malheur.

ADAM, *à Lumière.*

Compère, dites-moi donc, que me veulent ceux-ci?

LUMIÈRE.

Que sais-je? beaucoup de bruit pour rien; des niaiseries. Il y a eu une cruche de cassée, à ce que j'entends.

ADAM.

Une cruche! Ah! vraiment? Et... qui a cassé la cruche?

LUMIÈRE.

Qui l'a cassée?

ADAM.

Oui, compère, le savez-vous?

LUMIÈRE.

Sur mon âme, commencez à siéger et de la sorte vous l'apprendrez.

ADAM, *à part, à Ève.*

Ma petite Ève.

ÈVE, *de même.*

Allez!

ADAM.

Un mot!

ÈVE.

Je ne veux rien savoir.

ADAM.

Que venez-vous faire?

ÈVE.

Je vous dis de me laisser.

ADAM.

Petite Ève, je t'en prie! Que signifie tout cela?

ÈVE.

Si tout de suite vous ne... Je vous l'ai dit, laissez-moi.

ADAM, *à Lumière.*

Écoutez, compère ; sur mon âme, je n'y tiens plus. Ma blessure au tibia me donne des nausées; conduisez vous-même l'affaire, je veux aller me mettre au lit.

LUMIÈRE.

Au lit?... Vous voulez...? Je crois que vous êtes fou.

ADAM.

Le diable m'emporte! Il faut que je rende.

LUMIÈRE.

Je crois vraiment que vous perdez la raison. N'arrivez-vous pas à l'instant? D'ailleurs cela m'est égal. Dites-le à monsieur le conseiller. Peut-être vous permettra-t-il de vous en aller. Je ne sais vraiment pas ce qui vous manque.

ADAM, *de nouveau à Ève.*

Ève, je t'en supplie, par les cinq plaies du Seigneur : dis-moi ce que vous venez faire ici.

ÈVE.

Vous l'entendrez déjà.

ADAM.

Est-ce seulement à cause de cette cruche que ta mère porte là et que?...

ÈVE.

Oui, à cause de la cruche.

ADAM.

Et rien de plus?

ÈVE.

Rien de plus.

ADAM.

Sûrement? Bien sûrement?

ÈVE.

Oui, vous dis-je ; allez! Laissez-moi en paix.

ADAM.

Ah ! toi, écoute, et sois prudente, je te le conseille.

ÈVE.

Vous êtes un impudent.

ADAM.

Il y a maintenant dans le certificat le nom de Ruprecht Tumpel en grandes lettres; je l'ai dans ma poche bel et bien terminé. L'entends-tu craqueter, petite Ève? Vois-tu, tu pourras d'ici un an venir le chercher pour y tailler le patron de tes corsages et des tabliers de deuil lorsque tu apprendras que ton Ruprecht a crevé, à Batavia, je ne sais pas de quelle fièvre, jaune, scarlatine ou putride.

WALTER.

Ne parlez pas avec les parties avant l'audience, monsieur le juge Adam. Asseyez-vous ici et interrogez-les.

ADAM.

Que dites-vous? — Qu'ordonne Votre Grâce?

WALTER.

Ce que j'ordonne? Je vous dis expressément que vous ne devez pas, avant de siéger, avoir avec les plaignants des apartés équivoques. Voici la place qui convient à votre emploi et à l'interrogatoire public que j'attends.

ADAM, *à part.*

Damnation! Je ne puis m'y décider. Il y a eu un bruit de casse tandis que je partais.

LUMIÈRE, *dont la voix fait sursauter Adam.*

Monsieur le juge, êtes-vous?...

ADAM.

Moi? non! sur l'honneur! Je l'avais posée dessus avec soin, et il aurait fallu que je sois un bœuf...

LUMIÈRE.

Quoi?

ADAM.

Quoi!

LUMIÈRE.

Je demandais...

ADAM.

Vous demandiez si je...

LUMIÈRE.

Si vous êtes sourd, demandais-je. Monsieur le conseiller vous a appelé.

ADAM.

Je croyais... Qui a appelé?

LUMIÈRE.

Monsieur le conseiller, là!

ADAM, *à part.*

Aussi que le diable l'emporte! Il n'y a que deux alternatives, pas plus, et ce qui ne pliera pas rompra. (*Haut*) A l'instant! A l'instant! Qu'ordonne Votre Grâce? Faut-il commencer la procédure?

WALTER.

Vous êtes étrangement distrait. Qu'avez-vous donc?

ADAM.

Excusez! excusez! Une de mes pintades, que j'ai achetée à un voyageur des Indes, a la pépie; je dois la gaver et n'y entends rien, aussi demandais-je simplement conseil à la demoiselle. Je suis fou pour ces sortes de choses et appelle mes poules : mes enfants.

WALTER.

Allons, prenez votre place. Appelez le plaignant et entendez sa cause; et vous monsieur le greffier, dressez le procès-verbal.

ADAM.

Votre Grâce désire-t-elle qu'on fasse la procédure avec les formalités officielles ou selon qu'il est en usage à Huisum?

WALTER.

En la forme légale, comme il est d'usage à Huisum, pas autrement.

ADAM.

Bien, bien. Je saurai vous servir. Êtes-vous prêt, monsieur le greffier?

LUMIÈRE.

À vos ordres.

ADAM.

Ainsi, Justice, commence ton cours! Plaignante, approchez!

DAME MARTHE.

Voici, monsieur le juge...

ADAM.

Qui êtes-vous?

DAME MARTHE.

Qui?

ADAM.

Vous, oui.

DAME MARTHE.

Qui je?...

ADAM.

Qui vous êtes : votre nom, votre état, votre domicile, etc.

DAME MARTHE.

Je crois que vous voulez plaisanter, monsieur le juge.

ADAM.

Plaisanter? Quoi! Je siège au nom de la justice, dame Marthe, et la justice doit savoir qui vous êtes.

LUMIÈRE, *à mi-voix.*

Laissez donc ces questions oiseuses.

DAME MARTHE.

Vous mettez chaque dimanche le nez à mes fenêtres, lorsque vous vous rendez à la métairie.

WALTER.

Connaissez-vous la personne?

ADAM.

Elle demeure ici tout près, Votre Grâce, au premier tournant lorsqu'on suit le sentier entre les haies. Veuve d'un gardien du château, et maintenant sage-femme; d'allleurs une personne honnête et de bon renom.

WALTER.

Si vous êtes si bien renseigné, monsieur le juge, de telles questions sont superflues. Inscrivez le nom au procès-verbal, et mettez à côté : bien connue du tribunal.

ADAM.

Bon! Vous n'êtes pas pour les formalités. (*A Lumière*). Faites ce que monsieur le conseiller commande.

WALTER.

Demandez maintenant l'objet de la plainte.

ADAM.

Je dois maintenant...

WALTER.

Oui, rechercher l'objet.

ADAM.

C'est également une cruche, excusez!

WALTER.

Comment également?

ADAM.

Une cruche, une simple cruche. Écrivez : une cruche, et mettez à côté : bien connue du tribunal.

LUMIÈRE.

Sur une supposition de ma part, vous allez, monsieur le juge...

ADAM.

Quand je vous le dis! Ècrivez-le donc. N'est-ce pas une cruche, dame Marthe

DAME MARTHE.

Oui, cette cruche ici.

ADAM.

Vous voyez bien.

DAME MARTHE.

Cassée...

ADAM, *à Lumière.*

Observations oiseuses !

LUMIÈRE.

Je vous prie.

ADAM.

Et qui a cassé la cruche ? Ce vaurien-là, sûrement ?

DAME MARTHE.

Oui, ce vaurien !

ADAM, *à part.*

Cela me suffit.

RUPRECHT.

C'est faux, monsieur le juge.

ADAM, *à part.*

Attention maintenant, vieil Adam !

RUPRECHT.

Elle en a menti, par la gorge !

ADAM.

Tais-toi, effronté ! Tu te fourreras encore assez vite le cou dans le carcan. Écrivez une cruche, monsieur le greffier, comme j'ai dit, et aussi le nom de celui qui l'a cassée. Maintenant l'affaire sera de suite réglée.

WALTER.

Eh ! monsieur le juge, quelle façon violente de procéder.

ADAM.

Comment ?

WALTER.

Ne voulez-vous pas, selon les formes...

ADAM.

Non point. Votre Grâce n'aime pas les formalités.

WALTER.

Si vous ne savez pas diriger l'instruction d'un procès, monsieur le juge, ce n'est pas le lieu de vous l'apprendre. Si vous ne savez pas rendre la justice d'autre manière, retirez-vous; peut-être votre greffier le saura-t-il.

ADAM.

Permettez! je l'ai rendue comme il est en usage à Huisum; c'est ce que Votre Grâce m'avait ordonné.

WALTER.

J'aurais...

ADAM.

Sur mon honneur.

WALTER

Je vous ai ordonné de rendre la justice selon les lois; et je croyais les lois les mêmes ici à Huisum que dans le reste des Provinces-Unies.

ADAM.

Je vous demande humblement pardon! Nous avons ici, avec votre permission, des règlements qui appartiennent en propre à Huisum; rien d'écrit, je dois l'avouer, mais néanmoins transmis par des traditions incontestées. C'est de ce règlement que je puis vous assurer ne pas m'être écarté d'un iota aujourd'hui.

Pourtant je suis tout aussi familiarisé avec votre autre procédure, telle qu'elle se pratique dans le reste du royaume. En voulez-vous la preuve? Ordonnez! je puis rendre justice tantôt comme ceci, tantôt comme cela.

WALTER.

Vous me donnez une fâcheuse opinion, monsieur le

juge. Eh bien, soit! Recommencez l'affaire par le commencement.

ADAM.

Fort bien. Faites attention. Vous serez satisfait. — Dame Marthe Rull, faites votre déposition.

DAME MARTHE.

Je porte plainte, vous le savez, à propos de cette cruche. Mais permettez cependant, avant que je vous informe de ce qui lui est arrivé, que je] vous dépeigne ce qu'elle était pour moi auparavant.

ADAM.

Vous avez la parole.

DAME MARTHE.

Voyez-vous la cruche, mes respectables messieurs, la voyez-vous?

ADAM.

Eh! oui, nous la voyons.

DAME MARTHE.

Vous ne voyez rien du tout, avec votre permission! Ce sont des débris que vous voyez! La plus belle des cruches a été brisée. Ici, à l'endroit où vous voyez ce trou — par conséquent plus rien — il y avait la donation des Provinces-Unies à Philippe d'Espagne. Ici, en grand apparat, se tenait l'empereur Charles-Quint, dont il ne reste plus que les jambes. Ici, Philippe s'agenouillait pour recevoir la couronne. Il gît dans le pot jusqu'au derrière, c'est là qu'il a reçu le coup. Ici, ses deux cousines émues, la reine de France et celle de Hongrie, essuyaient leurs larmes. Lorsqu'on voit encore l'une porter son mouchoir à ses yeux, il semble que ce soit sur elle-même qu'elle pleure. Ici, parmi la suite, Philibert, que l'empereur jadis couvrit de son corps, s'appuyait sur son épée; mais maintenant le voici à bas, aussi bien que Maximilien. La

canaille ! Quant aux épées, elles ont volé en éclats. Ici, au milieu, on voyait l'archevêque d'Arras avec la Sainte Mitre ; celui-là, le diable l'a emporté tout entier ; son ombre seule s'étend encore de toute sa longueur sur le pavé. Là, au fond, des gardes du corps formaient cercle, tenant en rangs serrés les hallebardes et les piques. Là, voyez-vous, étaient les maisons de la grand'place du Marché, à Bruxelles ; un curieux regarde encore par l'une des fenêtres : pourtant je ne sais vraiment pas ce qu'il peut bien voir à présent.

ADAM.

Dame Marthe, faites-nous grâce du pacte et de ses malheurs, s'il n'a rien à voir à l'affaire. C'est le trou qui nous regarde et non les provinces dont la donation y figurait.

DAME MARTHE.

Pardon ! La beauté de la cruche a aussi son importance. Ce fut Childéric, le chaudronnier, qui conquit la cruche lorsque d'Orange envahit Briel avec les gueux de mer. Un Espagnol, l'ayant remplie de vin, la portait justement à sa bouche, lorsque Childéric, par derrière, abattit l'Espagnol, saisit la cruche, la vida et s'en fut.

ADAM.

Un digne gueux de mer !

DAME MARTHE.

Puis la cruche échut par héritage à Furchtegott, le fossoyeur. Celui-ci n'y but que trois fois, cet homme sobre, et encore du vin mélangé d'eau ! La première fois, ce fut lorsqu'à soixante ans, il prit une jeune femme ; la seconde, trois ans plus tard, lorsqu'elle le rendit heureusement père ; puis comme elle lui donna encore quinze enfants, il but pour la troisième et dernière fois lorsqu'elle mourut.

ADAM.

Pas mal non plus.

DAME MARTHE.

Ensuite la cruche tomba entre les mains de Zachée, tailleur à Tirlemont, qui de sa propre bouche raconta à feu mon mari ce que je veux maintenant vous exposer. Lorsque les Français pillèrent la ville, Zachée jeta cette cruche avec tout le mobilier par la fenêtre, sauta lui-même, et se cassa le cou, le maladroit, tandis que cette cruche de terre, cette cruche d'argile tomba sur pied et demeura entière.

ADAM.

Au fait, je vous prie, dame Marthe Rull, au fait !

DAME MARTHE.

Ensuite, au moment du grand incendie de soixante-six, mon mari (Dieu ait son âme) la possédait déjà...

ADAM.

Par tous les diables, femme, n'avez-vous pas encore fini ?

DAME MARTHE.

Si je ne dois pas parler, monsieur le juge, je n'ai rien à faire ici ; je n'ai qu'à m'en aller et à chercher ailleurs une justice où l'on m'écoute.

WALTER.

Vous pouvez parler, dame Marthe ; toutefois laissez les choses étrangères à votre plainte. Si vous nous dites que cette cruche vous était précieuse, nous en savons assez pour juger.

DAME MARTHE.

Ce qui est nécessaire pour juger, je n'en sais rien et ne cherche pas à le savoir. Mais ce que je sais, c'est que pour ma plainte, il faut que je puisse dire ce que j'ai à dire.

WALTER.

Bon, bon ! Finissons-en. Qu'est-il arrivé à la cruche ?

Quoi? Qu'est-il arrivé à la cruche pendant l'incendie de l'année soixante-six ? Le saurons-nous? Eh bien, qu'est-il arrivé à la cruche?

DAME MARTHE.

Ce qu'il lui est arrivé? Mais rien, s'il vous plaît, messieurs, il ne lui est justement rien arrivé du tout en l'année soixante-six. La cruche est restée entière au milieu des flammes, et le lendemain matin, je l'aï retirée des cendres de la maison, brillante et vernissée comme si elle sortait du four du potier.

WALTER.

Fort bien. Maintenant nous connaissons la cruche; nous savons tout ce qui lui est arrivé et ne lui est pas arrivé. Qu'avez-vous encore à dire à présent?

DAME MARTHE.

Eh bien! voyez-vous cette cruche, maintenant, cette cruche qui, fracassée, vaut encore n'importe quelle autre cruche, cette cruche qui n'était pas indigne de la bouche d'une noble demoiselle, des lèvres mêmes de la princesse héritière, cette cruche, mes deux puissants juges... c'est ce gredin-là qui me l'a cassée.

ADAM.

Qui?

DAME MARTHE.

Lui, Ruprecht!

RUPRECHT.

C'est un mensonge, monsieur le juge.

ADAM.

Vous, taisez-vous jusqu'à ce qu'on vous interroge. Votre tour viendra encore aujourd'hui. (*A Lumière*). Avez-vous consigné au procès-verbal?

LUMIÈRE.

Oh oui!

ADAM.

Racontez-nous comment la chose s'est passée, respectable dame Marthe.

DAME MARTHE.

Il était onze heures, hier.

ADAM.

Quelle heure dites-vous?

DAME MARTHE.

Onze heures.

ADAM.

Du matin?

DAME MARTHE.

Non, excusez! du soir. Et j'étais déjà au lit et voulais éteindre ma lampe lorsque je fus épouvantée par des voix d'hommes, un bruit de dispute, venant de la chambre écartée de ma fille, comme si l'ennemi l'avait envahie. Je descends l'escalier quatre à quatre et trouve la porte de sa chambre défoncée; des injures furieuses m'arrivent, et tandis que j'éclaire la scène, qu'est-ce que je trouve, monsieur le juge, oui, qu'est-ce que je trouve? Je trouve ma cruche en morceaux dans la chambre — un débris dans chaque coin — la petite qui se tord les mains, et lui, ce garnement-là, planté devant moi, et comme enragé.

ADAM.

Ah tonnerre!

DAME MARTHE.

Quoi?

ADAM.

En vérité, dame Marthe?

DAME MARTHE.

Parfaitement. Puis, comme si, dans ma trop juste colère, il me poussait dix bras, je me sentis griffes et bec comme un vautour et j'intimai à ce drôle-là de me dire ce qu'il avait à faire ici à pareille heure, à me casser dans sa

fureur les cruches de la maison; et savez-vous ce qu'il me répond, devinez un peu? l'effronté, le gredin que je veux voir sur la roue, ou ne plus jamais reposer tranquillement! Il dit que c'est un autre qui a cassé la cruche... un autre, je vous le demande un peu, qui s'esquivait de la chambre, quand il est arrivé; et là-dessus, il accable la petite d'injures.

ADAM.

Mauvaises raisons. Et puis?

DAME MARTHE.

A ces mots, je jette à ma fille un regard interrogateur; elle est là, pâle comme une morte. « Ève, dis-je? » Elle s'assied. « Est-ce que c'est un autre? » demandai-je encore. Elle invoque Joseph et Marie : « Comment pouvez-vous penser une chose pareille, ma mère! — Alors, parle, qui est-ce? — Qui d'autre, dit-elle, qui d'autre cela pourrait-il être? » Et me jure que c'est lui...

ÈVE.

Juré? Que vous ai-je juré? Rien; non, je n'ai rien juré!

DAME MARTHE.

Ève!

ÈVE.

Non, en ceci vous mentez.

RUPRECHT.

Entendez-vous?

ADAM.

Tais-toi, maudit chien! Faudra-il encore te fermer la gueule avec le poing? Plus tard ce sera ton tour, maintenant pas.

DAME MARTHE.

Tu ne m'as pas?...

ÈVE.

Non, mère! Vous altérez la vérité. Voyez, cela me peine

profondément, mais il faut que je déclare publiquement que je n'ai rien juré, rien, rien, rien juré.

ADAM.

Soyez donc raisonnables, mes enfants.

LUMIÈRE.

C'est vraiment étrange...

DAME MARTHE.

Comment, tu ne m'as pas juré, tu n'as pas invoqué le nom de Marie et de Joseph?

ÈVE.

Non, sous la foi du serment! Non! Voyez, je jure à présent et je prends Marie et Joseph à témoin.

ADAM.

Eh! mes bonnes gens, eh! dame Marthe, que faites-vous aussi? Vous intimidez trop la pauvre petite? Quand la fillette aura réfléchi, elle se rappellera tranquillement ce qui s'est passé. — Je dis : ce qui s'est passé — et ce qui se peut encore se passer si elle ne parle pas comme il faudrait : elle nous dira alors aujourd'hui la même chose qu'hier, qu'elle puisse le confirmer par serment ou non. Laissez Marie et Joseph hors de cause.

WALTER.

Mais non, monsieur le juge, mais non! comment pouvez-vous donner aux parties des conseils aussi équivoques!

DAME MARTHE.

Si elle ose me dire en face, l'éhontée, l'impudente créature, que c'est un autre que Ruprecht, qu'elle aille se faire... je ne veux pas dire quoi. Mais moi, je vous assure, monsieur le juge, et si je ne puis pas affirmer qu'elle l'a juré, je puis jurer qu'elle l'a affirmé, et j'invoque Marie et Joseph.

ADAM.

Maintenant, la jeune fille ne voudra sûrement pas...

WALTER.

Monsieur le juge!

ADAM.

Plaît-il? Que dites-vous? — N'est-ce pas, mon petit cœur?

DAME MARTHE.

Allons! parle! Ne me l'as-tu pas dit; ne me l'as-tu pas dit hier, dit à moi?

ÈVE.

Qui dément que je l'aie dit?

ADAM.

Là! voyez-vous!

RUPRECHT.

La vaurienne!

ADAM.

Écrivez.

VEIT, *à Ève.*

Fi! n'avez-vous pas honte?

WALTER.

Je ne sais pas ce que je dois penser de votre instruction, monsieur le juge. Vous auriez vous-même cassé la cruche, que vous ne pourriez pas, avec plus de zèle, porter le soupçon sur la tête de ce garçon, pour le détourner de la vôtre. — Vous ne retiendrez pas autre chose dans le procès-verbal, monsieur le greffier, que l'aveu de la jeune fille concernant les paroles d'hier, rien du fait. Est-ce déjà à la jeune fille de déposer?

ADAM.

Sur mon âme! si ce n'est pas encore son tour, c'est qu'en de telles choses, l'homme est faillible Que Votre Grâce m'excuse. Qui aurais-je dû questionner d'abord? L'inculpé? Sur l'honneur, j'accepte les conseils.

WALTER.

Quelle bonne volonté! Oui, interrogez l'inculpé! Interrogez, finissez-en; interrogez, je vous prie, c'est bien la dernière affaire que vous instruisez.

ADAM.

La dernière? comment? eh! bien sûr, l'inculpé... Aussi à quoi pensais-tu, vieux juge? Damnée soit la pintade à pépie! Que n'a-t-elle crevé de la peste aux Indes, car cette pâtée de nouilles me reste sur l'esprit.

WALTER.

Qu'est-ce qui vous reste? Quelle pâtée?

ADAM.

La pâtée de nouilles que je dois donner à la pintade, avec votre permission. Si la charogne n'avale pas la pilule, je ne sais pas sur mon âme ce qui en adviendra!

WALTER.

Occupez-vous de l'affaire, par tous les diables!

ADAM.

Inculpé, approchez.

RUPRECHT.

Voici, monsieur le juge : Ruprecht, fils du fermier Veit, de Huisum.

ADAM.

Avez-vous entendu ce que dame Marthe a déposé en justice contre vous?

RUPRECHT.

Oui, monsieur le juge.

ADAM.

Vous permettriez-vons d'y opposer quelque chose? Quoi? En convenez-vous, ou oseriez-vous venir ici nier comme un impie?

RUPRECHT.

Ce que j'ai à y opposer, monsieur le juge? Eh! avec

votre permission, que dans tout cela il n'y a pas un mot de vrai !

ADAM.

Ah ! Et vous pensez pouvoir le prouver ?

RUPRECHT.

Certes !

ADAM.

La respectable dame Marthe qui... Tranquillisez-vous, dame Marthe. Nous verrons bien.

WALTER.

En quoi dame Marthe vous regarde-t-elle, monsieur le juge ?

ADAM.

En quoi ?... Par le ciel, ne dois-je pas en tant que chrétien...

WALTER, *à Ruprecht.*

Exposez ce que vous avez à dire. (*A Lumière*). Monsieur le greffier, savez-vous conduire un procès ?

ADAM.

Quoi ?

LUMIÈRE.

Si je ? Mon Dieu, si Votre Grâce...

ADAM.

Eh bien, avez-vous fini d'écarquiller les yeux comme ça ? Qu'avez-vous à dire ? Voyez un peu si cet âne-là n'a pas l'air abruti comme un bœuf ! Qu'avez-vous à dire ?

RUPRECHT.

Ce que j'ai à dire ?

WALTER.

Oui, racontez le fait à votre tour.

RUPRECHT.

Si seulement on me laissait parler !

WALTER.

C'est intolérable en effet, monsieur le juge.

RUPRECHT.

Il était environ dix heures hier soir, un soir de janvier chaud comme si c'eût été en mai, lorsque j'ai dit au père : « Père, je veux encore aller un moment chez Ève » ; car il faut que vous le sachiez, je voulais l'épouser. C'est une alerte fille, je l'ai vue aux récoltes ; l'ouvrage semblait lui sortir des mains, et le foin s'enlevait comme par enchantement. Alors je lui ai demandé : « Veux-tu ? — Et elle de me répondre : Ah ! qu'est-ce que tu caquettes là » ? Mais après, elle a dit oui !

ADAM.

Restez à votre affaire ! Caqueter ! quoi ! J'ai dit veux-tu ? elle a dit oui !

RUPRECHT.

Oui, sur mon honneur, monsieur le juge.

WALTER.

Ensuite. Ensuite ?

RUPRECHT.

Bien, bien. Je dis donc au père : « Entendez-vous ? Vous permettez ? Nous causerons seulement un instant à la fenêtre. — Bien, dit-il, cours-y. Resteras-tu bien dehors ? — Oui, sur mon âme, que je lui dis, c'est juré. — Bien, dit-il, cours et sois rentré à onze heures ».

ADAM.

Bien, dis-tu, et tu caquettes, et tu n'en finis pas. Bien, bien ! as-tu bientôt dit ce que tu avais à dire ?

RUPRECHT.

« Bien, dis-je, c'est entendu ! » Et je mets mon bonnet et m'en vais. Je voulais passer par le petit sentier, mais j'ai dû m'en retourner par le village, car le ruisseau avait grossi. Tonnerre, pensai-je, quelle guigne, mon Ruprecht.

La porte du jardin sera fermée chez dame Marthe, car la petite ne la laisse ouverte que jusqu'à dix heures : si je ne suis pas là à dix heures, c'est que je ne viens pas.

ADAM.

La belle conduite!

WALTER.

Après?

RUPRECHT.

Après? Tandis que je m'approchais de la maison de dame Marthe par l'allée de tilleuls où les arbres forment une voûte si épaisse qu'il y fait sombre comme dans la cathédrale d'Utrecht, j'entends de loin grincer la porte du jardin. Eh! me dis-je, Ève est encore là! Et j'envoie joyeusement mes regards du côté dont mes oreilles m'apportaient des nouvelles. Et comme ils me revenaient sans avoir rien vu : aveugles, pensai-je, retournez sur-le-champ! — Mais quoi, n'étaient-ils pas de vils calomniateurs, d'infâmes délateurs, ils me montraient... Je regardai encore une fois. Mais non, mes yeux ne m'avaient pas trompé : c'était bien Ève, je la reconnaissais à son corsage, et un autre homme était là avec elle!

ADAM.

Bah! un autre homme! Et qui donc, monsieur le beau parleur?

RUPRECHT.

Qui? Sur mon âme, vous me demandez là...

ADAM.

Alors! Qui n'est pas pris, n'est pas pendu, je pense.

WALTER.

Continuez, avancez dans la déposition. Laissez-le donc, pourquoi l'interrompez-vous, monsieur le juge?

RUPRECHT.

Je ne pourrais pas en jurer sur l'hostie; par une nuit

si noire tous les chats semblent gris. Pourtant je dois vous dire que le savetier Lebrecht, que l'on a récemment libéré, tournait depuis longtemps autour de la fille. Je disais déjà l'automne dernier : « Ecoute, Ève, le gredin rôde autour de la maison, cela ne me plaît pas. Dis-lui que tu n'es pas un morceau pour lui, sans quoi, sur mon âme, je lui ferai la conduite à coups de bâton ». Elle me répond : « Je crois que tu me cherches noise ». Pourtant elle lui a dit quelque chose, mais je ne sais pas quoi, ce n'était ni chair ni poisson. Là-dessus j'ai flanqué Lebrecht dehors.

ADAM.

Ah ! c'est Lebrecht, le drôle ?

RUPRECHT.

Oui, Lebrecht.

ADAM.

Bien. Ça c'est un nom. Tout va s'éclaircir. L'avez-vous consigné, monsieur le greffier ?

LUMIÈRE.

Oh oui ! et tout le reste, monsieur le juge.

ADAM.

Continue maintenant, Ruprecht, mon fils.

RUPRECHT.

Ce fut pour moi un trait de lumière de rencontrer le couple à onze heures, moi qui m'en allais toujours à dix ! Et je me dis : Halte-là ! il est temps, heureusement, Ruprecht ! Il ne te pousse pas encore un bois de cerf, mais tu feras bien de te tâter soigneusement le front pour voir s'il ne s'y préparait pas quelque chose de cornu. — Et je me faufile doucement par la porte du jardin, je me cache dans un fourré d'ifs, et j'entends qu'on chuchote, qu'on plaisante, qu'on se tire par-ci, monsieur le juge, qu'on se tire par-là. Sur mon âme, j'ai cru que j'allais...

ÈVE

Ah! scélérat! c'est honteux de ta part.

DAME MARTHE.

Attends, mauvais drôle, je te montrerai à qui tu as affaire quand nous serons seuls. Ah! tu ne sais pas encore si j'ai bec et ongles, eh bien, tu l'apprendras!

RUPRECHT.

Cela dura de la sorte un petit quart d'heure environ. Que va-t-il arriver, pensais-je? Ce n'est pourtant pas la noce aujourd'hui. Et je n'avais pas fini de penser cela, que pstt, les voilà tous deux dans la maison, avant que le pasteur y ait passé.

ÈVE.

Partons, mère, qu'il en advienne ce qu'il pourra.

ADAM.

Toi, tais-toi, je te le conseille, ou que la foudre tombe sur toi, bavarde intempestive! Attends que je te questionne pour parler.

WALTER.

C'est vraiment étrange, par Dieu!

RUPRECHT.

Alors, monsieur le juge, ce fut en moi comme un coup de sang! De l'air! Le bouton de mon gilet saute: de l'air! J'arrache le gilet: il me faut de l'air! dis-je. Et je me précipite en jurant; je veux pousser la porte et comme je la trouve verrouillée, je la fais sauter d'un coup de pied!

ADAM.

Sacré coquin!

RUPRECHT.

Et juste au moment où elle saute avec fracas, la cruche dégringole de son rebord dans la chambre, et hop! quel-

qu'un saute par la fenêtre. Je vois encore flotter les pans de l'habit.

ADAM.

Etait-ce Lebrecht?

RUPRECHT.

Qui d'autre, monsieur le juge? La fille est là, je la bouscule et cours à la fenêtre, je trouve l'individu encore accroché aux piquets de l'espalier, là où la vigne monte jusqu'au toit, et comme le loquet m'était resté en main lorsque je forçai la porte, avec le fer je lui assénai un fameux coup sur le crâne, qui était tout juste encore à ma portée.

ADAM.

C'était un loquet?

RUPRECHT.

Quoi?

ADAM.

Si c'était...

RUPRECHT.

Oui, le loquet de la porte.

ADAM.

C'est pour cela...

LUMIÈRE.

Vous pensiez sans doute que c'était une épée?

ADAM.

Une épée? Comment?

RUPRECHT.

Une épée!

LUMIÈRE.

Dame! On peut se tromper. Un loquet a beaucoup d'analogie avec une épée.

ADAM.

Je crois...

LUMIÈRE.

Sur ma foi, le manche, monsieur le juge...

ADAM.

Le manche?

RUPRECHT.

Le manche! oui, mais ça ne l'était pas. C'était l'autre bout du loquet.

ADAM.

C'était l'autre bout du loquet?

LUMIÈRE.

Ah! Tiens!

RUPRECHT.

Pourtant sur la poignée il y avait une masse de plomb, comme à une poignée d'épée, il faut dire.

ADAM.

Oui, comme une poignée.

LUMIÈRE.

Bon; comme une poignée d'épée. Toutefois ce devait être une arme perfide, je m'en doutais bien.

WALTER.

A l'affaire, voyons, messieurs, à l'affaire.

ADAM.

Ce ne sont que des digressions inutiles, monsieur le greffier. (*A Ruprecht*). Vous, continuez.

RUPRECHT.

Sur quoi l'individu dégringole, et je veux déjà me retourner lorsque dans l'ombre je le vois se ramasser précipitamment. Je pense : « Quoi! tu es encore en vie! » et grimpe sur la fenêtre désirant lui faire passer l'envie de se sauver, lorsque tout à coup, au moment où je me préparais à sauter, une poignée de gros sable m'arrive dru comme grêle dans les yeux, et l'individu, la nuit, le

monde, l'appui-fenêtre où je me tenais, tout disparaît comme dans un sac.

ADAM.

Ah! par le diable! Et qui avait fait cela?

RUPRECHT.

Qui? Lebrecht.

ADAM.

La canaille!

RUPRECHT.

Sur mon honneur, si c'est lui...

ADAM.

Quel autre que lui?

RUPRECHT.

Comme si une avalanche m'avait fait culbuter d'une paroi de rocher haute de dix brasses, je retombe de la fenêtre dans la chambre avec une telle violence que j'ai cru défoncer le plancher. Enfin je ne me suis tout de même pas cassé le cou, ni l'échine, ni les côtes, ni autre chose; mais en attendant je ne pouvais plus me rendre maître du gredin. Je m'assieds, je m'essuie les yeux. Ève arrive et s'écrie : « Ah Seigneur! Ah mon Dieu! Et : Ruprecht! que t'arrive-t-il! » Sur mon âme, j'ai levé le pied pour lui allonger un coup, heureusement que je n'ai pas vu où je le lançais.

ADAM.

Cela venait-il encore du sable?

RUPRECHT.

Oui, parfaitement.

ADAM.

Ça, c'était tapé!

RUPRECHT.

Quand je reviens à moi, comme j'aurais cru me salir les mains en la frappant, je l'injurie, je la traite de fille

perdue, et je pense qu'elle l'a bien mérité. Pourtant des larmes, voyez-vous, me coupent la parole, lorsque, dame Marthe entrant dans la chambre et levant sa lampe, je vois la petite tremblante à faire pitié, elle qui sans cela regardait autour d'elle avec tant de hardiesse. Aussi je me suis dit : Quel mal serait-ce d'être aveugle ? J'aurais donné mes yeux à qui aurait voulu pour jouer aux billes avec.

ÈVE.

Il ne vaut pas, le mauvais garnement...

ADAM.

Taisez-vous !

RUPRECHT.

Vous savez le reste.

ADAM.

Comment, le reste ?

RUPRECHT.

Eh oui ! Dame Marthe arrive en écumant de rage, le voisin Ralf arrive, et le voisin Hinz ; et la cousine Suzanne et la cousine Lise arrivent ; servante, valets, chiens et chats arrivent aussi, c'est un scandale ! Dame Marthe demande à la jeune fille qui a cassé la cruche, et elle, elle répond, vous le savez, que c'est moi. En fait, elle n'a pas tout à fait tort, messieurs. La cruche avec laquelle elle cherchait l'eau, c'est moi qui l'ai cassée, et le savetier a un trou dans la tête.

ADAM.

Dame Marthe, avez-vous quelque chose à répliquer à cette déposition ? Parlez.

DAME MARTHE.

Ce que j'ai à répliquer à cette déposition ? C'est que semblable à la martre voleuse, elle étrangle la vérité comme une poule qui glousse. Celui qui aime le droit

devrait saisir une massue pour anéantir ce monstre de la nuit.

ADAM.

C'est ce dont il faudra nous faire la preuve.

DAME MARTHE.

Très volontiers. Voici mon témoin. (*A Ève*). Parle.

ADAM.

Votre fille? Non, dame Marthe.

WALTER.

Non? et pourquoi?

ADAM.

Comme témoin, monsieur le conseiller! N'est-il pas écrit dans le code, *titulo*, est-ce *quarto* ou *quinto?* que quand des cruches ou autres choses, que sais-je, auront été cassées par de jeunes vauriens, les filles ne pourront être témoins des mères?

WALTER.

Dans votre tête la science et l'erreur sont si intimement mêlées, qu'avec chaque phrase vous me servez indistinctement l'une et l'autre. La jeune fille ne témoigne pas encore; elle fait seulement une déclaration. Si elle peut et veut témoigner, et pour qui, c'est ce que nous verrons par la suite.

ADAM.

Une déclaration, bon! *Titulo sexto*. Pourtant on ne croira pas ce qu'elle dit.

WALTER.

Avance, mon enfant.

ADAM.

Hé Lise! — Permettez! Ma langue se dessèche. — Marguerite!

SCÈNE VIII.

UNE SERVANTE, LES PRÉCÉDENTS.

ADAM.

Un verre d'eau !

LA SERVANTE.

De suite.

ADAM, *à Walter.*

Puis-je également?

WALTER.

Non merci.

ADAM.

Du vin de France ou de Moselle? comme vous voudrez. (*Walter fait un geste de refus ; la servante apporte de l'eau et sort*).

SCÈNE IX.

WALTER, ADAM, DAME MARTHE, *etc., etc., moins la servante.*

ADAM.

Si je puis parler franchement, Votre Grâce, il me semble que la chose se prête à un accord.

WALTER.

A un accord? Ce n'est pas très clair, monsieur le juge. Des gens raisonnables peuvent s'accorder. Pourtant je serais curieux d'entendre comment vous voudrez amener l'accord alors que l'affaire n'est nullement débrouillée. Comment vous y prendrez-vous, dites-moi? Vous êtes-vous déjà fait une opinion?

ADAM.

Mon Dieu, si je fais appel à la philosophie, puisque la loi me laisse en plan, c'était Lebrecht.

WALTER.

Qui?

ADAM.

Ou Ruprecht.

WALTER.

Qui?

ADAM.

Ou Lebrecht, qui a cassé la cruche.

WALTER.

Allons, lequel était-ce? Lebrecht ou Ruprecht? Vous tâtonnez avec votre jugement, comme une main dans un sac de pois.

ADAM.

Permettez!

WALTER.

Silence, silence je vous prie.

ADAM.

Comme vous voudrez. Et, sur mon honneur, quand ce serait les deux je n'y verrais rien à redire.

WALTER.

Interrogez la petite, vous l'apprendrez.

ADAM.

Très volontiers. Pourtant, je veux être un coquin si on en tire quelque chose. (*A Lumière*). Le procès-verbal est-il au point?

LUMIÈRE.

Parfaitement.

ADAM.

Bien.

LUMIÈRE.

Et je me prépare une nouvelle feuille, curieux de voir ce qu'il viendra s'y inscrire.

ADAM.

Une nouvelle feuille? Bien.

WALTER.

Parle, mon enfant.

ADAM.

Parle, petite Ève, tu entends, parle à présent, jeune Ève. Donne à Dieu, tu entends, mon petit cœur, donne-lui et donne au monde quelque chose de véridique. Songe que tu es ici devant le tribunal institué par Dieu et que tu ne dois pas affliger ton juge avec des dénégations, ou avec des bavardages qui ne touchent point à l'affaire. Mais quoi ! tu es raisonnable! Tu sais qu'un juge est toujours un juge, que tel en a besoin aujourd'hui et tel autre demain. Si tu dis que c'était Lebrecht, c'est bon ; et si tu dis que c'était Ruprecht, c'est encore bon. Parle comme ci, parle comme ça, et je ne suis pas un honnête homme si tout ne s'arrange pas comme tu le désires. Mais si tu viens me jaser d'un autre, d'un troisième peut-être, et prononcer sottement des noms, alors prends garde, mon enfant, je n'en dis pas davantage. A Huisum, par le diable, personne ne te croira, et personne, ma petite Ève, dans tous les Pays-Bas. Tu le sais, les murs blancs ne témoignent de rien, celui-là aussi saura se défendre et la fièvre emportera ton Ruprecht.

WALTER.

Si vous vouliez finir vos discours. Des bavardages qui n'ont ni queue ni tête.

ADAM.

Votre Grâce ne les comprend pas ?

WALTER.

Avancez, avancez. Vous n'avez que trop parlé sur ce siège.

ADAM.

Ma foi, monsieur le conseiller, je n'ai pas fait mes études, et si pour vous, messieurs d'Utrecht, je ne suis pas très clair, il en est autrement pour le peuple ici, et je parie que la jeune fille, elle, sait ce que je veux.

DAME MARTHE.

A quoi bon tout cela. Parle hardiment à présent.

ÈVE.

Oh! chère mère.

DAME MARTHE.

Toi, je te conseille!...

RUPRECHT.

En vérité, dame Marthe, il est difficile de parler hardiment quand la conscience vous serre la gorge.

ADAM.

Tais-toi donc, blanc-bec, et ne bouge pas.

DAME MARTHE.

Qui était-ce?

ÈVE.

O Jésus!

DAME MARTHE.

L'imbécile, va! le misérable. O Jésus! comme si elle était une fille perdue! Allons, était-ce le Seigneur Jésus?

ADAM.

Voyons, dame Marthe! Vous perdez la tête. Laissez donc la jeune fille tranquille. En voilà des mots pour terrifier l'enfant : fille perdue! Buse que vous êtes, nous n'en tirerons rien ainsi. Elle va déjà se souvenir.

RUPRECHT.

Eh oui, se souvenir.

ADAM.

Te tairas-tu, butor!

RUPRECHT.

Le savetier lui reviendra déjà en mémoire!

ADAM.

Par Satan, appelez le garde. Hé, Hanfriede!

RUPRECHT.

Là! là! je vais me taire, monsieur le juge, laissez seulement. Elle arrivera bien, à donner mon nom.

DAME MARTHE.

Écoute, Ève! Ne me fais pas de comédie ici. J'ai vécu quarante-neuf ans honorablement, tu entends, et je voudrais bien arriver à la cinquantaine. Mon jour de naissance est le trois février; c'est aujourd'hui le premier. Allons! sans phrases : qui était-ce?

ADAM.

Bien, à mon avis, très bien, dame Marthe.

DAME MARTHE.

Lorsque son père mourut, il me dit : « Écoute, Marthe, trouve un brave garçon pour la petite; mais si elle devient une misérable coureuse, il faudra que tu donnes une pièce au fossoyeur afin qu'il me replace sur le dos, car je crois, sur mon âme, que je me retournerai dans ma tombe ».

ADAM.

Hum! ce n'est pas mal non plus.

DAME MARTHE.

Si tu veux maintenant, ma petite Ève, honorer ton père et ta mère selon le quatrième commandement, c'est bon, tu peux dire : J'ai fait entrer dans ma chambre le savetier, ou un autre, oui! Mais ce n'était pas mon fiancé.

RUPRECHT.

Elle me fait pitié! Laissez donc la cruche, je vous prie.

Je veux la porter à Utrecht. Pour une cruche! — Je voudrais que ce soit moi qui l'aie cassée!

ÈVE.

Tu es généreux vraiment! fi, quelle honte! Au lieu de dire : C'est moi qui l'ai cassée! Oh fi, Ruprecht, n'as-tu pas honte de n'avoir pas plus confiance en moi! Ne t'ai-je pas donné la main et dit : oui! quand tu m'as demandé : « Ève, veux-tu de moi? » — Penses-tu que tu ne vailles pas le savetier? Et quand même tu m'aurais vue, par le trou de la serrure, boire à la cruche avec Lebrecht, tu aurais dû penser : Ève est honnête; tout s'expliquera à son honneur; si ce n'est pas dans cette vie, ce sera au delà, et le jour de la résurrection est aussi un jour.

RUPRECHT.

Par ma foi, c'est un peu trop long, ma petite Ève; je ne crois volontiers qu'à ce que je puis toucher du doigt.

ÈVE.

A supposer que c'eût été Lebrecht. Sur la mort éternelle, je te l'aurais confié à toi seul; mais pourquoi devant les voisins, les domestiques et les servantes? — A supposer que j'aie des raisons de le cacher, pourquoi ne puis-je pas, dis, Ruprecht, pourquoi ne puis-je pas, forte de ta confiance, dire ici que c'était toi? Pourquoi ne le devrais-je pas? Oui, pourquoi ne le devrais-je pas?

RUPRECHT.

Eh! que diable, dis-le, je veux bien, si tu peux t'éviter le carcan.

ÈVE.

Oh le scélérat! l'ingrat! Tu vaux bien que je m'évite le carcan! Tu mérites que d'un mot je rétablisse mon honneur et t'envoie, toi, à ta perte.

WALTER.

Eh bien? Et ce seul mot? Ne nous le fais pas attendre. Ainsi, ce n'était pas Ruprecht?

ÈVE.

Non, messieurs, puisque lui-même veut qu'il en soit ainsi. C'est seulement à cause de lui que je le taisais : ce n'est pas Ruprecht qui a cassé la cruche et quand il le nie vous pouvez le croire.

DAME MARTHE.

Ève ! Que dis-tu ! pas Ruprecht !

ÈVE.

Non, mère, non. Et quand je l'ai dit hier, c'était mensonge.

DAME MARTHE.

Je te casserai les os, à toi !

(*Elle dépose la cruche*).

ÈVE.

Faites ce que vous voudrez !

WALTER, *menaçant.*

Dame Marthe !

ADAM.

Hé ! le garde ! Jetez-la dehors, la maudite guenon ! Pourquoi faut-il que ce soit justement Ruprecht. A-t-elle tenu la chandelle, quoi ? La jeune fille, je pense, doit bien le savoir, et je suis un gredin si ce n'est pas Lebrecht !

DAME MARTHE.

Était-ce Lebrecht, par hasard ? Était-ce Lebrecht ?

ADAM.

Parle, petite Ève ; n'était-ce pas Lebrecht, mon petit cœur !

ÈVE.

L'éhonté ! le misérable ! Comment pouvez-vous dire que c'était Lebrecht !

WALTER.

Eh ! jeune fille. Que vous permettez-vous ? Est-ce là le respect que vous devez au juge ?

ÈVE.

Eh quoi : Ce juge-là ! il serait bon à être lui-même devant la justice, comme un pauvre pécheur. Lui qui sait le mieux qui c'était ! (*Se tournant vers le juge*). N'avez-vous pas vous-même envoyé hier Lebrecht, avec le certificat, devant la commission de recrutement à Utrecht? Comment osez-vous dire que c'était Lebrecht, quand vous savez bien qu'il était à Utrecht?

ADAM.

Et qui donc alors? si, par le diable, ce n'était ni Lebrecht ni Ruprecht. — Que fais-tu?

RUPRECHT.

Ma foi, monsieur le juge, laissez-moi dire qu'en ceci la jeune fille pourrait bien ne pas mentir. J'ai moi-même rencontré Lebrecht lorsqu'il partait pour Utrecht, il était environ huit heures du matin; et si on ne l'a pas chargé sur une carriole, le drôle, bancal comme il l'est, n'avait pas encore clopiné son chemin à dix heures du soir. Ça pourrait bien être un troisième.

ADAM.

Quoi, bancal ! Imbécile ! Le gars va de meilleur train que plus d'un autre. Je veux avoir le corps tout d'une pièce si un chien de berger, de taille ordinaire, n'est pas obligé de se mettre au trot pour le suivre !

WALTER, *à Ève.*

Racontez-nous comment la chose s'est passée.

ADAM.

Excusez, Votre Grâce ! En ceci la jeune fille ne pourra que difficilement vous répondre !

WALTER.

Difficilement me répondre? Et pourquoi donc?

ADAM.

Une enfant un peu faible, vous voyez, bonne mais un peu

faible, une jeunesse comme ça, à peine confirmée! ça se gêne encore quand ça voit une barbe de loin! Ça se laisse faire dans l'ombre, mais quand vient le jour, ça nie tout devant le juge.

WALTER.

Vous êtes plein de mansuétude, monsieur le juge, et bien indulgent en tout ce qui concerne la jeune fille.

ADAM.

Pour dire la vérité, monsieur le conseiller, son père était un de mes bons amis, et si Votre Grâce veut être clémente aujourd'hui, nous ne ferons pas ici plus que notre devoir et nous laisserons aller la jeune fille.

WALTER.

J'éprouve un grand désir, monsieur le juge, de tirer cettte affaire au clair. Sois franche, mon enfant; dis-nous qui a cassé cette cruche. Tu n'es pas ici devant quelqu'un qui ne puisse te pardonner une faute.

ÈVE.

Monsieur le conseiller, épargnez-moi de vous raconter le fait. Ne pensez rien de mal de ce refus : c'est un étrange hasard qui, par la volonté du ciel, me ferme la bouche. Si vous voulez, je pourrai jurer sur l'autel que Ruprecht n'a pas touché à cette cruche. Mais pour le reste, les événements d'hier me regardent moi seule. Ma mère ne peut rien exiger de plus à présent. On ne réclame pas toute une pièce tissée parce qu'un fil unique qui traverse la trame vous appartient. Je ne puis pas nommer ici celui qui a cassé la cruche, car il y a des secrets qui ne sont pas miens et qui n'ont d'ailleurs rien à voir avec la cruche. Tôt ou tard, je le confierai à ma mère, mais le tribunal n'est pas le lieu où elle est en droit de l'exiger.

ADAM.

En droit, non! Sur mon âme! La jeune fille sait ce

qu'elle a à faire. Si elle veut prêter serment devant la justice, la plainte de sa mère tombe de ce fait. Il n'y a rien à objecter.

WALTER.

Que dites-vous de l'explication, dame Marthe?

DAME MARTHE.

Si je n'y oppose pas à l'instant un argument écrasant, croyez, je vous prie, messieurs, que c'est seulement parce que la stupeur me paralyse la langue! Il y a des exemples qu'un homme perdu, pour se réhabiliter aux yeux du monde, ait risqué un faux serment devant le tribunal; mais qu'on puisse se parjurer sur l'autel pour s'attirer le pilori, certes le monde voit cela pour la première fois! S'il était prouvé qu'un autre que Ruprecht se soit faufilé hier dans sa chambre, si cela était seulement possible, vous me comprenez bien, messieurs, je ne m'arrêterais pas plus longtemps ici. Je lui mettrais, pour commencer, une chaise devant la porte et je lui dirais : Tiens, mon enfant; là tu ne payeras pas de loyer. Le monde est grand, et comme héritage tu as de longs cheveux avec lesquels — à nouveaux faits, nouveaux conseils — tu pourras te pendre!

WALTER.

Du calme, dame Marthe, du calme!

DAME MARTHE.

Comme je puis heureusement faire la preuve autrement que par elle, qui me refuse ce service, et comme je suis absolument convaincue que c'est bien Ruprecht et nul autre qui m'a cassé ma cruche, cet entêtement à tout nier me conduit encore à un grave soupçon. La nuit d'hier cachait un autre crime peut-être que le bris de ma cruche! Il faut vous dire, messieurs, que Ruprecht appartient à la conscription, qu'il doit, dans peu de jours, s'enrôler sous les drapeaux à Utrecht. Beaucoup de jeunes

paysans prennent la fuite. A supposer qu'il ait dit hier : « Qu'en penses-tu, Ève? Viens! Le monde est grand. N'as-tu pas la clé des armoires et des coffres », et qu'elle se soit un peu défendue, — qui sait par hasard, puisque je les ai dérangés, si tout ceci n'arrive pas parce qu'il agit par vengeance, et elle encore par amour.

RUPRECHT.

La carogne! Quels discours. Les armoires, les coffres!

WALTER.

Silence.

ÈVE.

Lui, déserter!

WALTER.

A l'affaire! Il est question de la cruche ici. La preuve, la preuve que c'est Ruprecht qui l'a cassée.

DAME MARTHE.

Bien, monsieur. Je veux d'abord prouver ici que Ruprecht m'a cassé la cruche, et puis je passerai la maison en revue. Voyez, je produirai, pour chaque mot qu'il a dit, une bouche qui témoignera en ma faveur, et je l'aurais déjà amenée si je m'étais seulement doutée que celle-là (*Désignant Ève*) ne voudrait pas se servir de sa langue pour moi. Pourtant, si vous voulez appeler dame Brigitte qui est la tante de Ruprecht, cela me suffira, car elle pourra justement établir le point principal. Elle a vu, à dix heures et demie, avant que la cruche fût cassée, remarquez bien, Ruprecht dans le jardin en conversation avec Ève. Et comme la fable qu'il nous avait sortie se trouve démolie de la tête aux pieds par ce seul témoignage, je vous laisse à juger du reste.

RUPRECHT.

Qui m'a vu?

VEIT.

Ma sœur Brigitte ?

RUPRECHT.

Moi dans le jardin? Avec Ève?

DAME MARTHE.

Oui, lui, dans le jardin avec Ève, à dix heures et demie, bien avant qu'il n'ait, comme il le chantait, fait irruption à onze heures dans la chambre en cassant tout. Vu en conversation avec Ève, tantôt la caressant, tantôt essayant de l'entraîner, comme pour la décider à quelque chose.

ADAM, *à part.*

Sacré nom!.. j'ai le diable pour moi!

WALTER.

Faites venir cette femme.

RUPRECHT.

Je vous en prie, messieurs, il n'y a pas un mot de vrai, c'est impossible!

ADAM.

Attends, vaurien! Hé le garde! Hanfriede! Car c'est en fuyant qu'on casse les cruches. Allez, monsieur le greffier, et faites venir dame Brigitte.

VEIT.

Ah! damné polisson, que fais-tu? Je te casserai encore les os!

RUPRECHT.

Et pourquoi?

VEIT.

Pourquoi cachais-tu que tu courtisais la petite au jardin à dix heures et demie déjà. Eh? Pourquoi le cachais-tu?

RUPRECHT.

Pourquoi je le cachais? Mais, tonnerre de Dieu, parce

que ce n'est pas vrai, père! Si la tante Brigitte certifie cela, pendez-moi! Et elle avec, par les jambes!

VEIT.

Si elle le certifie, prends garde à toi! Quelle que soit la façon dont vous vous comportez devant la justice, la belle demoiselle et toi, vous vous entendez comme larrons en foire, et il y a là-dessous un secret honteux qu'elle connaît et dont elle ne dit rien par ménagement pour toi.

RUPRECHT.

Un secret? Et lequel ?

VEIT.

Pourquoi as-tu emballé? Pourquoi as-tu emballé hier au soir.

RUPRECHT.

Mes affaires?

VEIT.

Oui, des habits, des pantalons, et du linge. Un baluchon, tout juste comme les voyageurs en portent sur le dos.

RUPRECHT.

Mais parce que je dois aller à Utrecht! Parce que je dois aller au régiment! Tonnerre de Dieu, croyez-vous que je...

VEIT.

A Utrecht! oui à Utrecht. Tu as bien hâte d'arriver à Utrecht! Avant-hier tu ne savais pas encore si tu partirais le cinq ou le six.

WALTER.

Pouvez-vous dire quelque chose sur l'affaire, vous, le père?

VEIT.

Je ne puis encore rien affirmer, très honoré monsieur. J'étais à la maison lorsque la cruche fut cassée, et je n'avais, à vrai dire et toutes choses considérées, nul

soupçon d'un projet qui rendrait mon fils suspect. Je suis venu ici convaincu de son innocence, et décidé, une fois le différend réglé, à rompre le mariage projeté et à réclamer la chaînette d'argent et la médaille qu'il avait offertes à la jeune fille l'automne dernier, quand ils se sont fiancés. Si maintenant il arrive devant mes cheveux blancs une histoire de fuite et de trahison, c'est aussi nouveau pour moi que pour vous, messieurs; mais si c'est vrai, que le diable lui rompe le cou!

WALTER.

Faites venir dame Brigitte, monsieur le juge.

ADAM.

Cette affaire ne va-t-elle pas trop fatiguer Votre Grâce? Elle se traîne en longueur. Votre Grâce a encore à s'occuper de mes caisses et du greffe. Quelle heure est-il?

LUMIÈRE.

La demie vient de sonner.

ADAM.

La demie d'onze heures?

LUMIÈRE.

Pardon, de midi.

WALTER.

C'est égal.

ADAM.

Je crois qu'il est l'heure, à moins que votre montre soit dérangée. (*Il regarde sa montre*). Je ne suis pas un honnête homme si... Qu'ordonnez-vous?

WALTER.

Je suis d'avis...

ADAM.

De s'arrêter? bon!

WALTER.

Pardon! de continuer!

ADAM.

Vous êtes d'avis? Bien également! Sans cela, sur mon honneur, j'aurais terminé l'affaire à votre satisfaction demain matin dès neuf heures.

WALTER.

Vous connaissez ma volonté.

ADAM.

A vos ordres. Monsieur le greffier, envoyez les gardes afin qu'ils invitent dame Brigitte à comparaître de suite devant le tribunal.

WALTER.

Et, afin d'économiser le temps qui m'est précieux, occupez-vous vous-même un peu de l'affaire.

(*Lumière sort*).

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, *moins maître Lumière, puis* LES SERVANTES.

ADAM, *se levant*.

On pourrait en attendant, si cela vous convient, prendre un peu l'air.

WALTER.

Hum! oui! Ce que je voulais dire...

ADAM.

Vous permettez également que les parties, jusqu'à l'arrivée de dame Brigitte...

WALTER.

Les parties?

ADAM.

Devant la porte, si vous...

WALTER, *à part.*

Sacré coquin! (*Haut*). Savez-vous quoi, monsieur le juge Adam, offrez-moi un verre de vin en attendant.

ADAM.

De tout cœur! Hé Marguerite! J'en suis tout à fait heureux! Marguerite!

(*La servante entre*).

LA SERVANTE.

Me voici!

ADAM.

Que désirez-vous? (*Aux plaideurs.*) Sortez vous autres. Du vin de France? — Dans le vestibule, là dehors — ou du vin du Rhin?

WALTER.

Du vin de notre Rhin!

ADAM.

Bon! — Jusqu'à ce que j'appelle. Allez!

WALTER.

Où?

ADAM.

Va, Marguerite! du cacheté. — Où? seulement dans l'entrée. — Voici la clé.

WALTER.

Hum! restez!

ADAM.

Allez, dis-je! — Va, Marguerite! Et du beurre frais, du fromage de Limbourg, et de l'oie fumée de Poméranie.

WALTER.

Halte! un instant! Ne faites pas tant de frais je vous prie, monsieur le juge.

ADAM.

Allons, détalez! Faites ce que je vous dis!

WALTER.

Vous renvoyez ces gens, monsieur le juge.

ADAM.

Votre Grâce...

WALTER.

Je demande si...

ADAM.

Ils sortent, avec votre permission. Seulement jusqu'à ce que dame Brigitte soit là. Ou bien ne faut-il pas ?

WALTER.

Comme vous voulez. Mais est-ce la peine ? Pensez-vous qu'il faille longtemps pour la trouver ?

ADAM.

C'est aujourd'hui qu'on fait le bois ; la plupart des femmes sont dans la forêt à ramasser des fagots et il se pourrait bien...

RUPRECHT.

La tante est à la maison.

WALTER.

A la maison ? Tant mieux !

RUPRECHT.

Elle viendra de suite.

WALTER.

Nous allons la voir de suite. Faites venir le vin.

ADAM, *à part.*

Quelle guigne !

WALTER.

Mais je ne mangerai rien d'autre qu'un morceau de pain sec avec du sel.

ADAM, *à part.*

Pourvu que j'aie deux secondes pour parler à la fille. (*A voix haute*). Quoi, du pain sec, du sel ! Vous n'y pensez pas !

WALTER.

Mais si!

ADAM.

Prenez au moins un petit morceau de Limbourg. Le fromage prépare le palais à mieux goûter le vin.

WALTER.

Bon! Un morceau de fromage alors, mais rien de plus.

ADAM, *à la servante.*

Va! et, tu sais, une nappe damassée. (*A Walter*). Simple, mais suffisant pourtant. (*La servante sort*). C'est notre avantage à nous, célibataires tant décriés, de pouvoir à l'occasion goûter largement ce que les autres, toujours soucieux, sont obligés chaque jour de partager chichement avec femmes et enfants.

WALTER.

Que voulais-je dire? Comment donc avez-vous attrapé votre blessure, monsieur le juge? C'est en vérité un vilain trou que vous avez là, dans la tête.

ADAM.

Je suis tombé.

WALTER.

Vous êtes tombé! Ah! Quand? hier au soir?

ADAM.

Aujourd'hui; excusez, ce matin, à cinq heures et demie; alors que je sortais de mon lit.

WALTER.

Et par-dessus quoi?

ADAM.

Par-dessus... Monsieur le conseiller, pour dire la vérité, par-dessus moi; j'ai donné de la tête contre le poêle, pourquoi, je n'en sais rien encore à cette heure.

WALTER.

En arrière?

ADAM.

Comment en arrière?

WALTER.

Ou en avant? Vous avez deux blessures; l'une devant et l'autre derrière.

ADAM.

En avant et en arrière. Marguerite!

(*Les deux servantes apportent le vin, etc., mettent le couvert, puis sortent*).

WALTER.

Comment?

ADAM.

D'abord comme ceci, puis comme cela. D'abord sur l'arête du poêle qui m'a fendu le front, puis, du poêle, à la renverse sur le parquet, où je me suis fracassé l'occiput! Vous permettez...

(*Il verse*).

WALTER, *prend le verre.*

Si vous aviez une femme je supposerais d'étranges choses, monsieur le juge.

ADAM.

Comment cela?

WALTER.

Oui, sur ma foi, je vous vois toute la figure si bellement égratignée...

ADAM, *riant.*

Non, grâce à Dieu! les ongles de femme n'y sont pour rien.

WALTER.

Je veux le croire. Encore un avantage du célibat!

ADAM, *continuant à rire.*

Des fagots pour les vers à soie qu'on m'avait mis à sécher au coin du poêle. A votre santé.

(*Ils boivent*).

WALTER.

Et par-dessus le marché, pas de perruque aujourd'hui, alors qu'elle aurait pu cacher vos blessures!

ADAM.

Oui, oui, un malheur ne vient jamais seul! Voici, puis-je vous servir un peu de fromage à present?

WALTER.

Un tout petit morceau. Il vient de Limbourg?

ADAM.

Directement de Limbourg.

WALTER.

Mais comment diable cela est-il arrivé, dites-moi?

ADAM.

Quoi?

WALTER.

Que vous soyez privé de votre perruque?

ADAM.

Pensez un peu! j'étais, hier soir, installé à lire un dossier, et comme j'avais égaré mes lunettes je me suis tellement enfoncé dans l'affaire, que ma perruque a pris feu à la flamme de la chandelle. J'ai cru que le feu du ciel tombait sur ma tête de pécheur! J'ai voulu saisir la perruque, la jeter loin de moi, mais avant que j'aie pu détacher le cordon de la nuque, elle brûlait déjà comme Sodome et Gomorrhe! C'est à peine si j'ai pu sauver mes trois cheveux!

WALTER.

Quelle malchance! Et l'autre est en ville?

ADAM.

Oui, chez le perruquier. Mais buvez donc!

WALTER.

Pas trop vite, je vous prie, monsieur le juge.

ADAM.

C'est que l'heure avance. Encore un petit verre.

(*Il verse*).

WALTER.

Lebrecht aussi a dû faire une mauvaise chute, si le drôle a dit vrai.

ADAM.

Ah oui! sur mon honneur.

(*Il boit*).

WALTER.

Si, comme je commence à le craindre, l'affaire n'était pas débrouillée tout à l'heure, vous pourrez facilement dans votre village, reconnaître le coupable à sa blessure. (*Il boit*). C'est du Niersteiner?

ADAM.

Quoi?

WALTER.

Ou de l'excellent Oppenheimer?

ADAM.

Du Niersteiner! Hé! vous êtes connaisseur! garanti de Nierstein comme si je l'y avais cherché moi-même.

WALTER.

Je l'ai goûté au pressoir il y a trois ans. (*Adam verse de nouveau*). A quelle hauteur est votre fenêtre, hé! là-bas, dame Marthe?

DAME MARTHE.

Ma fenêtre?

WALTER.

Oui, la fenêtre de la chambre où couche votre fille?

DAME MARTHE.

La chambre, en vérité, est au premier étage, au-dessus d'un cellier, pas plus de neuf pieds du sol, mais tout bien considéré, peu favorable à un saut. Car à deux pieds

du mur se trouve un cep de vigne qui grimpe en espalier et étend ses rameaux noueux sur tout le mur; la fenêtre même en est tout entourée, et un sanglier bien muni aurait du mal à s'y frayer un passage avec ses défenses.

ADAM.

Aussi n'y en a-t-on point trouvé.

(*Il se verse*).

WALTER.

Croyez-vous?

ADAM.

Allez donc!

(*Il boit*).

WALTER, *à Ruprecht.*

Où avez-vous frappé le drôle? Sur la tête?

ADAM.

Encore un verre?

WALTER.

Non, laissez.

ADAM.

Si, passez-le-moi.

WALTER.

Il est encore à moitié plein.

ADAM.

Il faut le remplir.

WALTER.

Mais non, vous dis-je.

ADAM.

Pour faire bon compte.

WALTER.

Je vous en prie.

ADAM.

Bah! vous connaissez la règle de Pythagore.

(*Il lui verse*).

WALTER *à Ruprecht.*

Combien de fois l'avez-vous atteint?

ADAM.

Un est le Créateur, deux les ténèbres du Chaos, trois c'est le Monde. C'est trois qu'il faut. Dans le troisième on boit du soleil, et tous les astres du ciel dans les autres.

WALTER.

Combien de fois avez-vous frappé? Hé Ruprecht! c'est à vous que je parle.

ADAM.

Eh bien, le saura-t-on combien de fois as-tu frappé le bouc. Allons, parle! Vrai Dieu, voyez, le gaillard ne sait pas lui même si... L'as-tu oublié?

RUPRECHT.

Avec le loquet?

ADAM.

Oui, ou avec je ne sais quoi.

WALTER.

De la fenêtre, quand vous avez tapé dessus.

RUPRECHT.

Deux fois, messieurs.

ADAM.

Le gredin! Il les a empochés!

(*Il boit*).

WALTER.

Deux fois! Mais avec deux coups pareils vous pouviez le tuer, savez-vous?

RUPRECHT.

Si je l'avais tué je... eh bien! je serais content. S'il était là, étendu mort devant moi, je pourrais vous dire : Le voilà! vous voyez que je n'ai pas menti.

ADAM.

Oui, mort! Je crois bien! Mais comme ça...

(*Il boit*).

WALTER.

Vous n'avez donc pas pu le reconnaître dans l'obscurité?

RUPRECHT.

Comment aurais-je pu, on n'y voyait goutte.

ADAM.

Pourquoi n'ouvrais-tu pas tes yeux tout grands! — Trinquons.

RUPRECHT.

Les ouvrir! Je les avais bien ouverts : le diable m'y jeta plein de sable.

ADAM, *à part.*

Du sable, oui! (*A Ruprecht*). Aussi pourquoi les ouvrais-tu si grands. — Allons trinquons : à tout ce que nous aimons!

WALTER.

A tout ce qui est juste, bon et loyal, juge Adam!

(*Ils boivent*).

ADAM.

Maintenant finissons, si vous voulez bien.

(*Il verse*).

WALTER.

Vous allez bien de temps à autre chez dame Marthe, monsieur le juge. Dites-moi un peu qui y fréquente encore, à part Ruprecht.

ADAM.

Je n'y vais pas bien souvent, excusez. Je ne pourrais vous dire qui y fréquente.

WALTER.

Comment; vous ne faites pas parfois visite à la veuve de feu votre ami?

ADAM.

Très rarement, en vérité.

WALTER.

Dame Marthe, vous êtes-vous brouillée avec monsieur le juge ? Il dit qu'il ne va plus vous voir.

DAME MARTHE.

Brouillée, ce n'est pas justement le mot ; je pense qu'il se dit encore mon ami ; mais pour ce qui est de le voir souvent chez moi, je ne puis pas justement le prétendre de monsieur mon cousin. Il y a bien neuf semaines qu'il n'est entré, et encore c'était en passant.

WALTER.

Combien dites-vous ?

DAME MARTHE.

Quoi ?

WALTER.

Neuf semaines ?

DAME MARTHE.

Neuf, oui. Ça fera dix jeudi. Il était venu me demander des graines d'œillets et d'oreilles d'ours.

WALTER.

Et le dimanche, lorsqu'il va à la métairie ?

DAME MARTHE.

Oh ! là, il met volontiers le nez à ma fenêtre, nous dit bonjour à ma fille et à moi, puis continue son chemin.

WALTER, *à part.*

Hum ! Dois-je vraiment soupçonner l'homme ? (*Il boit*). Je pensais que comme votre jeune cousine donne de temps à autre un coup de main dans votre ménage vous alliez parfois voir sa mère pour la remercier.

ADAM.

Comment cela ?

WALTER.

Comment ? Vous m'aviez dit que la jeune fille soignait

les poules malades de votre basse-cour ? Ne vous a-t-elle pas aujourd'hui même donné conseil à ce sujet?

DAME MARTHE.

Oui certainement, elle le fait, monsieur le conseiller. Il lui a envoyé avant-hier une pintade malade, qui avait déjà la mort dans le corps. L'an dernier elle lui en a sauvé une de la pépie, et celle-ci, elle la sauvera aussi avec la pâtée de nouilles. Pourtant il ne s'est pas encore montré pour nous remercier.

WALTER, *dérouté.*

Encore un verre, je vous prie, monsieur le juge. Versez-moi ; nous allons en boire encore un.

ADAM.

A votre service; vous me faites le plus grand plaisir.

WALTER.

A votre prospérité. (*A dame Marthe*). Le juge Adam viendra déjà, tôt ou tard.

DAME MARTHE.

Croyez-vous ? J'en doute fort. Ah oui ! Si je pouvais offrir à mon cousin du Niersteiner comme vous en buvez et comme feu mon mari en avait aussi dans sa cave, alors sans doute ce serait une autre affaire ! Mais je ne possède dans ma maison, moi pauvre veuve, rien qui puisse l'attirer.

WALTER.

Cela n'en vaut que mieux !

SCÈNE XI

LUMIÈRE, DAME BRIGITTE, *tenant une perruque en main;* LES SERVANTES; LES PRÉCÉDENTS.

LUMIÈRE.

Ici, dame Brigitte, entrez!

WALTER.

Est-ce là le témoin, monsieur le greffier?

LUMIÈRE.

Oui, c'est dame Brigitte, Votre Grâce.

WALTER.

Eh bien alors, reprenons l'affaire. (*Aux servantes*). Débarrassez. Voici.

(*Les servantes desservent*).

ADAM, *pendant ce temps.*

Écoute maintenant, petite Ève. Si tu tournes la pilule comme il faut, je viendrai ce soir manger chez vous un plat de carassins; mais il faut maintenant qu'elle passe tout entière par la gorge du drôle, et si elle est trop grosse, eh bien! qu'il s'étrangle avec!

WALTER, *apercevant la perruque.*

Quelle est cette perruque que dame Brigitte nous apporte là?

LUMIÈRE.

Monsieur le conseiller?

WALTER.

Quelle est cette perruque qu'apporte dame Brigitte?

LUMIÈRE.

Hum!

WALTER.

Quoi?

LUMIÈRE.

Excusez.

WALTER.

Le saurai-je ?

LUMIÈRE.

Si Votre Grâce veut faire interroger dame Brigitte par monsieur le juge, elle apprendra sans doute à qui appartient cette perruque, et tout le reste s'en suivra.

WALTER.

Je ne veux pas savoir à qui elle appartient, mais comment elle est en possession de cette femme, où l'a-t-elle trouvée ?

LUMIÈRE.

Elle l'a trouvée dans l'espalier chez dame Marthe Rull, accrochée comme un nid dans l'enchevêtrement du pied de vigne, exactement sous la fenêtre de la jeune fille.

DAME MARTHE

Quoi ! chez moi, dans l'espalier !

WALTER, *à voix basse.*

Monsieur le juge, si vous avez quelque chose à me dire confidentiellement, je vous prie, pour l'honneur de la justice, de le faire de suite.

ADAM.

Moi ?

WALTER.

Vous n'avez rien à dire ?

ADAM.

Sur mon honneur.

(*Il saisit la perruque*).

WALTER.

Cette perruque n'est-elle point vôtre ?

ADAM.

Cette perruque est à moi, messieurs. Par le feu du ciel,

c'est bien celle que j'ai confiée il y a huit jours à ce garnement-là pour la porter à Utrecht à maître Mehl.

WALTER.

A qui ? quoi ?

LUMIÈRE.

A Ruprecht ?

RUPRECHT.

A moi ?

ADAM.

Vaurien ! Ne t'ai-je pas confié cette perruque, il y a huit jours, quand tu as été à Utrecht, afin de la porter au perruquier pour qu'il la rafraîchisse ?

RUPRECHT.

Si vous... Eh bien oui, vous m'avez confié...

ADAM.

Pourquoi n'as-tu pas remis la perruque, gredin ? Pourquoi ne l'as-tu pas remise, comme je te l'avais dit, dans la boutique de maître Mehl ?

RUPRECHT.

Pourquoi je... Mais, tonnerre de Dieu, je l'ai remise dans la boutique ; maître Mehl l'a prise.

ADAM.

Remise ! Et maintenant elle pend dans l'espalier de dame Marthe ! Mais attends, canaille ! Tu ne t'en tireras pas comme ça ! Il y a là-dessous une histoire de déguisement et de mutinerie, ou que sais-je ! Permettez-vous que j'interroge immédiatement la femme ?

WALTER.

Vous aviez confié la perruque ?

ADAM.

Monsieur le conseiller, quand ce gaillard-là, mardi dernier, devait conduire à Utrecht les bœufs de son père, il a passé au tribunal et m'a dit : « Monsieur le juge avez-vous

une commission pour la ville? — Mon fils, lui ai-je répondu, puisque tu es si complaisant, fais-moi donc mettre un toupet neuf à ma perruque ». Mais je ne lui ai pas dit : « Va et garde-la chez toi, déguise-toi avec et abandonne-la dans l'espalier de dame Marthe ».

DAME BRIGITTE.

Messieurs, je crois, si vous permettez, que cela ne devait pas être Ruprecht. Lorsque hier au soir je suis partie pour aller à la métairie voir ma cousine qui vient de faire ses couches, j'ai entendu la jeune fille gronder quelqu'un d'une voix étouffée : la colère et la crainte semblaient lui avoir coupé la parole: « Fi! quelle honte, disait-elle, que c'est lâche! Que faites-vous! Allez-vous-en, je vais appeler ma mère », comme si les Espagnols étaient dans la place. « Ève, appelai-je à travers la haie, Ève qu'as-tu? que se passe-t-il? » Tout devint silencieux. « Ève, répondras-tu? » dis-je encore. — Que voulez-vous tante? — Qu'y a-t-il donc? ai-je demandé. — Qu'y aurait-il? fait-elle. — Est-ce Ruprecht qui est là? — Mais oui, Ruprecht. Allez tranquillement votre chemin ». Bon ai-je pensé; il y en a qui s'aiment comme d'autres se disputeraient; balaie devant ta porte.

DAME MARTHE.

Par conséquent?

RUPRECHT.

Par conséquent?

WALTER.

Silence! Laissez-la finir.

DAME BRIGITTE.

Lorsque je suis revenue de la métairie, il pouvait être environ minuit, et que je passais dans l'allée de tilleuls près du jardin de Marthe, je vois tout à coup passer devant moi un individu étrange, avec une tête chauve et un pied-

bot, laissant derrière lui une odeur nauséabonde comme de la vapeur de poix, de cheveux brûlés et de soufre. Je murmure un Dieu nous garde ! et me retourne pleine d'effroi, et qu'est-ce que je vois, messieurs ? cette tête dénudée répandre en disparaissant dans l'allée des lueurs phosphorescentes comme du bois pourri.

RUPRECHT.

Quoi ! Juste ciel !

DAME MARTHE.

Êtes-vous folle, dame Brigitte !

RUPRECHT.

Vous croyez que c'était le diable !

LUMIÈRE.

Silence, silence !

DAME BRIGITTE.

Sur mon âme, je sais ce que j'ai vu et senti !

WALTER, *avec impatience.*

Femme, je n'ai pas à rechercher si c'était le diable ; on ne le dénonce pas ici. Si vous pouvez désigner quelqu'un d'autre, bon, mais faites-nous grâce de récits fantastiques.

LUMIÈRE.

Votre Grâce veut-elle lui laisser achever ?

WALTER.

Sont-ils stupides !

DAME BRIGITTE.

Comme vous voudrez. Seulement ! monsieur le greffier Lumière répond de mon témoignage.

WALTER.

Comment ? répond de votre témoignage...

LUMIÈRE.

Oui, en quelque sorte.

WALTER.

En vérité je ne sais pas...

LUMIÈRE.

Je vous prie humblement de ne pas arrêter cette femme dans sa déclaration. Je ne soutiendrai pas que cela ait été le diable, pourtant un pied-bot, une tête chauve, et une fumée derrière lui, ce sont bien les apparences, si je ne me trompe. Continuez.

DAME BRIGITTE.

Lorsque aujourd'hui, ayant appris avec stupeur ce qui s'est passé hier chez dame Marthe Rull, j'ai été pour dépister le casseur de cruche que j'avais rencontré et voir la place où il avait sauté, je trouve dans la neige une trace, messieurs ! Quelle trace est-ce que je trouve dans la neige ? A droite une marque fine et nettement dessinée, la trace d'un pied humain, mais à gauche quelque chose d'informe, de grossièrement enfoncé, la marque d'un monstrueux sabot de cheval.

WALTER, *agacé*.

Bavardages insensés et réprouvables...

VEIT.

Ce n'est pas possible, Brigitte.

DAME BRIGITTE.

Foi d'honnête femme ! D'abord à l'espalier, là où fut fait le saut, on voit un large cercle de neige foulée comme si une truie s'y était roulée; et à partir de là, pied humain et pied de cheval et pied de cheval et pied humain cheminent côte à côte à travers le jardin et jusqu'au bout du monde.

ADAM.

Sacré nom ! Est-ce que par hasard le drôle se serait permis de s'attifer en diable ?

RUPRECHT.

Quoi! moi!

LUMIÈRE.

Taisez-vous.

DAME BRIGITTE.

Le chasseur qui poursuit un blaireau et qui vient d'en découvrir la piste n'est pas plus triomphant que je ne l'étais. « Maître Lumière, me suis-je écriée, (car précisément je voyais votre digne envoyé s'approcher de moi) maître Lumière, vous pouvez vous épargner la séance ; vous ne jugerez par le démolisseur de cruches aujourd'hui, car celui-là il faudrait le chercher en enfer. Voici sa trace ».

WALTER.

Alors vous avez pu vous convaincre vous-même?

LUMIÈRE.

Votre Grâce, en ce qui concerne la trace, c'est la vérité même.

WALTER.

Un pied de cheval?

LUMIÈRE.

Un pied d'homme, mais *praeter propter*, comme un sabot de cheval.

ADAM.

Sur mon âme, messieurs, la chose me semble sérieuse. Il existe beaucoup de libelles où l'existence de Dieu est niée en termes mordants, mais nul athée, que je sache, n'a encore prouvé de façon péremptoire qu'il n'y a pas de diable. Le cas qui se présente me semble particulièrement digne d'être considéré. Je propose, avant de tirer des conclusions, de porter la question devant le synode de La Haye, à savoir : si la justice est autorisée à admettre que Belzébuth a cassé la cruche.

WALTER.

Une proposition comme j'en attendais une de votre part. Et vous, qu'en pensez-vous, monsieur le greffier?

LUMIÈRE.

Je pense que Votre Grâce n'aura pas besoin du synode pour juger. Avec votre autorisation, dame Brigitte va continuer sa déposition, et le cas, j'espère, s'éclaircira grâce à divers rapprochements.

DAME BRIGITTE.

Là-dessus : « Monsieur le greffier, ai-je dit, suivons un peu la trace pour voir par où le diable a bien pu s'échapper. — Bien, dame Brigitte, me répond-il, c'est une bonne idée. Peut-être ne ferons-nous pas un grand détour en nous rendant chez le juge de paix ».

WALTER.

Et alors, que s'est-il passé ?

DAME BRIGITTE.

D'abord nous trouvons d'un côté du jardin, dans l'allée de tilleuls, la place où répandant son odeur de soufre, le diable s'était lancé contre moi : un cercle comme en fait un chien qui recule avec effroi devant un chat en colère.

WALTER.

Après?

DAME BRIGITTE.

Non loin de là un souvenir de lui, au pied d'un arbre, j'en ai été effrayée!

WALTER.

Un souvenir, comment?

DAME BRIGITTE.

Comment? oui, là vous verriez...

ADAM, *à part.*

Mes maudites coliques!

LUMIÈRE.

Passez, je vous prie, passez là-dessus, dame Brigitte.

WALTER.

Où vous a conduit la trace? C'est là ce que je veux savoir.

DAME BRIGITTE.

Où? Sur ma foi, chez vous par le plus court chemin. Tout comme disait monsieur le greffier.

WALTER.

Chez nous? Ici?

DAME BRIGITTE.

De l'allée de tilleuls, oui. Par le champ du bailli, le long de l'étang aux carpes, puis à travers le cimetière, et ici, chez monsieur le juge Adam.

WALTER.

Chez monsieur le juge Adam?

ADAM.

Ici, chez mòi?

DAME BRIGITTE.

Chez vous, oui!

RUPRECHT.

Le diable ne doit pourtant pas loger au tribunal.

DAME BRIGITTE.

Sur ma foi, je ne sais pas s'il demeure dans la maison, mais j'affirme bien qu'il s'est arrêté ici, la trace par derrière la maison va jusqu'au seuil.

ADAM.

Il devait peut-être traverser?

DAME BRIGITTE.

Peut-être traverser, oui. Cela se peut. Devant la maison...

WALTER.

Il y avait aussi une trace devant la maison?

LUMIÈRE.

Excusez, Votre Grâce, pas de trace devant.

DAME BRIGITTE.

Devant, le chemin était foulé.

ADAM.

Foulé. Traversé. Prenez garde, vous verrez que le drôle aura fait un mauvais coup à la justice, ici. Je ne veux pas être un honnête homme, si cela ne pue pas au greffe. Et si mes comptes, comme je n'en doute pas, se trouvent tout dérangés, sur mon honneur je n'y suis pour rien.

WALTER.

Moi non plus! (*A part*). Hum! Je ne sais pas si c'est le droit ou le gauche, un de ses pieds... (*Haut*). Monsieur le juge, votre tabatière, je vous prie.

ADAM.

Ma tabatière?

WALTER.

Oui, prêtez-la moi.

ADAM, *à Lumière*.

Apportez-la à monsieur le conseiller.

WALTER.

Pourquoi ne pas me la passer vous-même? Il n'y a qu'un pas.

ADAM.

C'est déjà fait. Donnez-la.

WALTER.

Je vous aurais dit quelque chose à l'oreille.

ADAM.

Nous aurons peut-être l'occasion, après.

WALTER.

Bon. (*Après que Lumière s'est rassis*). Dites-moi, mes-

sieurs, y a-t-il quelqu'un dans l'endroit qui ait un pied difforme?

LUMIÈRE.

Hum! Certainement il y a quelqu'un à Huisum.

WALTER.

Ah! qui donc?

LUMIÈRE.

Si Votre Grâce veut demander à monsieur le juge.

WALTER.

Monsieur le juge Adam?

ADAM.

Je n'en sais rien! Je suis en fonction à Huisum depuis dix ans, et, à ma connaissance, tout y a poussé droit.

WALTER, *à Lumière.*

De qui parliez-vous?

DAME MARTHE.

Vous n'avez pas besoin de cacher vos pieds sous la table, comme si c'était vous qui aviez laissé la trace.

WALTER.

Qui, monsieur le juge Adam?

ADAM.

Moi, la trace? Suis-je le diable? Est-ce là un sabot de cheval?

(*Il montre son pied droit*).

WALTER.

Sur mon honneur, le pied est excellent. (*Bas à Adam*). Finissez de suite la séance.

ADAM.

Un pied! si le diable en avait un pareil, il pourrait aller au bal et danser.

DAME MARTHE.

C'est aussi ce que je dis. Comment monsieur le juge aurait-il...

ADAM.

Quoi, moi?

WALTER.

Finissez de suite, vous dis-je.

DAME BRIGITTE.

La seule objection, messieurs, me paraît être ce grave ornement.

ADAM.

Quel ornement?

DAME BRIGITTE.

Cette perruque! Qui vit jamais le diable en pareille tenue? Un édifice plus ornementé et plus enduit de suif que ce que porte en chaire un doyen de chapitre.

ADAM.

Nous ne savons ici que bien imparfaitement ce qui est de mode en enfer, dame Brigitte! On dit généralement que le diable porte ses propres cheveux. Pourtant je suis convaincu que sur terre il se met une perruque pour être compté parmi les notabilités.

WALTER.

Coquin! digne d'être ignominieusement chassé du tribunal devant tout le monde. C'est uniquement la dignité de la Justice qui vous protège. Terminez la cession.

ADAM.

J'espère que...

WALTER.

Vous n'avez rien à croire à présent, retirez-vous de l'affaire.

ADAM.

Croyez-vous que j'aurais, moi le juge, laissé hier ma perruque au pied de vigne!

WALTER.

Dieu m'en garde! La vôtre n'a-t-elle pas disparu dans le feu comme Sodome et Gomorrhe?

LUMIÈRE.

Excusez, monsieur le conseiller, la chatte y a fait hier ses petits.

ADAM.

Messieurs, si l'apparence ici me condamne, vous, ne vous pressez pas trop je vous prie. Il s'agit pour moi de l'honneur ou de la honte. Tant que la jeune fille se tait, je ne vois pas de quel droit vous m'accusez. Je siège ici, au tribunal d'Huisum et je pose la perruque sur la table : celui qui prétendra qu'elle m'appartient, je le cite devant la cour suprême d'Utrecht.

LUMIÈRE.

Hum! La perruque vous va cependant, par ma foi, comme si elle avait poussé sur votre crâne!

(*Il la lui met*).

ADAM.

Quelle calomnie!

LUMIÈRE.

Non?

ADAM.

Même comme manteau sur mes épaules, elle est trop large *a fortiori* pour ma tête.

(*Il se considère dans une glace*).

RUPRECHT.

Ah, nom de Dieu!

WALTER.

Vous, taisez-vous.

DAME MARTHE.

Ah! quel damné juge!

WALTER.

Encore une fois voulez-vous en finir immédiatement, ou est-ce moi qui dois terminer?

ADAM.

Bien, qu'ordonnez-vous?

RUPRECHT.

Parle, Ève; était-ce lui?

WALTER.

Que vous permettez-vous, malhonnête?

VEIT.

Tais-toi, te dis-je.

ADAM.

Attends, animal, je vais t'attraper.

RUPRECHT.

Hé, toi, sacré pied-bot.

WALTER.

Holà! le garde.

VEIT.

Ferme ton bec, dis-je.

RUPRECHT.

Attends; aujourd'hui je ne te manquerai pas, aujourd'hui tu ne me lanceras pas de sable dans les yeux.

WALTER.

N'avez-vous pas assez de bon sens, monsieur le juge...

ADAM.

Oui, si Votre Grâce le permet, je vais rendre immédiatement la sentence.

WALTER.

Bon. Faites-le. Rendez-la.

ADAM.

L'affaire est maintenant résolue, et c'est Ruprecht, ce gueux, qui est le coupable.

WALTER.

Bon. Après?

ADAM.

Je le condamne au carcan, et comme il s'est conduit malhonnêtement envers son juge, je le jette dans le cachot, où il restera le temps que je déciderai par la suite.

ÈVE.

Lui, Ruprecht!

RUPRECHT.

Moi, en prison!

ÈVE.

Dans les fers!

WALTER.

Ne vous tourmentez pas, mes enfants. Avez-vous fini?

ADAM.

Quant à la cruche, qu'il indemnise ou non, ça m'est égal.

WALTER.

Bien donc. La session est terminée. Et Ruprecht ira en appel à Utrecht.

ÈVE.

Il devra d'abord en appeler à Utrecht?

RUPRECHT.

Quoi, je...

WALTER.

Oui, par le diable! Et jusque-là...

ÈVE.

Et jusque-là?

RUPRECHT.

Aller en prison!

ÈVE.

Et tendre le cou au carcan. N'êtes-vous pas aussi juge? Et lui, l'impudent qui est assis là... car c'était lui!

WALTER.

Tais-toi, tu entends! Jusque-là on ne touchera pas à un de ses cheveux.

ÈVE.

Va, Ruprecht! C'est le juge Adam qui a cassé la cruche.

RUPRECHT.

Attends seulement, toi!

DAME MARTHE.

Lui?

DAME BRIGITTE.

Lui?

ÈVE.

Oui, lui! Allons, Ruprecht. C'est lui qui était chez ton Ève, hier. Allons, attrape-le; arrange-le maintenant comme tu voudras!

WALTER.

Halte-là. Ceux qui causeront du désordre ici...

ÈVE.

Tant pis. Puisque tu as quand même les fers. Va Ruprecht. Va, jette-le à bas du tribunal!

ADAM.

Excusez, messieurs.

(Il se sauve).

ÈVE.

Ici, attrape-le.

RUPRECHT.

Tiens-le.

ÈVE.

Vite!

RUPRECHT.

Diable boiteux!

ÈVE.

Le tiens-tu?

RUPRECHT.

Tonnerre de Dieu! Je n'ai que son manteau!

WALTER.

A la porte! Appelez le garde!

RUPRECHT, *tapant le manteau.*

Pan? en voilà un! et pan! et pan, et encore, et encore un. A défaut du dos!

WALTER.

Assez, malappris. De l'ordre ici! Si vous ne vous tenez pas immédiatement tranquille, la condamnation aux fers se réalisera aujourd'hui même.

VEIT.

Tiens-toi donc tranquille, imbécile.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, *moins* ADAM. *Tous se placent sur le devant de la scène.*

RUPRECHT.

Eh! ma petite Ève. Comme je t'ai honteusement offensée aujourd'hui. Ah par le feu du ciel! Et hier! Ah toi, petite amie dorée, fiancée de mon cœur, pourras-tu de ta vie me le pardonner!

ÈVE, *se jetant aux pieds du conseiller de justice.*

Monsieur, si vous ne nous venez pas en aide nous sommes perdus!

WALTER.

Perdus? Pourquoi cela?

RUPRECHT.

Dieu du ciel! Qu'y a-t-il?

ÈVE.

Sauvez Ruprecht de la conscription! Car cette levée, le juge Adam me l'a confié en secret, doit partir pour les Indes, et de là, vous savez, il ne revient pas un homme sur trois.

WALTER.

Aux Indes? As-tu ta raison?

ÈVE.

Pour Bantam, monsieur le conseiller. Ne le niez pas. Voici la lettre, l'instruction secrète qui concerne la milice campagnarde et que le gouvernement a envoyée tout récemment. Vous voyez, je suis au courant de tout.

WALTER, *lisant la lettre.*

Voilà bien l'imposture la plus inouïe. Cette lettre est fausse.

ÈVE.

Fausse!

WALTER.

Sur ma vie! Monsieur le greffier, dites vous-même si c'est là l'instruction qui vous a été envoyée dernièrement d'Utrecht.

LUMIÈRE.

L'instruction? Quoi! Le bandit! C'est lui-même qui a libellé ce papier. Les troupes que l'on enrôle sont destinées au service intérieur du pays. Nul ne pense à les envoyer aux Indes.

ÈVE.

Quoi, absolument pas, messieurs?

WALTER.

Sur mon honneur! Et comme preuve de ce que j'avance, je rachèterais Ruprecht s'il en était comme tu dis.

ÈVE, *se relevant.*

Ah! juste ciel! Comme ce vilain homme m'a trompée!

Il m'a tourmentée avec cette effroyable perspective, puis il est venu à la nuit me proposer un certificat pour Ruprecht, m'expliquant comme quoi une fausse attestation de maladie pourrait le sauver de tout service militaire; il démontrait, affirmait, et finalement se glissa dans ma chambre soi-disant pour terminer le certificat; et là, messieurs, il me demanda des choses si honteuses qu'aucune jeune fille n'oserait les répéter...

DAME BRIGITTE.

Ah! le misérable, l'éhonté menteur!

RUPRECHT.

Ne pense plus au pied-bot, ma chère enfant. Vois-tu, je serais tout juste aussi jaloux si un cheval avait cassé la cruche dans ta chambre.

(*Ils s'embrassent*).

VEIT.

C'est aussi ce que je dis : embrassez-vous, réconciliez-vous, aimez-vous. Et si vous voulez, à la Pentecôte on fera la noce.

LUMIÈRE, *à la fenêtre.*

Voyez donc comme le juge Adam, montant et descendant les côtes, galope à travers les champs labourés, comme s'il fuyait la roue et la potence.

WALTER.

Qui? le juge Adam?

LUMIÈRE.

Lui-même. Maintenant le voilà sur la route. Voyez voyez! et la perruque qui lui pend dans le dos!

WALTER.

Vite monsieur le greffier, courez après lui et ramenez-le, qu'il n'empire pas le mal en voulant se sauver. Assurément il est suspendu de ses fonctions, et je vous charge de le remplacer en attendant une décision ultérieure.

Pourtant si ses comptes sont en règle, comme je l'espère, je ne veux pas l'obliger à partir. Allez vite! Faites-moi le plaisir de le ramener!

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, *moins* LUMIÈRE.

DAME MARTHE.

Dites-moi, monsieur le conseiller, où trouverai-je à Utrecht le siège de la justice?

WALTER.

Pourquoi, dame Marthe?

DAME MARTHE, *piquée.*

Hum! pourquoi? Je ne sais pas. Ne faut-il pas que justice soit faite à ma cruche?

WALTER.

Excusez-moi. Certainement. Il y a audience place du Marché le mardi et le vendredi.

DAME MARTHE.

Bon! Je m'y présenterai la semaine prochaine.

FIN.

LA

PETITE VILLE ALLEMANDE

Comédie en quatre actes

PAR

KOTZEBUE

INTRODUCTION

Auguste, Frédéric, Ferdinand de Kotzebue est né à Weimar le 3 mai 1761. Il était le fils d'un conseiller de légation ducale. Il fit d'excellentes études au collège de sa ville natale; dès l'âge de quinze ans il put se faire inscrire à l'Université de Iéna comme étudiant en droit. Habitué depuis son enfance à fréquenter les acteurs en renom, qui ne cessaient de se succéder sur la scène weimarienne, il prit goût au théâtre de très bonne heure. Aussi, tout en poursuivant ses études universitaires, il se consacra, en même temps qu'à la composition d'un roman et de poésies, à la rédaction d'une comédie et à l'ébauche de pièces variées. Cette première comédie, *Les femmes à la mode*, fut représentée sur la scène de Weimar en 1779. Avant de recevoir la consécration de la scène officielle, il avait déjà créé à Iéna un de ces théâtres d'amateurs qu'il devait dans la suite fonder dans toutes les villes où il séjourna.

Devenu avocat, il se rendit en 1781 à Saint-Pétersbourg. Dans la capitale russe et dans la province, où il se maria, il remplit diverses fonctions importantes. Mais il ne demeura pas d'une façon continue en Russie, il la quitta même pour des voyages de longue durée qui le conduisirent presque à travers toute l'Europe. Il fit de longs séjours dans quelques grandes villes comme Paris, Berlin, Vienne, Rome et Londres.

Accueilli par Catherine II, très en faveur auprès du tsar Paul Ier dont il fut comblé de biens, il devint dans la suite l'homme de confiance de l'Empereur Alexandre Ier qui l'envoya en 1817 en Allemagne avec un traitement de 15.000 roubles. Il partait avec la mission de renseigner le Tsar sur l'opinion publique et sur l'état des esprits dans l'Allemagne d'alors, de même que sur le mouvement intellectuel et littéraire de ce pays.

Weimar fut sa première résidence. Puis Mannheim devint son lieu de séjour habituel. Il y fit paraître une revue fort agressive, où il réclamait opiniâtrément la suppression de la liberté de la presse, où il ne cessait de railler les idées modernes et se moquait des tendances idéalistes de certains esprits. Pour lui, l'état où se trouvait l'Europe avant la Révolution française serait encore celui qui lui conviendrait le mieux actuellement, et la monarchie à ses yeux constitue la seule vraie garantie du bonheur des peuples. Au fond cependant « Kotzebue n'était pas un réactionnaire bien féroce; mais il avait l'instinct du ridicule, le sens de la mesure, et il avait été agacé[1] » par les incartades des *Burschen*, ces jeunes gens qui en une manifestation célèbre sur la Wartburg, le 18 octobre 1817, brûlèrent entre autres livres quelques-uns de ses écrits. Son impitoyable bon sens et sa sécheresse rationaliste piquèrent au vif ces jeunes fous qui cependant auraient dû se rappeler que ses journaux l'*Abeille* et le *Grillon* avaient mené une guerre très vive contre Napoléon et qu'un de ses fils était mort pour la patrie... « C'est un étrange phénomène, écrivait Gœthe qui ne prenait pas facilement les choses au tragique, que personne ne songe actuellement aux choses générales, mais qu'il se manifeste une haine sans borne contre Kotzebue. On peut prédire à coup sûr que cela finira mal[1] ».

C'est en effet ce qui arriva ; les plus exaltés formaient une société secrète, *les Intransigeants* (*Die Unbedingten*), dont l'un surtout se fit remarquer : c'était « un pauvre étudiant, nommé Sand, esprit mystique et borné, dont la sensibilité mélancolique avait été exaspérée par l'atmosphère ambiante et dont le piétisme puéril reconnaissait des impulsions divines dans les hantises d'une imagination troublée. Kotzebue finit par prendre dans son esprit des proportions sataniques, et il résolut, nouveau David, d'abattre ce Goliath. « Cet homme

1. E. Denis, *L'Allemagne de 1810-1852*, pp. 127-130.

doit mourir; lui seul s'oppose comme un mur infranchissable au bonheur du peuple allemand et trahit chaque jour sa patrie... ». Le 23 mars 1819, Sand pénétra à Mannheim dans la maison de Kotzebue et le frappa à mort. Ému par les larmes et les cris du fils du poète accouru au bruit, il tourna son poignard contre lui-même, puis se précipita dans la rue; il tomba au bout de quelques pas, épuisé par la perte de son sang, et se porta un second coup, en criant : « Vive la patrie allemande! Le traître est mort. Ainsi périssent tous ceux qui lui ressemblent! Merci, mon Dieu, de m'avoir permis d'accomplir une belle action [1] ».

Comme littérateur et dramaturge, Kotzebue a joui, des années durant, d'une vogue énorme, non seulement en Allemagne, mais dans le monde entier, si nous en croyons le témoignage de Chamisso qui, au cours de ses voyages vit jouer un peu partout les pièces de Kotzebue. Les cours, la bourgeoisie et le peuple le portaient aux nues : mais les auteurs et les critiques le détestaient et ne s'en cachaient pas. Car en toute circonstance, dans ses journaux, dans ses revues et écrits de toute sorte, Kotzebue s'attaquait à tout ce qui s'élevait au-dessus du commun ou tentait de le faire. Lui-même s'était essayé dans tous les genres; le nombre de pièces qu'il écrivit est prodigieux (211 exactement) et le fit surnommer le *Lope de Vega* allemand. (L'édition la plus complète de ses œuvres contient 40 volumes de théâtre et 44 volumes d'autres œuvres). La plupart sont très faibles et tombées dans un juste oubli; deux cependant continuent à jouir de la faveur du public. Ce sont : *Misanthrophie et Repentir*, drame bourgeois en 5 actes (1789) qui le mit en vue, et *La Petite Ville allemande*, jouée pour la première fois en 1802 à Weimar (avec coupures et additions faites par Gœthe).

Kotzbue était d'une fécondité prodigieuse, qui le plus souvent a été nuisible à la qualité de ses œuvres; il possédait, il faut le reconnaître, un talent réel pour le drame bourgeois; nul mieux que lui ne savait flatter les instincts du public ou préparer les effets de l'acteur. A la suite du succès de *Rousseau* en Allemagne, il prit la défense des instincts naturels contre les règles et les préjugés du temps, et donna sous son inspiration une série de pièces exotiques (p. ex. *Les Indiens en Angleterre*, comédie en 3 actes, 1789). Indulgent aux jeunes amours, il émouvait à bon compte et minait, sans qu'on s'en

1. Cf. note 1, p. 110.

doutât, les idées morales et traditionnelles. Il spéculait sur les sentiments de pardon et de générosité du public, sur les larmes qui coulent si facilement dans certains théâtres et à certaines places : la réhabilitation de la femme adultère par le repentir fut le sujet qui établit sa renommée. Sa réputation se répandit à l'étranger comme en Allemagne : *Misanthropie et Repentir* fut joué plusieurs fois au Théâtre Français et à l'Odéon au cours du XIXe siècle. Le sujet tient en quelques lignes : madame de Mainau ayant trompé son époux avec un officier et s'étant enfuie avec lui, le malheureux mari, homme intègre et de grand cœur, se laisse aller à la misanthropie. Sa femme, de son côté, saisie bientôt d'un profond repentir et abandonnée par son amant, accepte en guise de mortification de servir dans une famille étrangère. Celle-ci ne tarit pas en éloges à son sujet, et M. de Mainau entend parler un jour de ce modèle de ménagère. Kotzebue imagine une rencontre où les enfants hâtent la réconciliation qui s'effectue au milieu des larmes des acteurs et des spectateurs.

Fier de ce beau succès et voulant profiter de la faveur accordée par le public à ce genre de spectacle, Kotzebue écrivit à ce drame une suite qu'il intitula : *Le noble mensonge* (1792). Dans cette pièce, le mari, profondément ému du repentir de sa femme, s'accuse lui-même faussement de l'avoir trompée le premier.

C'est dans la comédie et la farce cependant que Kotzebue triomphe toujours. On ne saurait en effet lui contester une habileté extraordinaire à tirer parti du comique des mots, des mots composés surtout, des entrées et sorties des personnages, de leurs dialogues qui sont d'un tour si vif et aisé. Il noue et dénoue l'intrigue avec aisance, et les situations qu'il crée sont toujours d'un comique irrésistible. Les caractères, il est vrai, ne sont guère creusés. L'étude des caractères n'a pas été son fort; de plus, il écrivait trop vite pour les pouvoir suffisamment approfondir. Pour cette même raison le style de ses pièces comme de toutes ses autres œuvres est rarement soigné. Tous les effets lui sont bons, pourvu qu'ils portent; pour provoquer le rire des spectateurs, la charge, par exemple, sera un moyen auquel il aura volontiers recours. C'est ainsi que dans la *Petite Ville allemande* (titre qui lui fut inspiré par la *Petite Ville*, 1801, comédie de Picard qu'il venait de traduire), Kotzebue s'amuse à se moquer de la manie des titres, manie qui sévit d'ailleurs encore actuellement en Allemagne. Les hommes en ont la

manie, mais les femmes en ont la rage ! Toutes s'affubleront dans un sot orgueil du titre de leur mari, et pour forcer le rire Kotzebue en fabrique d'extravagants. Il suffit de lire la liste des personnages pour être fixé aussitôt sur les intentions de l'auteur. Car au ridicule des titres s'ajoute encore celui des noms qui tous ont une signification : voici M. Sansonnet, le bourgmestre ; M. Moineau, le poète ; la belle demoiselle Aurore. Presque tous les personnages sont de la famille du bourgmestre ; d'ailleurs toutes les notabilités de la ville sont apparentées entre elles, et c'est bien intentionnellement que Kotzebue a donné à la petite ville le nom de *Kraehwinkel*, « petit trou aux corneilles ». Cette caricature dont le succès fut mondial, est encore de nos jours en faveur auprès du public allemand et le mot de *Kraehwinkel* est et restera probablement toujours dans le langage de nos voisins pour désigner la petite ville de province cancanière et sottement vaniteuse.

J. Waldner,
Agrégé de l'Université.

PERSONNAGES

MONSIEUR NICOLAS STAAR, bourgmestre et président du conseil presbytéral de Kraehwinkel.

MADAME LA SOUS-PERCEPTRICE STAAR, sa mère.

SABINE, sa fille.

MONSIEUR LE VICE-MARGUILLIER STAAR, son frère, épicier.

MADAME LA SURINTENDANTE DES EAUX-ET-FORÊTS, BRENDEL. } Deux cousines.

MADAME LA SECRÉTAIRE-TRÉSORIÈRE DE L'OCTROI, MORGENROTH. } Deux cousines.

MONSIEUR LE SUBSTITUT DE L'INSPECTEUR DES MINES-PONTS-ET-CHAUSSÉES SPERLING.

OLMERS.

COLAS, appariteur du Conseil.

UN VEILLEUR DE NUIT.

UNE SERVANTE.

UN PAYSAN.

DES ENFANTS.

La scène se passe dans la petite ville de Kraehwinkel. Pendant les trois premiers actes, une chambre de la maison du bourgmestre ; au quatrième acte, la rue devant cette maison.

LA

PETITE VILLE ALLEMANDE

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

SABINE, *seule.*

SABINE. *Elle est debout à la fenêtre, la ferme vivement, court à la porte et appelle :*

Margarethe ! Margarethe !

LA SERVANTE, *du dehors.*

Mam'selle ?

SABINE.

La poste est arrivée. Cours vite en face et vois s'il y a une lettre pour moi. (*Elle s'avance*). Il y a cinq semaines déjà que je suis revenue de la capitale, et depuis, pas un, mot ! Si aujourd'hui encore j'ai attendu en vain, eh bien..., eh bien... eh bien quoi ? Je me fâche et j'épouse Sperling ! Hé tout doux ! Je puis bien me fâcher sans épouser Sperling ! Qui serait le plus attrapé sans cela?

SCÈNE II

SABINE, LA SERVANTE.

LA SERVANTE.

Voilà une lettre, mam'selle.

SABINE, *lui arrachant la lettre des mains.*

Enfin! Enfin! (*Elle considère l'adresse*). De ma cousine.

LA SERVANTE.

Voici les journaux aussi (*Elle les pose sur la table*). C'était un fameux courrier aujourd'hui! Pensez un peu! Il est arrivé seize lettres, toutes pour Kraehwinkel, monsieur le maître de poste ne savait où donner de la tête.

SABINE.

C'est bien, va seulement.

(*La servante sort*).

SCÈNE III

SABINE, *seule.*

(*Elle parcourt rapidement la lettre*). « De nouvelles pièces de théâtre », que m'importe. « Les traînes se portent très longues », qui tient à le savoir? « Des chapeaux de paille anglais », qui s'en soucie? Quoi! déjà la fin! Et pas un mot de lui! Assurément je lui ai défendu de m'écrire lui-même; cela n'est pas convenable. Mais il avait promis que par ma cousine, et ma cousine aussi avait promis... Pourquoi aucun des deux n'a-t-il tenu parole? Suis-je déjà oubliée? Il voulait pourtant venir lui-même, avec une lettre de recommandation du ministre, et maintenant il

ne vient pas et n'écrit pas non plus. Il sait cependant que je dois épouser Sperling. Mon père me tourmente, ma grand'mère me tourmente, et maintenant lui aussi me tourmente. (*Elle froisse la lettre*). Il t'arrive ce que tu as mérité. On t'avait assez dit de te méfier des jeunes gens de la capitale. Ils s'amourachent trois fois en un seul jour, et le soir, quand ils vont au théâtre, ils l'ont déjà oublié. Mais toi, Charles ! Charles ! Serais-tu aussi comme les autres ? Est-il possible que tu ne sois, toi aussi, qu'un beau parleur ! (*Elle tire un portrait de sa poche*). Ces nobles traits peuvent-ils mentir ? C'est avec ce regard qu'il m'a juré de venir lui-même dans peu de semaines et de gagner mon père ! Est- ce peu cinq semaines ? Et dois-je lui rappeler qu'elles se composent de trente-cinq interminables journées? O Charles, hâte-toi ! Autrement je suis perdue pour toi !

(*Elle contemple tristement le portrait*).

SCÈNE IV

MADAME STAAR, SABINE.

MADAME STAAR.

Sabine, les gâteaux sont déjà sortis du four, tout à fait réussis ! Ils te font honneur, petite Sabine ! Maintenant nous allons les garnir de fleurs et aussi d'un brin de myrte. Tu sais bien pourquoi ? Quelle fête ce sera demain, quelle grande fête ! Mais tu restes là comme un canari malade, ne m'entends-tu pas ? Qu'as-tu donc en main ?

SABINE *sursaute et veut cacher le portrait.*

Rien, chère grand'maman.

MADAME STAAR.

Si fait! C'était quelque chose comme un étui à lunettes. Donne, donne donc! Je le veux.

SABINE, *le donnant.*

C'est un portrait.

MADAME STAAR.

Un portrait! Un portrait d'homme? Dieu m'assiste! Enfant, je ne veux pas croire...

SABINE.

Quoi donc!

MADAME STAAR.

Cela ne se passera pas sans bruit!

SABINE.

Au nom du ciel, chère grand'maman! (*Avec enjouement*). A supposer que la maison brûle, que vous sert de crier?

MADAME STAAR.

Quoi! Le portrait d'un inconnu dans ta poche! Et dans ton cœur peut-être?

SABINE.

Mais ce n'est qu'un homme sous verre et en cadre!

MADAME STAAR.

Eh! veux-tu m'apprendre à connaître les hommes : je sais assez qu'ils sortent de leur cadre sans qu'on s'en aperçoive. Ah nous y voilà donc! Je m'étais toujours opposée à ce qu'on t'envoie à la capitale. J'étais aussi, en mon temps, une jeune fille qui avait reçu une éducation soignée, mais je ne savais rien de la capitale si ce n'est que Sa Majesté le Roi y résidait. Nous voilà bien servis à présent! Elle a rapporté en souvenir de jolies images, des portraits de messieurs! Fille impie! Sais-tu seulement l'importance d'une chose pareille? De mon temps nul ne faisait faire son portrait, s'il n'était un homme posé et en fonctions, ou s'il n'était tout au moins marié depuis dix

ans! Et cela se faisait alors avec la gravité qu'il convient, grandeur nature, avec fraise de dentelle et bouquet en main. Tel ton grand-père, le respectable sous-percepteur, dont Dieu ait l'âme, et que tu peux voir suspendu derrière la porte de la cuisine. Mais aujourd'hui, Dieu me pardonne, les jeunes gens se font peindre avec des cheveux ébouriffés et la chemise entr'ouverte, et petits, si petits, qu'on peut les mettre dans un étui à aiguilles. De là vient tout le mal. Les grands portraits se montrent honorablement devant tout le monde, mais les petits polissons se glissent dans toutes les poches, et Dieu me pardonne, s'accrochent même aux rubans et aux chaînettes pour se cacher dans les corsages. Quel est cet homme ? Allons, parle !

SABINE, *embarrassée*.

Chère grand'maman, vous vous agitez bien inutilement.

MADAME STAAR.

Allons ! Qui est-ce?

SABINE.

C'est... (*A part*). Que dire? (*Haut*). C'est le portrait du roi.

MADAME STAAR.

Du roi ?

SABINE.

Ma cousine me l'a envoyé sachant combien nous l'aimons tous.

MADAME STAAR.

Ah bon ! C'est différent alors. Tiens, tiens ! C'est là notre roi ? Depuis longtemps je désirais contempler son visage. Mais il ne porte pas de décoration.

SABINE.

Il n'en a pas besoin pour briller.

MADAME STAAR.

Quelle bonne idée ta cousine a eue là! Écoute, petite Sabine, il faut que tu me fasses cadeau de ce portrait, je le fixerai à une épingle et le porterai à ma coiffe.

SABINE, *à part.*

Miséricorde!

MADAME STAAR.

Je te le prêterai le jour de ton mariage. Ou bien demain peut-être, pour les fiançailles. (*Elle le met en poche*).

SABINE.

Non, non! J'aime mieux ne jamais le porter. Mais grâce des fiançailles!

MADAME STAAR.

Bien, Sabine : il n'y a pas de mal à ce que tu fasses un peu de façons; pleure une petite larme, cache-toi; c'est de bon ton : j'ai aussi fait comme cela. De nos jours, les jeunes filles regardent leurs amoureux en face, et parlent d'un mariage comme d'une recette de tarte aux amandes. C'est tout au plus si elles défaillent un peu à la bénédiction nuptiale.

SABINE.

Mais chez moi, chère grand'maman, ce ne sont pas des façons. Je ne puis souffrir monsieur Sperling; il se cramponne à vous comme un glouteron, il jacasse comme une pie, en un mot, c'est un imbécile.

MADAME STAAR.

Eh! eh! mon enfant! Que dis-tu là? Surveille ta langue. J'ai déjà entendu plus d'une jeunesse se moquer de celui qu'elle était, après, bien contente d'épouser.

SABINE.

J'aime mieux rester fille.

MADAME STAAR.

Mais, bonté divine! que peux-tu lui reprocher? N'a-t-il

pas un joli titre? N'est-il pas substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées?

SABINE.

Cela m'est égal.

MADAME STAAR.

Ses parents n'étaient-ils pas des gens considérés? Son grand-père a même siégé au Conseil.

SABINE.

Que m'importe!

MADAME STAAR.

Tu auras de suite une parenté très étendue.

SABINE.

Tant pis!

MADAME STAAR.

Tout une série de cousins et cousines, l'un aide à ceci, l'autre à cela.

SABINE.

Oui, une fête de famille pour chaque semaine!

MADAME STAAR.

C'est fort bien. D'ailleurs tu ne resteras pas en arrière des autres. Tu auras du linge magnifique, un service de dix-huit personnes. M. Sperling, de son côté, a de la belle argenterie, et pour le reste, il n'est pas pauvre non plus; il possède un jardin potager à la porte de la ville, et à l'église un caveau de famille.

SABINE.

Je voudrais qu'il y fût déjà.

MADAME STAAR.

Fille impie! Mais voici ton oncle, il te dira combien monsieur le substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées est un petit mari de choix.

SCÈNE V.

LE VICE-MARGUILLIER STAAR, LES PRÉCÉDENTES.

MADAME STAAR.

Dieu te garde, mon fils André! Approche un peu. Tu es vice-marguillier et tu sais bien parler; fais donc entendre raison à cette sotte fille; elle ne veut pas qu'on lui parle de fiançailles et se moque du fiancé.

MONSIEUR STAAR.

Je ne veux pas croire que...

SABINE.

Mon oncle me soutiendra. Il possède un cabinet de lecture et, par suite, il connaît le monde.

MONSIEUR STAAR.

Oui, oui; je le connais.

SABINE.

Il a lu tous les nouveaux romans et connaît donc le cœur humain.

MONSIEUR STAAR.

Oui, oui; je le connais.

SABINE.

Il vous dira de suite que mainte pauvre fille, que l'on avait forcée au mariage, est morte de consomption.

MONSIEUR STAAR.

Non, Ninette, non. Je n'ai plus rien de pareil. Les romans larmoyants sont passés de mode : je ne les emploie plus qu'en sacs dans mon épicerie, ce sont des histoires de voleurs qu'il nous faut, des brigands!

MADAME STAAR.

Dieu nous protège!

MONSIEUR STAAR.

C'est dommage seulement que nos poètes soient aussi peu patriotes et n'immortalisent que des Italiens. Nous avons pourtant aussi un Kaesebier, un Schinderhannes, tant de grands hommes allemands dont le nom m'échappe.

MADAME STAAR.

Il y avait aussi, il y a dix ans, Laurent Schmeckebein qui fut pendu à notre potence.

MONSIEUR STAAR.

Parfaitement, ma mère. Entre nous, je suis en train de mettre sa vie en drame. Sperling en écrit les romances; il n'est pas mauvais poète et sait particulièrement bien manier le sonnet; il amène les rimes à leur place, dût-il les tirer par les cheveux à les leur arracher!

MADAME STAAR.

Entends-tu, Ninette, entends-tu?

MONSIEUR STAAR.

C'est un garçon accompli, Sperling; il a étudié la nouvelle esthétique et pourrait faire des cours à ce sujet.

MADAME STAAR.

Entends-tu, mon enfant, entends-tu?

MONSIEUR STAAR.

Il fait jaillir les sentences et regorge de citations. Je voudrais voir quelqu'un qui les fît avec plus d'entrain que lui.

MADAME STAAR.

Eh bien! Ninette, eh bien?

MONSIEUR STAAR.

Bref, fillette, il sera ton mari, mon neveu, mon héritier, mon aide au cabinet de lecture! Et un point, c'est tout.

SCÈNE VI.

LE BOURGMESTRE, LES PRÉCÉDENTS.

LE BOURGMESTRE.

Sabine, donne-moi ma perruque, il faut que j'aille à l'Hôtel de Ville.

SABINE.

De suite, cher papa. (*Elle sort*).

LE BOURGMESTRE.

Votre serviteur, monsieur mon frère. Un jour pénible. Je suis obligé de travailler comme un cheval de labour.

MONSIEUR STAAR.

Qu'y a-t-il donc ?

LE BOURGMESTRE.

Toutes les charges ne pèsent-elles pas sur moi? La sécurité de toute la ville? Le procès pendant entre maître Barsch et le veilleur de nuit, à cause de la lanterne cassée, se termine aujourd'hui.

MONSIEUR STAAR.

Qui l'a gagné?

LE BOURGMESTRE.

Le veilleur devra faire réparer la lanterne et maître Barsch paiera les frais du procès, quatre écus huit sous.

MADAME STAAR.

C'est équitable.

LE BOURGMESTRE.

Le savetier Korb et le tailleur Lummel comparaîtront également à cause de la rixe à la brasserie.

MONSIEUR STAAR.

Qu'est-ce que cela donnera?

LE BOURGMESTRE.

Tous deux garderont leurs coups et paieront l'amende.

MADAME STAAR.

Comme de juste.

LE BOURGMESTRE.

Puis il y a encore la grosse affaire avec toute la bourgeoisie.

MONSIEUR STAAR.

A cause du balayage des rues?

LE BOURGMESTRE.

Parfaitement. Le respectable magistrat[1] ne veut en aucune façon balayer les rues. Il prétend que c'est une charge, *onus*, de la bourgeoisie, dont elle s'est acquittée de tout temps, et le respectable magistrat tiendra bon jusqu'à ce que les récalcitrants fassent leur devoir.

MADAME STAAR.

Que chacun balaie devant sa porte, c'est un vieux dicton.

LE BOURGMESTRE.

Non, ma mère. Je suis bourgmestre et aussi président du conseil presbytéral, et ne balaierai pas devant ma porte. Qu'ils aillent en appel s'ils veulent, mais la boue restera. Et dût le procès durer vingt ans, la boue ne bougera pas.

MONSIEUR STAAR.

Il faut maintenir son droit.

LE BOURGMESTRE.

Bien parlé, mon frère.

MADAME STAAR.

Mais à la fin nous ne pourrons plus mettre le pied devant la porte de la maison.

1. Dans certaines villes il y a, à côté du conseil municipal élu par la bourgeoisie, un second conseil dit « magistrat », composé des principaux fonctionnaires gouvernementaux et dont le bourgmestre fait également partie.

LE BOURGMESTRE.

Cela ne fait rien, nous resterons chez nous, et alors ils verront ce qu'il en adviendra. Je suis aussi inébranlable que les murs de Babylone. Que seraient devenus depuis longtemps nos privilèges si je n'avais pas été là ? Qui a réussi à ce que nous puissions célébrer demain la grande fête ? Moi ! C'est moi qui l'ai emporté et ai sauvé l'honneur de la ville.

SCÈNE VII.

SABINE, *avec la perruque*, LES PRÉCÉDENTS.

SABINE.

Voici la perruque.

MADAME STAAR.

Il reste entendu, n'est-ce pas, mon fils, que nous fêterons en même temps les fiançailles de Sabine?

LE BOURGMESTRE.

Parfaitement. Ce sera un jour digne d'être noté.

MADAME STAAR.

La fillette fait de l'opposition.

LE BOURGMESTRE.

Quoi? Je suis bourgmestre et président du conseil presbytéral... on ne me fait pas d'opposition à moi.

SABINE.

Cher papa !

LE BOURGMESTRE.

Le devoir d'abord, l'amour ensuite. J'appartiens à l'État. Il est de mon devoir de rehausser l'éclat d'une fête qui étendra sa bénédiction jusqu'à nos arrière-petits-enfants.

(*Tandis qu'il met sa perruque*). Notre bonne ville de Kraehwinkel était en litige avec le baillage voisin de Rummelsbourg au sujet d'une voleuse. On l'avait arrêtée. Nous voulions la mettre au pilori, et les Rummelsbourgeois de même; nous voulions lui donner les verges, les Rummelsbourgeois de même. — Nous avons été neuf années durant en procès. La délinquante a été bien gardée durant ce temps (Dieu merci, elle est encore en vie); comme nous avons vaincu, demain elle sera au pilori.

SABINE.

Cher papa, la délinquante ne doit guère se sentir plus malheureuse que moi.

LE BOURGMESTRE.

Comment cela?

SABINE.

Quand elle aura subi sa peine, elle sera libre. Moi au contraire, qui n'ai rien commis, je vais être enchaînée pour toujours.

LE BOURGMESTRE.

Sois tranquille, mon enfant. L'Amour, ce dieu païen, ne forge que des chaînes fleuries.

SABINE.

Mais il n'est pas rare cependant qu'elles meurtrissent le cœur.

LE BOURGMESTRE.

Monsieur le substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées Sperling est un homme en vue.

MADAME STAAR.

C'est ce que j'ai aussi dit.

LE BOURGMESTRE.

Il ne manque pas de jugement, *judicio*.

MADAME STAAR.

C'est ce que j'ai dit aussi.

LE BOURGMESTRE.

Il a de la fortune.

MADAME STAAR.

Ce sont mes paroles mêmes!

LE BOURGMESTRE.

Il se livre à des essais poétiques, *exercitia poetica.*

MADAME STAAR.

C'est parlé selon ma pensée.

LE BOURGMESTRE.

Bref, c'est lui que j'ai élu pour être mon gendre, ce qui ne supporte pas d'objection dilatoire.

SABINE, *à part.*

Que je suis malheureuse! Tout s'est ligué contre moi!

SCÈNE VIII.

LA SERVANTE, LES PRÉCÉDENTS.

LA SERVANTE.

Il y a un paysan qui apporte une lettre. Le monsieur qui l'envoie est resté dans la fondrière et jure par tous les diables. Il a cassé sa voiture et sa jambe aussi, je crois.

LE BOURGMESTRE.

Depuis que je suis bourgmestre et aussi président du conseil presbytéral, il ne se passe, Dieu merci! pas de semaine sans qu'un voyageur ne verse sur la route.

MADAME STAAR.

Pourquoi l'honorable conseil ne fait-il pas réparer la route?

LE BOURGMESTRE.

Que deviendraient donc nos forgerons et nos selliers qui doivent vivre de ces accidents? Tout cela est voulu.

SABINE.

Mais, cher père, les voyageurs se plaignent vivement, d'autant qu'ils doivent payer pour l'entretien des routes.

LE BOURGMESTRE.

Qu'ils se plaignent mais payent. Que peuvent réclamer les voyageurs lorsque nous-mêmes nous supportons que le pavé de notre bonne ville de Kraehwinkel soit encore beaucoup plus mauvais que la grand'route.

SABINE.

Malgré l'impôt de pavage.

LE BOURGMESTRE.

Justement. Ici aussi nous nous cassons les jambes et nous ne nous plaignons pas. — Mais où est la lettre?

LA SERVANTE, *ouvrant la porte.*

Entrez, brave homme.

(*Elle sort*).

SCÈNE IX.

UN PAYSAN, LES PRÉCÉDENTS.

LE PAYSAN.

Faites excuse, Votre Grâce. Il y a un voyageur qui est resté dans la fondrière et qui doit être une personne de condition, car il y a des lanternes à sa voiture; elles sont toutes cassées d'ailleurs.

LE BOURGMESTRE.

Dans quel état bras et jambes?

LE PAYSAN.

Ils sont entiers pour cette fois ; le nez seul a été un peu écorché.

LE BOURGMESTRE.

Mais la voiture?

LE PAYSAN.

Dans un piteux état. Il y a une roue en l'air, juste à côté de l'écriteau où le droit d'entretien est inscrit.

MONSIEUR STAAR.

Il pourra le lire pour se passer le temps.

LE PAYSAN.

Oh! il a une quantité de livres, mais ils sont tout boueux ainsi que ses habits. C'est pourquoi il n'ose pas se présenter devant Votre Grâce.

LE BOURGMESTRE.

Que me veut-il?

LE PAYSAN.

Il m'a donné un demi-florin pour vous porter cette lettre et vous annoncer sa venue.

MADAME STAAR.

Il vient peut-être pour la fête de demain.

SABINE, *à part.*

Ou peut-être... Oh, comme mon cœur bat!

LE BOURGMESTRE *ouvre la lettre.*

Quoi? Comment? De Son Excellence le premier ministre, le protecteur et bienfaiteur de cette ville? Qu'on se taise, qu'on admire, qu'on écoute! (*Il lit*). Cher Monsieur le bourgmestre. (Oh oui, Son Excellence m'a toujours aimé). — « le porteur de cette missive, mon ancien camarade de classe et d'université, monsieur Olmers »...

SABINE, *à part.*

C'est lui!

MADAME STAAR.

Monsieur Olmers tout court? Un ami du ministre?

LE BOURGMESTRE.

Silence ! (*Il lit*). « A entendu dire beaucoup de bien de vous et de votre ville et désire passer quelques semaines parmi vous ». — Entendez-vous, mes enfants, à la capitale on ne parle que de moi et de notre ville. — « Comme je l'aime et l'apprécie hautement, je voudrais que vous ayez l'obligeance » — votre serviteur ! — « de le recevoir dans votre maison » — Votre Excellence n'a qu'à commander — « et d'accueillir le mieux possible les désirs dont il pourrait éventuellement vous faire part ». — Je n'y manquerai pas !

SABINE, *à part*.

Dieu soit loué !

LE BOURGMESTRE, *il lit*.

« Et de le considérer comme votre propre fils ». — Fiat ! Ainsi soit-il ! — « C'est avec plaisir que je saisirai toute occasion de vous être agréable à mon tour ». — Trop aimable ! — « Veuillez agréer, monsieur le bourgmestre, l'expression de ma haute considération et me croire votre dévoué : Comte de Hochberg ». — Le tout de sa main, *manu propria*. Vous avez entendu, Son Excellence le Comte de Hochberg.

MADAME STAAR.

Il t'est dévoué !

MONSIEUR STAAR.

Il te prie d'agréer sa haute considération !

LE BOURGMESTRE.

Il saisira chaque occasion de m'être agréable ! C'est un homme, mes enfants, c'est un homme celui-là ! Il pourrait tous les jours devenir bourgmestre de Kraehwinkel ! Mais il aura aussi trouvé son homme en moi ! (*Au paysan*). Va ! Sors ! Allons ! Je présente au voyageur mes plus humbles respects, et ma propre voiture sera à l'instant à sa disposition.

MADAME STAAR.

A quoi penses-tu? Nos chevaux sont allés aux champs pour chercher des pommes de terre.

LE BOURGMESTRE.

C'est vrai! Damné contretemps! Qu'on coure vite chez l'hôtelier du Chat-d'Or et qu'on lui dise d'atteler, de mettre son uniforme de tireur, de s'asseoir lui-même sur le siège, d'aller chercher, de charger, de ramener le voyageur. Vite, vite!

(*Le paysan sort*).

SABINE, *à part*.

Il a pourtant tenu parole!

MADAME STAAR.

Mais il ne me plaît pas, mon fils, que tu aies fait présenter tes plus humbles respects à cet étranger. C'est de trop.

LE BOURGMESTRE.

De trop? N'est-il pas l'ami de monsieur le comte? Et monsieur le comte ne m'est-il pas très dévoué?

MADAME STAAR.

Tout cela est bel et bon, mais, lui-même n'est rien; il n'a ni titre, ni fonction, monsieur Olmers tout court. Toi tu es bourgmestre, et aussi président du conseil presbytéral.

LE BOURGMESTRE.

Évidemment. Évidemment! Mais qu'y faire? Le paysan est parti avec mes humbles respects.

MONSIEUR STAAR.

Je pense, ma mère, qu'il y a quelque chose là-dessous. Si monsieur Olmers était monsieur Olmers tout court, est-ce que, par le diable, le ministre s'en soucierait? Camarade de classe? d'université? Bonté divine! les mes-

sieurs haut placés oublient facilement ceux qu'ils ont vus la veille, — cela se trouve dans tous les romans, — combien plus les gens avec lesquels ils ont expliqué *Cornelius Nepos* il y a vingt ans ! Non ! Non ! Je reste convaincu que monsieur Olmers voyage incognito et est un grand personnage de l'État.

LE BOURGMESTRE.

En ceci, mon frère a sans doute une pensée pleine de sagesse. Vous verrez, l'étranger n'est peut-être pas beaucoup moins que ministre.

MONSIEUR STAAR.

Quand vous y penserez le moins il ouvrira son habit, et vous verrez briller une décoration sur sa poitrine.

MADAME STAAR.

Une décoration ! J'en aurai mes vapeurs !

SABINE, *à part.*

Il porte certainement quelque chose de précieux à cette place.

MADAME STAAR.

Mais dites-moi, que peut-il chercher chez nous ?

LE BOURGMESTRE.

Manquons-nous de curiosités par hasard ? Le vieil Hôtel de Ville ! Construit en 1430. Dans la grande salle, un chef hussite a donné une gifle au bourgmestre d'alors.

MONSIEUR STAAR.

Et la côte de baleine, au plafond !

LE BOURGMESTRE.

Et l'horloge de la ville où le coq chante et où l'apôtre Pierre remue la tête.

MADAME STAAR.

Et nos prés à blanchir les toiles.

MONSIEUR STAAR.

Et les grandes cornes de cerf.

LE BOURGMESTRE.

Un duc de Poméranie a abattu la bête de sa propre et illustre main.

MADAME STAAR.

Peut-être vient-il aussi à cause de nos fabriques de drap.

LE BOURGMESTRE.

Allons donc! un homme pareil a vu assez de drap dans sa vie!

MADAME STAAR.

Il se régalera de mon café de chicorée.

MONSIEUR STAAR.

Avec un bon livre de mon cabinet de lecture.

LE BOURGMESTRE.

Ou avec les délibérations remarquables prises par l'honorable conseil.

MADAME STAAR.

Quelle affaire dans la ville quand on saura qu'un semblable hôte est descendu chez nous!

LE BOURGMESTRE.

Il faut en conséquence que nous le recevions dignement.

MADAME STAAR.

Sabine, fais habiller de blanc les enfants. Je vais envoyer chercher Sperling pour qu'il leur apprenne à répandre des fleurs; c'est la mode à présent.

LE BOURGMESTRE.

Quant à moi, je vais immédiatement faire appeler le gardien de la tour. Il sait jouer un peu de trompette. Lorsque l'étranger franchira la porte, il n'aura qu'à souffler à pleins poumons.

MONSIEUR STAAR.

Pourvu que je trouve Sperling, il pourra peut-être nous faire des vers.

LE BOURGMESTRE.

Cherchez-le mon frère. Quant à ma mère et à ma fille, qu'elles s'occupent à la cuisine pour y faire cuire, rôtir, frire et bouillir. On ne prendra pas le service d'étain aujourd'hui, mais celui de faïence. Il faudra mettre sur la table tout ce qu'il y a d'argenterie dans la maison. Ma tabatière en argent pourra servir de salière. Mon grand verre à couvercle, avec les initiales entrelacées, sera placé devant l'étranger. Pas de pain noir, rien que des pains au lait. Deux bouteilles de mon excellent vin de Naumbourg. Une tête de veau avec une feuille de laurier dorée en bouche. Un pâté avec des morilles, et une oie rôtie farcie de pommes de Borsdorf. Son Excellence saura que nous nous y entendons aussi à recevoir.

MADAME STAAR.

Et pour ce qui est de l'obliger à manger, fie-toi à moi. Je l'y obligerai aussi longtemps qu'il pourra encore avaler un morceau. Il faudra qu'il fasse sauter l'un après l'autre tous les boutons de son gilet.

LE BOURGMESTRE.

Faites cela, ma mère. Que chacun fasse son possible pour l'honneur et la gloire de notre bonne ville de Kraehwinkel. Venez, mon frère.

(*Il sort avec monsieur Staar*).

SCÈNE X

MADAME STAAR, SABINE.

MADAME STAAR.

Maintenant, Sabine, dépêche-toi. Il faudra mettre la nappe damassée sur la table. En vérité, elle devait seulement paraître demain pour le jour de tes fiançailles.

SABINE.

Mon Dieu, chère grand'maman, qui sait ce qui arrivera aujourd'hui?

MADAME STAAR.

Quoi? changerais-tu de ton, par hasard? L'étranger, n'est-ce pas?

SABINE.

Certainement, l'étranger.

MADAME STAAR.

Nous l'inviterons au mariage?

SABINE.

Cela va de soi.

MADAME STAAR.

On le placera au haut de la table.

SABINE.

Il faudra le placer à côté de moi.

MADAME STAAR.

Non, mon enfant, cela n'est pas possible; c'est la place du fiancé.

SABINE.

Bien, chère grand'maman.

MADAME STAAR.

Et de l'autre côté, ton père; moi je m'assieds en face, et lui, il pourra se mettre à côté de moi.

SABINE.

Je lui octroierai déjà une petite place dont il sera satisfait.

MADAME STAAR.

Peut-être pourra-t-il aider à l'avancement de ton futur mari.

SABINE.

Je le pense.

MADAME STAAR.

Il est déjà question depuis longtemps que Sperling soit nommé assesseur de la commission des sucres de betteraves. Ce serait pourtant un joli titre !

SABINE.

Un titre plein de douceur ! — Ainsi le service damassé ?

MADAME STAAR.

Oui, Ninette. Je l'ai filé quand j'étais fiancée. Ton grand-père s'asseyait souvent auprès de moi.

SABINE.

Oh ! alors le fil a dû casser plus d'une fois.

MADAME STAAR.

Coquine ! — Peut-être bien...

SABINE.

Je vais chercher la nappe en pensant à l'amour fidèle.

(*Elle sort*).

SCÈNE XI

MADAME STAAR, *un peu après la servante.*

MADAME STAAR, *seule.*

Tiens tiens, comme Sabine est tout d'un coup devenue vive ! Mais elle a raison, il nous faut nous dépêcher ! — Ah ! mon Dieu, j'y pense tout à coup ! Il faut encore prier d'autres hôtes ! L'étranger ne peut pas dîner tout seul avec nous. Mais qui inviter ? — Les voilà tous partis ! — Avec qui délibérer de cette chose importante ? Margarethe, Margarethe, (*la servante entre*), cours vite chez ma cousine madame la surintendante des Eaux-et-Forêts Brendel, et chez ma cousine madame la secrétaire-trésorière de l'Octroi et dis-leur : madame la sous-perceptrice adresse ses très

humbles compliments à madame la surintendante des Eaux-et-Forêts et à madame la secrétaire-trésorière de l'Octroi, et si madame la surintendante des Eaux-et-Forêts et madame la secrétaire-trésorière de l'Octroi voulaient bien venir pour un instant chez madame la sous-perceptrice, madame la sous-perceptrice leur en serait très reconnaissante, étant donné qu'il est arrivé quelque chose de très important.

(*La servante sort*).

MADAME STAAR, *seule*.

Maintenant il faut que j'aille passer mon surtout à fleurs et mettre une autre coiffe ; mais le perruquier (que Dieu me pardonne)! ne vient que les dimanches et jours de fêtes ; en semaine il va dans les environs refriser les perruques de messieurs les pasteurs. Que faire ! Je pourrais bien demander à Sabine, mais les modes actuelles sont si négligées, si ébouriffées à la caniche! Rien de lisse, de bien tiré ; ni pommade, ni raies! Aussi mon fils Nicolas ne pense à rien. S'il avait laissé le noble étranger se morfondre encore quelques heures dans la fondrière, on pourrait au moins le recevoir avec dignité.

SCÈNE XII.

MADAME STAAR, MADAME BRENDEL.

MADAME BRENDEL.

Me voici, ma très chère cousine. J'ai tant couru que je n'ai plus de souffle. — J'en étais seulement à ma septième tasse de café, mais j'ai tout planté là!

MADAME STAAR.

Je vous en suis bien obligée, ma très estimée cousine. Savez-vous déjà?...

MADAME BRENDEL.

Je sais tout. Ma bonne était à la boucherie lorsque le boucher a raconté que son voisin, le tisserand, a entendu l'appariteur dire à sa fille : Miquette (a-t-il dit), il y a plusieurs comtes qui ont versé là-bas dans la fondrière, ils ont bras et jambes cassés et seront bientôt ici. Le gardien de la tour jouera de la trompette, les enfants répandront des fleurs, le conseil, « in corpore », se rendra à leur rencontre et on sonnera les cloches.

MADAME STAAR.

Il n'y en a qu'un, ma cousine, il n'y en a qu'un dans la fondrière, et probablement un noble personnage. Il logera chez nous. Le ministre a écrit lui-même et prié mon fils au nom du ciel de le recevoir. Aussi vous pouvez penser, ma cousine, quel remue-ménage dans la maison. Et tout m'incombe à moi ; tout à moi !

SCÈNE XIII

MADAME MORGENROTH ; LES PRÉCÉDENTES.

MADAME MORGENROTH.

Votre humble servante, ma très chère cousine ! Voyez un peu comme j'ai chaud. Je..... Je n'arrive pas trop tard ? S'il m'est permis de vous le dire, j'étais encore presque en chemise et chantais mon cantique du matin, en peignant le chien, lorsqu'au troisième verset votre bonne est entrée en coup de vent ; j'ai cru, bonté divine, que la maison brûlait ! J'ai bondi, le chien est tombé de mes genoux, le livre de cantiques sur le réchaud où je chauffais mon café, le café a coulé dans le charbon, et deux vers ont brûlé au chant : « Réveille-toi, mon cœur, et entonne un hymne ».

MADAME STAAR.

Je le regrette infiniment, ma très chère cousine.

MADAME MORGENROTH.

Enfin cela ne fait rien. Je sais déjà tout. Là-bas dans la fondrière sont restés trois ou quatre princes. L'un est mort, l'autre respire à peine. Le cocher s'est cassé le cou et les chevaux ont les quatre fers en l'air. J'ai rencontré dans la rue monsieur l'avocat du bailliage Balg qui l'avait appris de sa cuisinière, laquelle le savait par madame l'inspectrice des Loteries à qui le barbier de son mari avait raconté toutes les circonstances de l'accident.

MADAME STAAR.

Enfin ce n'est tout de même pas si grave. Il y a un petit moment est arrivé un paysan de Rabendorf...

MADAME BRENDEL.

Je sais, il avait reçu un écu d'argent comme pourboire.

MADAME MORGENROTH.

Non point, madame ma commère, c'était un louis d'or paraît-il.

MADAME STAAR.

Qui avait couru à toutes jambes.

MADAME BRENDEL.

Il paraît qu'il a eu un point de côté.

MADAME MORGENROTH.

Et un saignement de nez.

MADAME STAAR.

Un homme de condition a eu sa voiture cassée.

MADAME BRENDEL.

Un comte.

MADAME MORGENROTH.

Plusieurs princes.

MADAME STAAR.

Cela nous ne le savons pas encore ; mais il doit être de

condition car il ne descend pas au Chat-d'Or, mais chez nous, sur une demande expresse venue de haut lieu. Comme mon fils le bourgmestre, et aussi président du conseil presbytéral, représente en quelque sorte la première personne de la ville, vous comprenez bien, mes chères cousines, qu'il doit faire honneur à son rang.

MADAME BRENDEL.

Un banquet à l'hôtel de ville.

MADAME MORGENROTH.

Un bal à la société de tir.

MADAME STAAR.

Il y a grande fête demain, comme vous savez.

MADAME BRENDEL.

Oui, la femme qui a volé une vache il y a neuf ans.

MADAME MORGENROTH.

Demain on la verra au pilori, je m'en réjouis incroyablement.

MADAME BRENDEL.

Je me suis fait faire une nouvelle robe ronde pour la circonstance.

MADAME STAAR.

Donc il y a déjà toutes sortes de préparatifs pour cette fête. Mais aujourd'hui l'honneur de la ville repose sur nous seuls ; aujourd'hui nous avons à recevoir et à traiter l'hôte, et nous le ferons volontiers avec l'aide de Dieu. Il faut que les tables plient sous nos plats chargés des biens du Seigneur. Mes chères cousines sont aussi invitées.

MADAME BRENDEL.

C'est un grand honneur pour moi.

MADAME MORGENROTH.

Je n'y manquerai point.

MADAME STAAR.

Pourtant je désire aussi que cet étranger fasse la con-

naissance des notabilités de notre ville. C'est pourquoi j'ai désiré avoir vos bons conseils sur qui serait encore à inviter.

MADAME BRENDEL, *réfléchissant.*

Je pense que...

MADAME MORGENROTH.

Vous pourriez peut-être...

MADAME BRENDEL.

Monsieur le Commissaire des droits d'escorte et d'accise Kropf...

MADAME STAAR.

Non, ma cousine, il a récemment donné un repas pour l'anniversaire de sa mère et ne nous a point invités.

MADAME BRENDEL.

Oh ! alors...

MADAME MORGENROTH.

Peut-être monsieur le Surnuméraire de l'administration des rentes domaniales Wittmann ?

MADAME BRENDEL.

Non, ma cousine ; feu mon mari était en procès avec son beau-père à propos d'une gouttière.

MADAME MORGENROTH.

Ah ! c'est autre chose !

MADAME STAAR.

Je pense que monsieur l'Inspecteur général des transports postaux?...

MADAME MORGENROTH.

Non, pour l'amour de Dieu, ma cousine ! Il a une femme insupportable. Presque chaque dimanche une nouvelle toilette ! et qui fait un froufrou en passant devant les chaises de l'église !

MADAME BRENDEL.

Elle dresse le nez si haut...

MADAME MORGENROTH.

Et pourtant on sait bien encore ce qu'elle était.

MADAME BRENDEL.

Oui, quand elle portait un pauvre corsage gris et un tablier vert.

MADAME MORGENROTH.

Aussi on en dit de belles sur l'origine de son luxe.

MADAME BRENDEL.

Non ; alors j'aimerais mieux monsieur le Receveur provincial des droits de boissons, impôts fonciers, et taxes trimestrielles, Runkel.

MADAME STAAR.

Ne m'en parlez pas, ma cousine ; celui-là c'est un rustre ! Croyez-vous qu'il nous ait fait une visite en règle ? ce blanc-bec ! Il a déposé une simple carte de visite ! Encore plutôt monsieur le Surveillant des corvées de flottage Weidenbaum.

MADAME BRENDEL.

Non, ma cousine, pour l'amour du ciel ! Vous savez bien que ce méchant homme a causé trois fois avec la belle-fille de mon beau-frère, indiquant ainsi qu'il voulait l'épouser. Puis il s'est retiré laissant la pauvre jeune fille compromise.

MADAME STAAR.

Oui, mais qui voulez-vous donc que nous invitions, juste Dieu !

MADAME MORGENROTH.

Voici monsieur notre cousin Sperling.

SCÈNE XIV.

SPERLING, *avec un grand bouquet de fleurs*, LES PRÉCÉDENTES.

SPERLING, *s'inclinant.*

Madame la sous-perceptrice, madame la surintendante des Eaux-et-Forêts, madame la secrétaire-trésorière de l'Octroi! Votre très humble serviteur à toutes trois! J'étais dans mon jardin lorsque monsieur le vice-marguillier m'a envoyé l'appariteur du conseil. Je suis accouru aussi vite qu'un rayon de soleil; c'est à peine si j'ai pris le temps de cueillir ces enfants du printemps.

LES TROIS DAMES.

Savez-vous déjà?

SPERLING.

Je sais tout!... Un illustre savant dont la voiture a versé... l'os du nez cassé... la recommandation du ministre...

MADAME STAAR.

Un savant, dites-vous?

MADAME BRENDEL.

Un savant seulement?

MADAME MORGENROTH,

Aïe! mon bon café coulé dans les charbons!

MADAME STAAR.

Ne le croyez pas, ma cousine. J'ai de toute ma vie entendu dire que les ministres se soucient peu des savants. Non! non! ce doit être autre chose.

SPERLING.

Je maintiens que l'homme au nez cassé est un savant; il arrive d'Egypte, ou de Weimar; il a mesuré la colonne de

Pompée ou tout au moins vu Wieland[1] regarder par la fenêtre. Bref, nous n'avons pas de temps à perdre. Voici les fleurs; envoyez-moi vivement les enfants. Il me faut des enfants... puis il pourra venir et voir ce qui se passe à Kraehwinkel !...

MADAME STAAR.

Bon, bon ; ils vont venir de suite.

(*Elle sort. Sperling se tient à part et mime la scène de réception*).

MADAME MORGENROTH.

Avez-vous vu, madame ma commère, comme notre vieille cousine se démène ridiculement?

MADAME BRENDEL.

Oui, madame ma commère, elle se gonfle comme une pâte près du four.

MADAME MORGENROTH.

Bon Dieu! son mari n'était pourtant que sous-percepteur!

MADAME BRENDEL.

Et lorsqu'il mourut il redevait encore à la caisse!

MADAME MORGENROTH.

Et quelle réception réussie ce sera! Vous rappelez-vous du rôti il y a huit semaines? Il était complètement brûlé.

MADAME BRENDEL.

Et quelle touche elle a! Comment va-t-elle s'habiller?

MADAME MORGENROTH.

Elle n'a que trois robes.

MADAME BRENDEL.

Parfaitement, la brune.

1. Wieland, célèbre poète et littérateur allemand (1733-1813). Auteur d'*Obéron* et des *Abdéritains*; fut appelé le « Voltaire allemand ».

MADAME MORGENROTH.

Et la blanche.

MADAME BRENDEL.

Et celle à ramages.

MADAME MORGENROTH.

Qu'elle a fait faire au premier baptême chez le bourgmestre.

MADAME BRENDEL.

Pardon, madame ma commère, elle a été faite lorsque le vice-marguillier a épousé sa seconde femme.

MADAME MORGENROTH.

Qui était aussi une toquée.

MADAME BRENDEL.

Oui, certes, certes !

SCÈNE XV.

MADAME STAAR, *avec deux enfants qui mangent de grandes tartines de beurre,* LES PRÉCÉDENTES.

MADAME STAAR.

Voilà les enfants.

SPERLING.

Arrivez ici.

MADAME STAAR.

Faites d'abord la révérence devant les chères cousines. — Là ! — maintenant donnez-leur gentiment la menotte !

MADAME BRENDEL, *en essuyant ses doigts pleins de beurre !*

De charmants enfants ! Que Dieu les garde !

MADAME MORGENROTH, *même jeu.*

Ils ressemblent comme deux gouttes d'eau à la chère cousine.

MADAME BRENDEL.

Ont-ils déjà eu la petite vérole ?

MADAME STAAR.

Pas encore. Mon fils voulait déjà les faire vacciner, mais je ne l'ai pas souffert. Il ne faut pas devancer la volonté du Seigneur.

MADAME MORGENROTH.

On veut maintenant animaliser les enfants.

MADAME BRENDEL.

On prend déjà la substance des bêtes.

MADAME STAAR.

C'est une pratique bestiale et impie!

SPERLING, *qui s'occupe des enfants.*

Déposez vos tartines, les enfants !

LES ENFANTS.

Non ! non !

SPERLING.

Alors prenez au moins les fleurs dans une main.

SCÈNE XVI.

MONSIEUR STAAR, LE BOURGMESTRE, SABINE, *l'un après l'autre,* LES PRÉCÉDENTS.

MONSIEUR STAAR, *avec hâte.*

Il franchit justement la porte de la ville. Toute la rue est pleine de gamins. Ils courent à côté de la voiture et le dévisagent.

LE BOURGMESTRE, *avec hâte.*

Il vient ! il vient ! Le gardien de la tour est déjà là avec sa trompette.

SPERLING.

Ah bon Dieu ! les enfants sont encore si gauches !

MONSIEUR STAAR.

Répandez seulement les fleurs, jetez-les lui à la figure !

SABINE, *en hâte.*

Olmers, Olmers est là !

(On entend un couac formidable.)

LE BOURGMESTRE.

Allons ! à sa rencontre !

MONSIEUR STAAR.

Les enfants en avant !

SPERLING *leur arrache les tartines et les jette sur la table.*

Laissez les tartines là jusqu'à ce qu'on vous le dise !

MONSIEUR STAAR, *poussant les enfants vers la porte.*

Allez, allez.

LES ENFANTS, *hurlant.*

Ma tartine ! ma tartine !

LE BOURGMESTRE, *les suivant.*

Voulez-vous vous taire !

(Sperling et M. Staar suivent. Sabine à la fenêtre envoie des baisers).

MADAME STAAR.

Madame la surintendante des Eaux-et-Forêts, ayez la bonté de passer devant.

MADAME BRENDEL.

Au grand jamais ! Madame la secrétaire-trésorière de l'Octroi, je vous prie.

MADAME MORGENROTH.

Madame la sous-perceptrice, c'est à vous que revient l'honneur !

MADAME STAAR.

Le ciel m'en préserve ! Je suis dans ma propre maison.

MADAME BRENDEL.

Je connais mes devoirs.

MADAME MORGENROTH.

Je ne saurais bouger.

(*Toutes trois commencent en même temps à parler et à se faire des politesses*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

—

SCÈNE PREMIÈRE.

Les trois dames sont encore à la porte à faire des cérémonies, SABINE *à part.*

MADAME BRENDEL.

Vous excuserez.

MADAME MORGENROTH.

Je ne puis accepter.

MADAME STAAR.

Je vous prie, ne m'induisez pas en tentation.

MADAME BRENDEL.

Ah ! je les entends déjà sur l'escalier !

(*Toutes trois se jettent en arrière*).

SCÈNE II.

OLMERS, LE BOURGMESTRE, MONSIEUR STAAR, SPERLING, LES PRÉCÉDENTES.

LE BOURGMESTRE.

Bienheureuse ma maison ; bienheureuse la bonne ville de Kraehwinkel !

OLMERS.

Je vous en prie, monsieur le bourgmestre, je serai suffisamment heureux si une seule personne (*Il jette un regard vers Sabine*) se réjouit de ma venue.

LE BOURGMESTRE.

Par le ciel, je ne conseillerais à aucun bon citoyen de ne pas humblement se réjouir ! Nous avons des moyens pour les y obliger.

OLMERS.

Ces dames font sans doute partie de votre famille ?

LE BOURGMESTRE.

Ma très chère cousine, madame la surintendante des Eaux-et-Forêts Brendel, et ma très chère cousine également, madame la secrétaire-trésorière de l'Octroi Morgenroth.

MESDAMES BRENDEL ET MORGENROTH, *avec une profonde révérence.*

Nous nous réjouissons infiniment d'avoir l'honneur...

LE BOURGMESTRE.

Voici ma mère, madame la sous-perceptrice Staar.

MADAME STAAR.

Je vous prie mille fois d'excuser de ce que les rideaux ne soient pas encore lavés. Cela se fait toujours pour Noël et Pentecôte.

OLMERS.

Madame, je serais inconsolable si je vous dérangeais de vos habitudes.

MADAME STAAR, *à part, avec une mine pincée.*

Madame tout court !

OLMERS, *au bourgmestre.*

Cette jeune personne est probablement mademoiselle votre fille ?

LE BOURGMESTRE.

Comme sa ressemblance avec moi la fait de suite reconnaître !

OLMERS.

Mademoiselle, je me flatte de l'espoir que ma présence ici ne vous fera pas une impression trop désagréable.

SABINE.

Au contraire, monsieur, l'impression est si agréable que je voudrais seulement l'avoir éprouvée plus tôt.

MONSIEUR STAAR.

On voit de suite que la petite a passé un an à la capitale.

OLMERS.

Vous vous y êtes sans doute fait des relations intéressantes.

SABINE.

Sinon beaucoup, une cependant.

OLMERS.

Qui doit s'en estimer d'autant plus heureuse.

SABINE.

Qui sait? On trouve à peu près tout à la capitale, excepté le souvenir.

OLMERS.

Prenez garde de ne pas avoir à vous excuser d'une injustice.

SABINE.

Ce serait tant mieux pour moi.

OLMERS.

Qui a été assez heureux pour vous connaître...

SABINE.

Vous flattez une pauvre campagnarde.

LE BOURGMESTRE.

Bon, bon, Sabine, tu n'es tout de même pas précisément

une campagnarde. Nous habitons, Dieu merci! une très jolie ville.

MONSIEUR STAAR.

Les deux rues principales sont pavées.

SPERLING.

Cinq mille habitants parmi lesquels quelques poètes.

MADAME STAAR.

Trois belles églises.

MADAME BRENDEL.

Une agreable promenade jusqu'au gibet.

OLMERS.

J'ai remarqué une gracieuse colline.

MADAME MORGENROTH.

Qui est tellement commode pour sécher le linge.

OLMERS.

Et la vallée si pittoresquement parsemée de bosquets.

MADAME BRENDEL.

Il y pousse les meilleures fraises.

SPERLING, *avec un regard vers Sabine.*

Purpurines et savoureuses comme certaines lèvres.

OLMERS.

Au fond serpente une rivière...

MADAME STAAR.

Avec des truites et des carassins.

OLMERS.

Une forêt ombreuse qui doit abriter toute une bande de rossignols.

MONSIEUR STAAR.

La forêt est assez épaisse, n'empêche que le bois renchérit chaque année.

OLMERS.

La petite ville a-t-elle un commerce important?

MADAME STAAR.

Oh! oui, les raiforts.

MONSIEUR STAAR.

Il y a aussi un dépôt d'épices des Indes orientales et occidentales, plus un cabinet de lecture.

SPERLING.

Vous avez sans doute entendu parler de notre tir à la cible?

OLMERS.

Non, à mon regret.

SPERLING.

Il y a aussi un guignol tout près.

MADAME STAAR.

Et un prêche d'après-midi à Saint-Gilles, un homme qui est un véritable apôtre! Il doit sûrement vous être déjà connu?

OLMERS.

En vérité, j'ai honte de...

SPERLING.

Que dit-on donc à la capitale de notre théâtre d'amateurs? Je joue le rôle de Pierre dans « Misanthropie et Repentir [1] ».

MADAME MORGENROTH.

Avec tant de naturel!

SPERLING.

N'est-ce pas, madame ma cousine?

LE BOURGMESTRE.

Avant tout, je montrerai l'Hôtel de Ville à monsieur. Un architecte de Gotha l'a construit il y a trois cents ans; il est donc dans le pur style gothique.

OLMERS.

Aussitôt que je me serai un peu reposé du voyage.

1. Cf. l'Introduction.

MADAME STAAR.

Sabine, conduis donc monsieur à sa chambre.

SABINE.

Bien volontiers.

LE BOURGMESTRE.

J'aurai l'honneur de vous accompagner.

MONSIEUR STAAR.

Moi aussi.

SPERLING.

Moi aussi.

OLMERS.

Ne vous en donnez pas la peine, messieurs, mon guide me suffira bien.

LE BOURGMESTRE.

Non point ; Son Excellence monsieur le ministre m'a recommandé votre honorable personne, que je ne manquerai pas d'entourer comme son ombre.

OLMERS.

Alors vous serez souvent dans mon soleil.

LE BOURGMESTRE.

Il y a assez de soleil. Vos fenêtres sont au midi. C'est d'ailleurs très commode ! Seulement trois marches à descendre pour être dans la chambre et deux autres à monter pour être dans l'alcôve

OLMERS, *tendant la main à Sabine.*

Mademoiselle, j'espère en vous donnant la main gravir légèrement ces marches.

SABINE.

Il vaudrait pourtant mieux que nous soyons déjà au but.

(*Elle sort avec Olmers; le bourgmestre suit*).

SPERLING, *à Staar.*

Qu'en pensez-vous, si nous lui lisions l'ode de suite ? Celle dédiée à la bière de Brunswick ?

MONSIEUR STAAR.

Pas maintenant. Je lui montrerai d'abord mes eaux-fortes de Nuremberg.

(*Ils sortent*).

SCÈNE III.

MADAME STAAR, MADAME BRENDEL, MADAME MORGENROTH.

MADAME STAAR.

Eh bien, qu'en dites-vous, mes très chères cousines ?

MADAME BRENDEL.

Il m'a à peine regardée.

MADAME MORGENROTH.

Il ne m'a pas dit un seul mot

MADAME STAAR.

Et à moi, il m'a dit madame tout court. Voyez un peu ! Madame ! Je suis, avec l'aide de Dieu et en tout honneur, madame la sous-perceptrice et non madame.

MADAME BRENDEL.

Il aurait pu me demander si mon mari est mort depuis longtemps, ou quelque chose dans ce genre.

MADAME MORGENROTH.

Si au moins il s'était informé de mes enfants !

MADAME STAAR.

Mon fils lui a pourtant dit clairement : Madame la sous-perceptrice, et malgré cela il m'a effrontément traitée de madame tout court.

MADAME MORGENROTH

Il faudra d'abord qu'il apprenne à Kraehwinkel ce que c'est que les convenances.

MADAME BRENDEL.

Il est joli garçon!

MADAME STAAR.

Mais par trop peu cérémonieux! Ne faisait-il pas comme s'il avait été chez lui?

MADAME MORGENROTH.

En effet, ma cousine, il ne se sentait pas le moindre embarras.

MADAME BRENDEL.

Il porte du linge fin.

MADAME STAAR.

Mais point de manchettes à dentelles.

MADAME MORGENROTH.

Les cheveux semblent aussi n'avoir été poudrés depuis huit jours au moins.

MADAME STAAR.

Pourtant il me semble déjà connu; j'ai toujours l'impression de l'avoir déjà vu quelque part. (*Se rappelant tout à coup et avec un violent effroi*). Ah! ah! J'ai mes vapeurs, je m'évanouis.

MADAME BRENDEL ET MADAME MORGENROTH, *s'agitant pour lui venir en aide.*

Qu'y-a-t-il, cousine?

MADAME STAAR.

Là, dans ma poche.

MADAME BRENDEL.

Le flacon de sels?

MADAME STAAR.

Non, non, un portrait, un portrait.

MADAME BRENDEL, *qui a cherché dans la poche.*

En effet. Oui, en voilà un. Eh mais!... En vérité, c'est l'étranger!

MADAME STAAR.

Montrez un peu. C'est lui! aussi vrai que je suis une pauvre pécheresse! Ah! j'en suis morte!

MADAME BRENDEL.

Qui est-ce donc?

MADAME MORGENROTH.

J'espère que ce n'est pas...

MADAME STAAR.

Je n'ai plus de souffle.

MADAME BRENDEL.

Pas un prisonnier en fuite pourtant!

MADAME MORGENROTH.

C'est bien possible. On aura joint le portrait à la lettre d'arrêt.

MADAME STAAR.

C'est le roi! c'est le roi!

TOUTES DEUX, *dans un cri.*

Le roi!

MADAME STAAR.

Sa Très Glorieuse Majesté!

MADAME BRENDEL.

Ah! ma commère, je me trouve mal.

(*Elle se laisse tomber sur une chaise*).

MADAME MORGENROTH, *même jeu.*

Moi aussi, ma chère commère!

(*Toutes trois se mettent à soupirer*).

MADAME STAAR.

Non, je ne pourrai pas survivre à cela! Une si grande faveur. Une telle grâce! et les rideaux pas blanchis!

MADAME BRENDEL.

Et nul ne le sait encore en ville?

MADAME STAAR.

Pas âme qui vive.

MADAME BRENDEL.

Oh, alors il me faut dépêcher ! Venez-vous ! madame ma commère ?

MADAME MORGENROTH.

Oui, certainement ! Bien qu'il me semble avoir du plomb dans les jambes, mais pour le roi, pour l'amour de la patrie ! Venez, venez !

(*Toutes deux sortent*).

SCÈNE IV.

MADAME STAAR, *seule*.

Je suis anéantie, mais cela ne fait rien. Maintenant mon heure peut sonner, si c'est la volonté du ciel ! Oui, maintenant je veux bien aussi, à la grâce de Dieu, être madame tout court. Le roi peut m'appeler madame autant qu'il veut ! Chut ! Là-haut il va et vient dans la chambre. Comme on entend de suite que c'est un pas royal ! Si seulement je pouvais bouger d'ici ! Si seulement mon fils le savait afin qu'il n'aille pas manquer de respect !

SCÈNE V.

LE BOURGMESTRE, MONSIEUR STAAR, SPERLING, MADAME STAAR.

MADAME STAAR.

Vous arrivez enfin ! Vous me voyez assise là, et qui sait si de ma vie je pourrai me lever.

LE BOURGMESTRE.

Que vous est-il advenu, ma mère?

MADAME STAAR.

Je serai brève, je veux parler, me décharger de ce grand secret, puis aller dans ma chambre et y chanter à voix haute un cantique d'actions de grâces!

MONSIEUR STAAR.

Qu'est-ce que vous nous racontez là, ma mère?

MADAME STAAR.

Où est votre hôte?

SPERLING.

Il va descendre de suite.

MADAME STAAR.

Personne n'est auprès de lui?

LE BOURGMESTRE.

Pas une âme. Sabine voulait rester auprès de lui, mais je l'ai expédiée à la cuisine.

MADAME STAAR.

Eh bien! courez! Traînez-vous sur les genoux jusqu'au haut de l'escalier! Nicolas, Nicolas! le roi est dans ta maison!

LE BOURGMESTRE, MONSIEUR STAAR.

Quoi? Comment!

SPERLING.

Le roi?

LE BOURGMESTRE.

Ne me troublez pas l'esprit, ma mère.

MADAME STAAR.

Oui, c'est maintenant que le trouble et la confusion vont commencer pour de bon! Tout Kraehwinkel sera confondu! Il est là, dis-je, il est là! Et comme le roi du monde qui venait chevauchant un ânon, il t'a élu, mon fils Nicolas! Il est entré dans ta demeure, toi bienheu-

reux bourgmestre et aussi président du conseil presbytéral.

LE BOURGMESTRE.

Je vous prie de vous expliquer, ma mère, car je ne sais déjà plus si je porte sur les épaules une tête ou un moulin.

MADAME STAAR.

Voilà le portrait de notre gracieux souverain! Voyez vous-mêmes. Est-ce lui? Ou n'est-ce pas lui?

LE BOURGMESTRE.

C'est bien l'étranger, trait pour trait.

MONSIEUR STAAR.

En réalité.

LE BOURGMESTRE.

Mais d'où savez-vous, ma mère?

MADAME STAAR.

N'ai-je pas vu le grand-père du roi, il y a quarante ans? Et le petit-fils ne lui ressemble-t-il pas de tous points? Je te le dis : ceci est son portrait, et sa sainte personne se promène au-dessus de nos têtes.

MONSIEUR STAAR.

Nous y voilà donc! Il voyage incognito.

SPERLING.

Le père du peuple versé dans la fondrière!

LE BOURGMESTRE.

Ah! mon Dieu! Que faire à présent! Il faudra que la garde civique vienne défiler avec le vieux tambour.

SPERLING.

Et la compagnie de tir avec les drapeaux.

MONSIEUR STAAR.

Et le Conseil avec les orphelins.

MADAME STAAR.

Ah! si mon digne époux, dont Dieu a l'âme, avait encore vu cela!

LE BOURGMESTRE.

Mais est-ce bien certain?

MONSIEUR STAAR.

Comment pouvez-vous en douter, mon frère? Quand notre mère a elle-même vu le grand-père.

SPERLING.

Et le portrait est aussi un argument qui ne se laisse pas réfuter.

MADAME STAAR.

C'est le roi, te dis-je!

LE BOURGMESTRE.

Il faut sonner les cloches à toute volée pour que les citoyens se rassemblent.

MADAME STAAR.

Les cousines sont déjà parties...

LE BOURGMESTRE.

Alors les cloches sont inutiles. Mais il faut de suite une garde d'honneur devant la maison.

MADAME STAAR.

Devant *notre* maison! Lorsque je verrai la garde d'honneur, j'en aurai pour sûr un coup de sang!

SPERLING.

Le voilà!

MADAME STAAR, *faisant effort pour se lever.*

Ah mon Dieu, ah mon Dieu!

LE BOURGMESTRE.

Allons! du cœur!

SCÈNE VI.

OLMERS, LES PRÉCÉDENTS.

OLMERS.

Une maison très commode, cher monsieur le bourgmestre, avec une vue charmante. J'espère vivre ici des heures très heureuses.

LE BOURGMESTRE.

Très Gracieux Souverain...

OLMERS.

Quoi ?

MONSIEUR STAAR.

Votre Royale Majesté...

OLMERS.

Quoi ?

SPERLING.

Très Glorieux Monarque...

OLMERS.

Vous moquez-vous de moi ?

MADAME STAAR.

Oint du Seigneur.

OLMERS.

Nous ne sommes pourtant pas le 6 janvier aujourd'hui.

LE BOURGMESTRE.

Ne vous cachez pas plus longtemps à vos fidèles sujets !

MONSIEUR STAAR.

Nos cœurs brûlent.

SPERLING.

Et flamboient.

MADAME STAAR.

Et se fondent.

OLMERS.

Que me voulez-vous ?

LE BOURGMESTRE.

Le premier ministre de Votre Majesté a dévoilé à demi...

OLMERS.

Mon premier ministre. (*A part*). Serais-je tombé dans une maison de fous ?

SCÈNE VII.

LA SERVANTE, LES PRÉCÉDENTS.

LA SERVANTE.

Il y a deux hommes là dehors. Ils disent qu'ils sont députés par la société de tir pour souhaiter la bienvenue au roi.

LE BOURGMESTRE.

Votre Gracieuse Majesté veut-elle bien permettre ?

OLMERS.

Par le diable, qu'est-ce qui vous prend ! Je suis aussi peu une majesté que votre veilleur de nuit.

LE BOURGMESTRE.

Pourquoi, grand Dieu, Votre Altesse veut-elle nier plus longtemps ? Nous possédons son précieux portrait...

OLMERS.

Mon portrait ?

MADAME STAAR.

Le voici, grand roi.

(*Elle le lui tend*).

OLMERS.

Oui, c'est évidemment mon portrait.

LE BOURGMESTRE.

Enfin ! (*A la bonne*)... La députation peut entrer ; on lui accorde la faveur d'être introduite.

OLMERS.

Non ! pour l'amour de Dieu ! Vous me ridiculisez; je m'appelle Charles Olmers, et voilà tout.

MONSIEUR STAAR.

N'insistez plus, mon frère; Sa Majesté veut absolument garder l'incognito.

MADAME STAAR.

Mais Votre Altesse ne refusera pourtant pas la garde d'honneur ?

OLMERS.

Si vous continuez il me faudra certainement être gardé, car je deviendrai fou. (*A Sabine qui entre*). Ah mademoiselle ! heureusement que vous arrivez. On veut à toute force me traiter de roi. Dieu sait comment cela est arrivé. Je ne suis pas roi, en vérité, et ne désire régner que sur un cœur. Mais si ce souhait est exaucé, il n'y a pas de roi que j'envie.

(*Il sort*).

SCÈNE VIII.

MADAME STAAR, LE BOURGMESTRE, MONSIEUR STAAR, SPERLING, SABINE.

LE BOURGMESTRE.

Il faut accompagner Sa Majesté.

(*Il veut le suivre*).

SABINE, *l'arrêtant*.

Cher papa, que signifie tout cela ? Comment cette idée vous est-elle venue à l'esprit ?

LE BOURGMESTRE.

Péronnelle ! C'est notre roi !

SABINE.

Dieu me pardonne ! Qui vous a fait accroire ?...

MONSIEUR STAAR.

Fait accroire !

LE BOURGMESTRE.

Ma mère n'a-t-elle pas vu le grand-père ?

MONSIEUR STAAR.

N'a-t-elle pas le portrait du roi ?

MADAME STAAR, *désignant Sabine.*

C'est d'elle-même que je le tiens.

SABINE.

Ah ! je comprends maintenant, mais bon Dieu, ce n'était qu'une plaisanterie !

TOUS.

Une plaisanterie !

SABINE.

Pardonnez-moi, chère grand'maman...

MADAME STAAR.

Je te tordrai le cou !

SABINE.

Pouvais-je supposer ?...

MADAME STAAR.

Fille impie ! Ainsi tu savais que ce portrait représentait...

SABINE, *un peu embarrassée.*

Non, cela je ne le savais pas.

MADAME STAAR.

Comment était-il entre tes mains ?

SABINE.

Je... je l'avais trouvé.

MADAME STAAR.

Trouvé? Où cela? Comment?

SABINE.

Lorsque j'étais encore à la capitale; pendant une promenade, dans l'herbe; je l'ai fourré en poche et l'avais oublié jusqu'à aujourd'hui.

MADAME STAAR.

Hé! mais pourquoi donc la tendresse avec laquelle tu considérais ce portrait, lorsque je suis entrée ce matin?

SABINE.

La tendresse?

MADAME STAAR.

Oui, oui, mam'selle, tu en avais perdu la vue et l'ouïe.

SPERLING.

Hé, hé, mademoiselle!

SABINE.

Oh! c'est facile à expliquer. C'était de l'attention. Dans les journaux on donnait la description d'un portrait perdu. J'ai tout à coup repensé au mien, je l'ai tiré de ma poche et comparé à l'annonce.

MADAME STAAR.

Mais je n'ai pas vu de journal.

SABINE.

Ils sont tous là sur la table.

MADAME STAAR, *tirant ses lunettes.*

Donne donc, je veux lire l'article moi-même.

SABINE, *effrayée.*

Mais oui, pourquoi pas... les voici! Ah! quelle guigne! Les enfants ont mis leurs tartines dessus. Tout est barbouillé et illisible.

MADAME STAAR.

Perfide créature! Et si j'avais mis le portrait à mon

bonnet! Toute la ville m'aurait montrée au doigt! Enlève-moi ça et que je ne le voie plus jamais !

LE BOURGMESTRE.

Rends-le à l'étranger.

SABINE.

Oui certainement, sans cela il pourrait croire...

SPERLING.

C'est à moi qu'il appartient de le remplacer. Je me ferai peindre.

SABINE, *à part.*

Que n'est-ce empailler !

MONSIEUR STAAR.

Quelle petite folle est ma nièce. Dire que par sa légèreté une créature pareille retourne toute une honorable ville comme son réticule? Il faut que j'aille calmer les citoyens.

(*Il sort*).

LE BOURGMESTRE.

Et moi je vais renvoyer la députation des tireurs. Quant à toi, tiens-toi pour dit que si tu m'amènes encore un pareil roi dans la maison, je t'enverrai dans une maison de correction.

(*Il sort*).

MADAME STAAR.

S'être tant réjouie pour rien! Je voyais déjà la garde d'honneur devant notre porte ; je le racontais déjà à mon bienheureux époux dans la tombe, et pendant ce temps mes rôtis sont brûlés. O! enfant dénaturée.

SCÈNE IX.

SPERLING, SABINE.

SABINE.

Monsieur le substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées, vous avez sans doute encore des affaires à soigner avant le dîner ?

SPERLING.

Très chère mademoiselle, avant comme après le dîner je n'ai pas d'autre affaire que de déployer devant vous mon cœur fidèle.

SABINE.

Le déployer? Ce n'est pourtant pas une étoffe ?

SPERLING.

Poétiquement parlant... mais une étoffe sans pli. Essayez, belle Sabine, et enveloppez-vous-en par la tempête et les frimas.

SABINE.

Je suis encore jeune, monsieur, et n'ai pas besoin de chaleur empruntée.

SPERLING.

Pensez-vous que je veuille seulement prêter ce cœur fidèle ? Non, je veux le donner. (*Il s'agenouille*). Ici, à vos pieds, recevez ce qui est votre bien. Jouez-en, s'il vous plaît. Le roi a disparu, mais la reine est devant moi. Ma reine! Ma divine enfant!

SCÈNE X.

OLMERS, LES PRÉCÉDENTS.

OLMERS *fait un mouvement de surprise en entrant.*

Je vous prie de m'excuser; il ne faut pas troubler un si bel entretien.

(*Sperling se relève*).

SABINE.

Cela n'a aucune importance. Venez seulement.

OLMERS, *amèrement.*

Aucune importance? Il y a pourtant des gens aux yeux desquels cela paraîtrait avoir une certaine importance.

SPERLING.

Eh! certainement! Vous ne savez pas, monsieur, qu'après une éternité de deux ans, l'amour fidèle triomphe enfin!

OLMERS.

Vraiment! Je vous souhaite beaucoup de bonheur!

SPERLING.

Si vous passez quelques semaines parmi nous, vous assisterez à une fête à laquelle on verra Amour et Hyménée s'embrasser fraternellement.

OLMERS.

En réalité?

SABINE.

Oui, monsieur, je l'espère de tout mon cœur.

OLMERS.

Hé! quelle aimable franchise! Naturellement je resterai jusqu'à ce moment, car il me faut bien un dédommagement pour ma voiture brisée.

SABINE.

En vérité, je ne suis pas encore fiancée, mais j'espère l'être bientôt.

OLMERS.

Vous ne l'êtes pas encore? Vous aimez à badiner.

SPERLING.

Ris et jeux ont leur place dans le cortège des Grâces.

SABINE.

Comprenez-moi bien, monsieur! Depuis cinq semaines

j'espérais toujours que mon bien-aimé parlerait mais il s'est tu.

SPERLING.

Il s'est tu? Espiègle! mes yeux ne parlaient-ils pas?

OLMERS, *qui commence à comprendre.*

Peut-être se taisait-il seulement afin de tout préparer?

SPERLING.

Parfaitement, monsieur. On bâtit encore ma future maison, et pour l'instant j'habite une mansarde chez monsieur le vice-marguillier.

SABINE.

Il aurait pourtant pu me faire parvenir un mot par une tierce personne.

SPERLING.

N'étais-je pas moi-même à vos pieds chaque jour?

OLMERS.

Peut-être n'a-t-il pas voulu manquer au strict devoir que les convenances lui imposaient?

SPERLING.

Très bien deviné, monsieur. Lorsque mademoiselle est partie pour la capitale, elle-même m'a interdit expressément de lui envoyer mes soupirs par la poste.

SABINE.

On aurait toujours pu se confier à une cousine complaisante.

SPERLING.

Chère mademoiselle, toutes nos cousines sont des pies bavardes.

OLMERS.

Peut-être croyait-on aussi avoir donné assez de preuves d'amour et de fidélité pour inspirer une noble confiance.

SPERLING.

Vous touchez juste, monsieur. Je suis certes aussi fidèle

que le chien de Mélaï, dans les « Esquisses » de Meissner[1].

SABINE.

Alors, vous croyez vraiment, monsieur Olmers, que mon aimé éprouve une aussi chaude tendresse pour moi que jadis?

SPERLING.

Seulement chaude? Bouillante! dis-je. Oui, mademoiselle, si Archimède avait éprouvé un semblable amour, il n'aurait pas eu besoin de son miroir pour mettre le feu à la flotte ennemie.

OLMERS.

J'incline à croire que cette tendresse a été rendue plus vive encore par l'absence.

SPERLING.

Assurément, assurément. Lorsqu'elle était à la ville, j'ai cru devenir fou.

SABINE.

Alors, je suis rassurée...

SPERLING.

Enfin!

OLMERS.

Moi aussi.

SPERLING.

Vous êtes vraiment un homme charmant de vous être tourmenté à cause de moi. Je vous demande de m'accorder votre amitié.

OLMERS.

Votre serviteur!

1. Meissner, romancier allemand, qui fut archiviste à Dresde et professeur à Prague. En dehors des « Esquisses » on cite de lui des « Contes Moraux », « Alcibiade », « Masaniello », ouvrages traduits en français.

SABINE.

Qui m'aime vraiment ne se contentera pas de me le dire à moi seule.

SPERLING.

A qui encore?

OLMERS.

Il est probable qu'il en parlera à monsieur votre père.

SPERLING.

Mais c'est déjà fait.

SABINE.

Il faut que ce qu'il reste à faire soit fait sans tarder, puisque mes fiançailles ont été fixées à demain.

SPERLING.

C'est pour cela précisément que ce n'est plus nécessaire.

OLMERS.

Mais si quelque chose encore était nécessaire, cela se fera sûrement ce soir.

SPERLING.

Naturellement.

SABINE.

Je flotte entre la crainte et l'espérance.

SPERLING.

Jetez-vous avec confiance dans les bras de l'espérance.

OLMERS.

Une puissante recommandation peut faire du bien.

SPERLING.

Pourquoi? La famille est d'accord,

Le papillon va s'unir à la rose
Et plein d'ivresse il boit la rosée dans son sein.

SABINE.

Très bien. En présence de monsieur, je jure encore une fois un éternel amour.

OLMERS.

J'accepte le serment au nom de l'aimé.

SPERLING.

Combien touchant!

SABINE.

Que nulle puissance ne me sépare de lui!

OLMERS.

Il est lié à vous pour toujours.

SPERLING.

Mes larmes coulent...

SABINE.

Je vous tends la main en gage de serment.

OLMERS.

Je la porte à mes lèvres avec reconnaissance.

SPERLING.

Oh! je suis réjoui jusqu'au fond de l'âme.

SCÈNE XI.

MADAME STAAR, LES PRÉCÉDENTS.

MADAME STAAR.

Le dîner est servi; les invités sont déjà dans la grande salle. Si je puis humblement vous prier...

OLMERS.

A vos ordres.

(*Il tend la main à Sabine derrière le dos de Sperling et s'esquive avec elle*).

SPERLING, *mettant des gants blancs.*

Ainsi, je veux triomphalement, à la main de l'Amour...

(*Il se tourne pour offrir galamment la main à Sabine, mais se trouve devant la grand'mère*).

MADAME STAAR, *s'inclinant.*

Monsieur le substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées.

SPERLING, *balbutiant.*

Madame la sous-perceptrice...

(*Elle lui tend la main, il lui prend le bout des doigts et la conduit en faisant une mine aigre-douce*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME STAAR, *seule.*

Non, je n'ai encore jamais vu une pareille malhonnêteté! Sont-ce là les belles manières de la capitale? Dieu nous en garde et nous en préserve! Je ne parle même plus du tout du « madame » tout court que j'ai digéré depuis longtemps. Mais quoi! Je lui attribue une place d'honneur entre deux respectables vieilles dames, et que fait-il? Il les plante là comme deux figures de cire dans une baraque de foire et va se mettre au milieu de la jeunesse! Aïe! aïe! Non! Alors je préfère joliment monsieur le substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées. Parlez-moi d'un homme comme cela! galant et charmant, tout en amabilités et en courbettes.

SCÈNE II.

MADAME STAAR, MADAME BRENDEL,
MADAME MORGENROTH, *chacune attifée à sa manière.*

MADAME STAAR.

Eh bien, mes cousines? Quel cher et modeste hôte!

MADAME BRENDEL.

Il me fait l'effet d'un serin mal appris.

MADAME MORGENROTH.

Avez-vous remarqué comme il faisait des boulettes de pain pour les jeter à notre jeune cousine?

MADAME STAAR.

Le vilain homme! Se comporter ainsi avec les dons du Seigneur.

MADAME BRENDEL.

Il a fait des taches de vin sur la nappe.

MADAME MORGENROTH.

Que dites-vous? Il y a même fait tomber une étincelle en mouchant la chandelle.

MADAME STAAR.

Ah! le misérable! Ma nappe damassée!

MADAME BRENDEL.

Le dîner ne semblait pas non plus lui convenir beaucoup.

MADAME MORGENROTH.

Il a laissé passer plusieurs plats sans y toucher. Est-ce convenable, voyons?

MADAME STAAR.

Je lui ai pourtant assez dit combien chaque plat était soigneusement préparé et de quels ingrédients il se composait!

MADAME BRENDEL.

Je crois cependant que nous n'avons pas manqué d'insister maintes fois pour qu'il se serve!

MADAME MORGENROTH.

Oui, il était si malhonnête qu'il nous a prié de lui faire grâce de nos instances.

MADAME STAAR.

On voit qu'il n'a pas encore beaucoup fréquenté la bonne société.

MADAME BRENDEL.

Il n'a même pas fait l'éloge du gâteau, qui était pourtant parfaitement réussi.

MADAME MORGENROTH.

Extraordinairement à point.

MADAME BRENDEL.

Il fondait sur la langue.

MADAME MORGENROTH.

Sans doute fait par vous-même?

MADAME STAAR.

Pour vous servir.

MADAME BRENDEL.

On s'en doute immédiatement.

MADAME STAAR.

Vous êtes trop aimable.

MADAME MORGENROTH.

La pâte est comme mousseuse.

MADAME STAAR.

Vous me rendez confuse.

MADAME BRENDEL.

Puis-je vous demander combien vous employez d'œufs?

MADAME STAAR.

Je vais avoir l'honneur de vous en donner toute la recette. On prend d'abord...

SCÈNE III.

MONSIEUR STAAR, LES PRÉCÉDENTES.

MONSIEUR STAAR.

Ah! Laissez-moi avec votre hôte distingué! Il pourra

pour commencer emprunter dans mon cabinet de lecture le manuel de politesse et l'étudier à fond!

MADAME BRENDEL.

Oui certes, monsieur le vice-marguillier, car il manque par trop d'éducation.

MONSIEUR STAAR.

D'abord il n'a même pas convenablement fait sa prière avant de se mettre à table!

MADAME STAAR.

Et par-dessus le marché il a ri quand les pauvres enfants ont récité, bien gentiment pourtant : « Viens, Seigneur Jésus, et sois notre hôte ».

MONSIEUR STAAR.

Lorsque j'ai, selon notre plaisante vieille coutume, porté une santé « A ce que nous aimons », il a de suite répliqué : « Et à ce qui nous aime en retour », et embrassé son voisin!

MADAME BRENDEL, *s'éventant d'un air gêné.*

J'avais le malheur d'être à sa gauche.

MADAME STAAR.

Et la jolie demoiselle Morgenroth qui était à sa droite est devenue toute rouge comme une pivoine.

MONSIEUR STAAR.

Sabine lui a jeté un regard furieux.

MADAME STAAR.

A la fin il voulait même chanter un hymne païen : « Joie, fille des dieux, divine étincelle[1] »! Non, nous ne sommes pas encore assez dépravés pour souffrir cela.

MONSIEUR STAAR.

Comme lui-même n'a pas de titre, il ne veut pas rendre aux autres les honneurs qui leur sont dus.

1. Début de l'*Ode à la joie* de Schiller.

MADAME STAAR.

Pendant que mon fils, le bourgmestre et aussi président du Conseil presbytéral, lui racontait les plus grands procès, il s'amusait à gratter son assiette avec le bout de sa fourchette.

MADAME BRENDEL.

Et ce qu'il a mis de sucre dans son café, tout une poignée.

MADAME MORGENROTH.

Et en se levant de table, au lieu de baiser la main de chacune en disant : «, Mahlzeit[1] » il s'est contenté de s'incliner une fois à la ronde.

MONSIEUR STAAR.

Je voudrais bien savoir comment M. le ministre peut recommander des gens pareils.

SCÈNE IV.

SPERLING, LES PRÉCÉDENTS.

SPERLING.

Mes très honorées cousines, je voudrais que l'étranger fût resté dans la fondrière, car entre nous soit dit, il manque absolument de tenue.

MONSIEUR STAAR.

Nous sommes d'accord là-dessus.

SPERLING.

Avez-vous remarqué son sourire ironique lorsque j'ai proposé les bouts-rimés de circonstance pendant qu'on servait le brochet ?

1. Formule de politesse qu'emploient les Allemands en se levant de table, en abréviation de « Gesegnete Mahlzeit » : que votre repas soit béni !

MONSIEUR STAAR.

Il n'a pas entendu trois mots de votre bel ode à la bière de Brunswick.

MADAME BRENDEL.

Non, il clignait constamment des yeux vers la jeune cousine qui était assise en face de lui.

SPERLING.

Il est peu sensible aux belles-lettres.

MONSIEUR STAAR.

Il n'a même pas lu Rinaldo Rinaldini [1].

SPERLING.

Il est à plaindre. Il ne manquerait pas de dispositions, mais aucune culture.

MONSIEUR STAAR.

Pas de manières.

MADAME BRENDEL.

Pas de morale.

MADAME MORGENROTH.

Pas de savoir-vivre.

MADAME STAAR.

Pas de titre.

SPERLING.

S'il se montre demain à la grande fête, vous verrez qu'il sera la risée des enfants.

MONSIEUR STAAR.

Rendons grâces au ciel que dans notre bonne ville de Kraehwinkel la jeunesse reçoive une meilleure éducation.

1. Histoire de brigands, publiée par Vulpius, beau-frère de Gœthe, peu d'années auparavant, et qui avait eu un immense succès.

SCÈNE V.

SABINE, Les Précédents.

Madame Staar.

Il est bon que tu viennes, Ninette. Dis-nous un peu, si à la capitale tous les jeunes gens ressemblent à ce sieur Olmers ?

Sabine.

Tous ceux qui ont quelque prétention à être distingués.

Madame Staar.

Ah ! charmant !

Monsieur Staar.

C'est un grossier personnage.

Madame Brendel.

Qui fait des boulettes de pain.

Madame Morgenroth.

Tache les nappes.

Madame Staar.

Ne donne de titres à personne.

Sperling.

Tourne la poésie en dérision.

Madame Brendel.

Ne fait pas l'éloge des gâteaux.

Madame Morgenroth.

Laisse les assiettes à moitié pleines.

Monsieur Staar.

Ne sait pas qu'on fait une prière.

Madame Staar.

Veut chanter des hymnes païens.

Sperling.

Embrasse sa voisine.

MADAME STAAR.

N'a écouté patiemment ni ton père, ni monsieur le pasteur.

SABINE.

Hélas, hélas! O le pauvre Olmers! Mais chère grand'-maman, à la capitale on chasse autant que possible toute contrainte. Les compliments semblent aussi fastidieux à ceux qui les font qu'à ceux qui les reçoivent. On laisse les gens manger à leur gré ce dont ils ont envie et on ne les contraint jamais. La prière n'est plus en usage, car les enfants ne font que la seriner, et les grandes personnes ne pensent pas davantage à ce qu'elles disent. Une aimable plaisanterie, une joyeuse chanson agrémentent le repas. Quant aux titres, on en fait seulement usage dans ses fonctions, en société ils ne font que bannir la gaieté et l'entrain. Bref, un bon hôte cherche à éloigner tout ce qui peut troubler l'agrément de ses invités. On vient, on s'assied, on se lève à son gré. On s'en va même sans prendre congé.

MADAME STAAR.

Arrête! J'aurais mes vapeurs.

MADAME BRENDEL.

Sans prendre congé! Est-ce possible?

MADAME MORGENROTH.

Ne pas même remercier de l'honneur qu'on vous a fait.

SABINE.

L'hôte considère le plaisir de ses invités comme le meilleur remerciement.

MADAME STAAR.

Ah! mon Dieu! Est-ce que la capitale est donc devenue pareille à un cabaret de village?

SCÈNE VI.

LE BOURGMESTRE, OLMERS, LES PRÉCÉDENTS.

LE BOURGMESTRE.

Comme je vous le disais, monsieur Olmers, le troupeau communal a depuis cent ans le privilège de paître sur les chaumes de Rummelsbourg.

OLMERS.

Ah!

LE BOURGMESTRE.

Mais voici que le bailli de l'endroit a encore récemment fait saisir un mouton.

OLMERS, *à Sabine.*

Ma belle et jeune hôtesse s'est esquivée.

LE BOURGMESTRE.

Je dis qu'il a pris un mouton.

OLMERS.

A la vérité, il lui sied à merveille de s'acquitter de ces soins domestiques.

LE BOURGMESTRE.

Un mouton gras, dis-je.

SABINE, *à mi-voix.*

Prêtez donc attention à l'histoire du mouton.

OLMERS.

La cause est entendue, monsieur le bourgmestre. Je suis suffisamment convaincu des privilèges du troupeau de la ville. Il va de soi que le bailli doit rendre le mouton.

LE BOURGMESTRE.

Eh! ce n'est pas si vite réglé.

OLMERS.

Et payer l'amende avec cela, tant que vous voudrez (*A madame Staar*). N'est-il pas vrai, madame? Vous nous avez

si bien traités qu'il nous est pour l'instant impossible de nous intéresser à un mouton fût-il le plus gras du monde?

MADAME STAAR.

Il semble d'ailleurs, monsieur, que les conversations sérieuses ne peuvent intéresser tout le monde. De mon temps, la vieillesse était tenue en grand respect. Les personnes titrées et d'âge mûr avaient la parole, et la jeunesse dépourvue de titres écoutait et s'instruisait. Mais puisqu'à présent cette respectable coutume n'est plus de mise, les personnes âgées font sagement de se retirer de la société et d'aller soupirer sur le relâchement des mœurs dans une pieuse solitude.

(*Elle s'incline et sort*).

OLMERS.

J'espère que madame n'est pas fâchée contre moi?

MONSIEUR STAAR.

Ma mère, madame la sous-perceptrice, est si hautement respectée dans tout Kraehwinkel, qu'elle ne saurait se fâcher si par hasard celui-ci ou celui-là lui refuse le titre et l'honneur qui lui sont dus.

(*Il sort*).

OLMERS.

Mon Dieu! Les titres en province sont si longs et si compliqués à connaître.

SPERLING.

Surtout quand on n'a pas de titre soi-même.

(*Il sort*).

OLMERS.

Toute contrainte devrait être bannie d'une joyeuse société.

MADAME BRENDEL.

Mais comme on n'est pas prié à un festin pour être joyeux, mais pour jouir pleinement et convenablement

des dons du Seigneur, on devrait pour le moins porter quelque attention aux qualités respectives de la société.

(*Elle s'incline et sort*).

MADAME MORGENROTH.

D'autant plus que les bonnes mœurs ne sont conservées dans leur intégrité que grâce à un honorable cérémonial.

(*Elle s'incline et sort*).

OLMERS.

A Dieu ne plaise!

LE BOURGMESTRE, *à part, tandis qu'il redresse sa perruque.*

N'était le ministre, je lui dirais déjà son fait.

SABINE, *à voix basse.*

Vous vous y prenez de la meilleure manière pour vous aliéner toute la famille. Parlez à mon père avant qu'il ne soit trop tard.

(*Elle sort*).

SCÈNE VII.

OLMERS, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE.

Pour en revenir à notre mouton...

OLMERS.

O monsieur le bourgmestre? quand même vous me promettriez tous les moutons du Thibet, j'ai pour l'instant un désir qui me tient beaucoup plus à cœur.

LE BOURGMESTRE.

Tiens, tiens!

OLMERS.

J'aime mademoiselle votre fille.

LE BOURGMESTRE.

Hé, hé!

OLMERS.

Je désire l'épouser.

LE BOURGMESTRE.

C'est beaucoup d'honneur.

OLMERS.

J'ai quelque fortune, et grâce à la bienveillance du ministre j'espère aussi obtenir prochainement une fonction honorable.

LE BOURGMESTRE.

Mes félicitations.

OLMERS.

Seul votre acquiescement manque à mon bonheur, puis-je me flatter ?...

LE BOURGMESTRE.

Votre serviteur.

OLMERS.

En honnête homme je vous ai présenté ma demande en peu de mots et sans fard. Répondez-moi de même...

LE BOURGMESTRE.

Oh! oui... Vous permettrez seulement... Je suis chef de famille, *pater familias ;* mon devoir exige que je réunisse en conseil les différents cousins, cousines et parents afin de leur exposer votre demande, *in terminis*, dans les termes qu'il convient.

OLMERS.

Faites-le donc. Je vais au jardin pendant ce temps et attends la décision avec impatience.

SCÈNE VIII.

LE BOURGMESTRE, *seul.*

Eh! voyez un peu comme il me défonce les portes. Est-ce une façon de vouloir se marier? Ne sait-il même pas

qu'il faut avoir ses entrées, ses allées et venues dans une maison au moins six mois auparavant et que toute la ville en parle, avant d'arriver à cette extrémité? Dieu me le pardonne, mais cela aurait l'air d'un mariage qu'il faut hâter à tout prix pour certaines raisons (*Il va à la porte et appelle*). Margarethe! Prie vite madame ma mère et monsieur mon frère et aussi mesdames mes cousines de venir de suite, j'ai quelque chose d'important à leur communiquer (*Il revient*). Ah! oui, n'était le ministre, je l'aurais à l'instant envoyé paître. Mais je voudrais cependant qu'il fasse à Son Excellence un fidèle rapport de la fête de demain, c'est pourquoi il faut le ménager.

SCÈNE IX.

LE BOURGMESTRE, MADAME STAAR, MONSIEUR STAAR, MADAME BRENDEL, MADAME MORGENROTH.

MADAME BRENDEL.

Nous voici à la demande de monsieur le bourgmestre.

MADAME STAAR.

Que désires-tu, mon fils?

MONSIEUR STAAR.

Que voulez-vous, mon frère?

LE BOURGMESTRE.

Il s'agit d'une affaire de famille qui demande discussion; c'est pourquoi j'ai voulu réunir nos chers parents.

MESDAMES BRENDEL ET MORGENROTH.

Et quoi donc, mon cousin, quoi donc?

LE BOURGMESTRE.

Quelque chose de flambant neuf!

MADAME BRENDEL.

Pas à cause, pourtant, de la nouvelle perceptrice qui, à la sainte table, veut absolument prendre le pas sur notre chère et vénérée cousine?

MADAME STAAR.

Qu'elle essaye seulement!

LE BOURGMESTRE.

Non, ce n'est pas cela.

MADAME MORGENROTH.

Ou à cause du barbier Christian qui a traité votre Théophile de tête de bois?

LE BOURGMESTRE.

Non plus. L'affaire doit maintenant passer devant l'honorable conseil et ne pourra être terminée avant deux ans.

MADAME STAAR.

Alors explique-toi, mon fils.

LE BOURGMESTRE.

Prenons d'abord place afin de procéder avec ordre. Ma mère, comme présidente, au milieu; les deux représentants du nom de chaque côté; les cousines à l'aile droite et à l'aile gauche. Bien.

MADAME BRENDEL, *s'asseyant.*

Je meurs d'impatience.

MADAME MORGENROTH, *de même.*

J'étouffe de curiosité.

LE BOURGMESTRE, *toussotant.*

Il vous est à tous bien connu comme quoi ma fille aînée et légitime, Sabine, se trouve maintenant avoir atteint l'âge nubile.

MADAME STAAR.

Assurément, puisqu'elle va se marier.

MADAME BRENDEL.

Encore un peu jeunette tout de même.

MADAME MORGENROTH.

Si elle n'était ma chère cousine, je dirais qu'elle est encore un peu trop gamine.

MONSIEUR STAAR.

Bien dit. Une gamine effrontée. Les livres de mon cabinet de lecture ne lui semblent pas assez bons.

MADAME BRENDEL.

Une enfant assez mondaine qui reçoit les dernières modes de la capitale.

MADAME MORGENROTH.

Dernièrement elle se moquait même de notre manière de faire la révérence.

MADAME BRENDEL.

Notre vieux maître de danse était pourtant un homme réputé, de son temps.

MADAME MORGENROTH.

Assurément il ne savait rien du nouveau Hopsasa à la mode.

MADAME BRENDEL.

Il ne souffrait pas non plus que dans la rue on enroule la traîne de sa robe autour de soi comme un chiffon mouillé.

MADAME STAAR.

Enfin, mes bien chères cousines, il faut aussi passer quelque chose à la jeunesse. Ma petite Sabine est pourtant une bonne nature. Continue, mon fils Nicolas !

LE BOURGMESTRE.

Vous savez aussi que ma fille Sabine, susnommée, est recherchée par monsieur le substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées qui désire en faire son épouse légitime.

MONSIEUR STAAR.

C'est assez connu. Après.

LE BOURGMESTRE.

Cependant, voici qu'avant que les épousailles « Sponsalia » aient eu lieu, il se présente un nouveau prétendant qui témoigne des mêmes désirs chrétiens.

TOUS.

Qui? Qui?

LE BOURGMESTRE.

Celui que Son Excellence, le très honorable ministre, m'a si pressamment recommandé : Monsieur Olmers.

MADAME STAAR.

Celui-là !

MONSIEUR STAAR.

Hum!

MADAME BRENDEL.

Eh!...

MADAME MORGENROTH.

Pas possible.

MADAME STAAR.

Vraiment?

MONSIEUR STAAR.

C'est curieux!

MADAME BRENDEL.

En vérité.

MADAME MORGENROTH.

Bien imprévu.

LE BOURGMESTRE.

Qu'en pensent maintenant nos chers parents après avoir mûrement médité la chose?

MADAME STAAR.

Mon Dieu...

MONSIEUR STAAR.

Je pense...

MADAME BRENDEL.

En ce qui me concerne...

MADAME MORGENROTH.

J'ai mon idée particulière...

MADAME BRENDEL.

Les mariages à la capitale ne réussissent pas trop bien; on en a des exemples.

MADAME STAAR.

Parfaitement, cousine, la fille du secrétaire de la mairie.

MADAME BRENDEL.

Ce fut joie et magnificence lorsqu'elle épousa le journaliste.

MADAME MORGENROTH.

On commanda d'un coup trois robes neuves.

MADAME STAAR.

Mais cela ne dura pas une année, et elle revint avec un pauvre petit vermisseau.

MADAME BRENDEL.

Maintenant elle est là et crève la faim.

MADAME MORGENROTH.

Les oripeaux de soie sont vendus.

MADAME STAAR.

Naturellement; où prendrait-elle de quoi?

MADAME BRENDEL.

La vie devient de jour en jour plus coûteuse.

MADAME MORGENROTH.

Parfaitement, ma cousine; au dernier marché le beurre avait encore augmenté de deux sous.

MADAME STAAR.

Où cela nous mène-t-il?

MADAME BRENDEL.

N'empêche que madame la secrétaire de l'administration des rentes domaniales reçoit tous les jours.

MADAME MORGENROTH.

J'ai entendu dire qu'elle a de nouveau cuit des gâteaux hier.

MADAME STAAR.

Ce que vous dites!

MADAME BRENDEL.

Son mari n'est pourtant que surnuméraire.

MADAME STAAR

Où les gens prennent-ils l'argent?

MADAME MORGENROTH.

Oh, si je voulais parler...

MESDAMES STAAR ET BRENDEL.

Oh! parlez, chère cousine, parlez?

LE BOURGMESTRE.

Une autre fois, si je puis vous en prier sans contrainte. Pour en revenir à Sabine...

MONSIEUR STAAR.

A quoi pensez-vous, mon frère? Cet homme n'est d'aucune famille connue.

MADAME BRENDEL.

On ne sait seulement pas s'il est bien né.

MADAME MORGENROTH.

Si la formule à employer en lui écrivant est « bien estimé » ou « très hautement estimé ».

MADAME BRENDEL.

Vous savez que les notabilités de notre ville sont toutes apparentées depuis des temps infinis.

MADAME MORGENROTH.

C'est justement en vue de la famille que les mariages sont préparés.

MONSIEUR STAAR.

Cela permet de s'aider mutuellement à entrer dans le très sage conseil.

MADAME BRENDEL.

Notre cher cousin le sait mieux que personne.

MADAME MORGENROTH.

Un étranger est un frelon voleur dans notre charmante ruche.

MONSIEUR STAAR.

Il ne sait rien de nos anciens et respectables usages.

MADAME BRENDEL.

Se rit de nos honorables coutumes.

MADAME MORGENROTH.

Empoisonne la chère jeunesse, qui déjà sans lui va chaque jour de mal en pis.

MADAME STAAR.

Oui, ma cousine! De notre temps...

MADAME MORGENROTH.

Eh oui, eh oui!

MADAME STAAR.

Je m'étonne seulement que vous puissiez ainsi oublier la chose principale : il n'est rien du tout, cet homme, pas même surnuméraire ou quelque chose de semblable. Voyez un peu! c'est bien fait pour me plaire! La fille d'un bourgmestre, et aussi président du conseil presbyteral. La petite-fille d'un sous-percepteur! Il ne manque pas d'audace, ce monsieur!

LE BOURGMESTRE.

La conclusion de cette délibération semble donc être...

MADAME STAAR.

Non, il ne l'aura pas.

TOUS.

Il ne l'aura pas.

LE BOURGMESTRE.

Bene. Optime. Bien, très bien. C'est aussi mon avis.

Maintenant reste à discuter comment on pourra lui insinuer cela en douceur. Car à cause du respect que nous devons à Son Excellence monsieur le ministre, une chose aussi délicate doit être traitée avec des égards tout particuliers.

MADAME STAAR.

Si on le régale tous les jours il pourra déjà se tenir pour satisfait.

LE BOURGMESTRE.

C'est quelque chose.

MADAME BRENDEL.

Le cousin pourrait lui offrir un vin d'honneur au nom du Conseil.

LE BOURGMESTRE.

Non, cousine, cela serait de trop.

MADAME MORGENROTH.

Ou bien, au prochain baptême qui aura lieu dans la famille on pourra le prier d'être parrain.

LE BOURGMESTRE.

C'est une idée.

MONSIEUR STAAR.

Et que penseriez-vous, puisqu'il semble tenir particulièrement à s'établir à Kraehwinkel, si on lui proposait une autre femme?

LE BOURGMESTRE.

Ça, mon frère, c'est une heureuse inspiration!

MADAME STAAR.

Oui, mais qui?

MONSIEUR STAAR.

Ton Ursule. Elle va avoir neuf ans. Il peut attendre; il pourra, pendant ce temps et avec l'aide du ministre, devenir un homme convenable et posé, il pourra en notre

société apprendre les bonnes manières, se former par les lectures de mon cabinet, et alors renouveler sa demande.

MADAME STAAR.

Bien. D'ailleurs on sera toujours libre d'accepter ou de refuser.

LE BOURGMESTRE.

Oui, mais s'il ne veut pas attendre si longtemps? Je connais les jeunes gens, quand l'idée du mariage les prend il faut que cela aille à trousse-bagage.

MONSIEUR STAAR.

Eh! mais, j'ai aussi une beauté plus mûre à lui proposer.

TOUS.

Qui donc ?

MONSIEUR STAAR.

Notre cousine ici présente, madame la surintendante des Eaux-et-Forêts.

MADAME BRENDEL, *avec confusion.*

Ah! vous plaisantez.

MONSIEUR STAAR.

Vous êtes veuve depuis huit mois déjà.

MADAME BRENDEL.

Neuf bientôt, monsieur le vice-marguillier, bientôt neuf.

MONSIEUR STAAR.

Vous avez de la fortune, vous pourrez lui acheter un titre, ils sont à bon marché. C'est certainement un joli garçon.

MADAME BRENDEL.

Oui, il est joli garçon, il faut lui accorder cela.

MONSIEUR STAAR.

Ainsi il entrerait quand même dans la famille.

MADAME STAAR.

Et c'est à quoi il semble particulièrement tenir.

LE BOURGMESTRE.

Qu'en pensez-vous, cousine?

MADAME BRENDEL, *se cachant derrière son éventail.*

Ah! laissez donc faire le bon Dieu.

SCÈNE X.

OLMERS, LES PRÉCÉDENTS.

OLMERS.

Pardonnez à l'impatience de l'amour qui me tourmente sans trêve. Je vous vois réunis. Peut-être ma destinée est-elle déjà décidée. Puis-je me flatter de bientôt pouvoir entrer dans ce cercle de famille?

LE BOURGMESTRE, *embarrassé et cérémonieux.*

Oui, oui. Son Excellence le ministre nous a si expressément recommandé votre personne, que même si certains souhaits, ne peuvent justement... de la manière désirée...

MADAME STAAR.

Il y aurait cependant un moyen...

MONSIEUR STAAR.

Avec quelques modifications...

MADAME BRENDEL.

Ah! je vous en prie, ne dites rien.

MADAME MORGENROTH.

Grâce à Dieu, la famille est grande.

MADAME BRENDEL.

Vous me faites rougir.

OLMERS.

Que dois-je conclure de ces mots entrecoupés? Je vous en prie, monsieur le bourgmestre, expliquez-vous clairement?

LE BOURGMESTRE.

Ma mère est la tête de la famille, c'est à elle qu'il appartient d'être notre porte-paroles.

(*Il sort*).

OLMERS.

C'est donc de vos lèvres, madame, que j'attends l'arrêt.

(*Madame Staar éternue*).

TOUS, *excepté Olmers.*

A votre santé ! Dieu vous bénisse !

MADAME STAAR, *à part.*

Il ne dirait pas même « à vos souhaits » ce monstre. (*A haute voix*). Non, monsieur, la madame n'a rien à dire ici. Parle, toi, mon fils, tu connais mes pensées.

(*Elle sort*).

OLMERS.

Oh! vite, monsieur! ne me laissez pas plus longtemps dans cette martyrisante incertitude.

MONSIEUR STAAR.

La chose est délicate. C'est affaire de femmes que d'enfiler les aiguilles et les mariages. Je vous prie donc de vous adresser à ces dames, nos cousines.

(*Il sort*).

OLMERS.

Ainsi, mesdames ?

MADAME MORGENROTH.

Le cœur d'un jeune homme, monsieur, ne sait pas toujours ce qu'il désire. Souvent il s'imagine être loin du but, tandis qu'Amour, par un heureux échange, est prêt à lui donner la félicité.

OLMERS.

Que veut dire ?

MADAME MORGENROTH.

Demandez seulement à madame ma commère.

(*Elle sort*).

OLMERS.

Me donnerez-vous enfin le mot de l'énigme?

MADAME BRENDEL, *minaudant.*

La famille a des vues — elle croit vous devoir un dédommagement — on lance des projets — on fait des plans — mais vous sentez bien, monsieur, qu'il serait peu convenable qu'une jeune femme qui n'est veuve que depuis dix mois vous informe de ces projets.

(*Elle sort*).

SCÈNE XI.

OLMERS, *seul.*

Que diable tout cela peut-il signifier? On est vraiment dans une fâcheuse situation, lorsqu'on a passé sa vie dans une grande capitale. Le hasard vous conduit-il dans une petite ville, on est là comme un hibou sur une perche : les corneilles volent tout autour et se fâchent contre l'intrus.

SCÈNE XII.

SABINE, OLMERS.

SABINE.

Êtes-vous enfin seul?

OLMERS.

Oui, mais pas dans les meilleures dispositions.

SABINE.

J'ai mille choses à vous dire.

OLMERS.

Moi, seulement une.

SABINE.

Que vous m'aimez, n'est-ce pas?

OLMERS.

Bien deviné.

SABINE.

Mais ce n'est pas le moment. Ce damné Sperling est constamment sur mes talons. — Ah mon Dieu, le voilà de nouveau !

SCÈNE XIII.

SPERLING, LES PRÉCÉDENTS.

OLMERS, *bas.*

Faut-il le jeter à la porte ?

SABINE, *bas.*

Pour l'amour du ciel ! Ne gâtez pas tout !

SPERLING.

Me voici, me voici, ma toute gracieuse Sabine, fidèle et docile comme la traîne de votre robe.

OLMERS.

Alors vous êtes en danger d'être piétiné.

SPERLING.

« Mais hélas survint la fillette
Qui ne vit pas la violette.
Elle écrasa la pauvre fleur ».

OLMERS.

La méchante !

SPERLING.

Cela n'a pas d'importance ! N'est-ce pas ma Ninette ? Nous savons déjà combien nous sommes unis.

OLMERS.

Seulement pas devant l'autel.

SPERLING.

Bientôt, bientôt :

« Je la conduirai vers l'église,
Et dans ses cheveux d'or léger
Un brin de myrte ou d'oranger... »

OLMERS, *qui ne se contient qu'avec peine.*

Et comment feriez-vous, monsieur le substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées, si vous deviez auparavant vous rompre les os avec un rival.

SPERLING.

Eh eh ? Comment cela ?

OLMERS, *se rapprochant.*

Si l'on vous disait de but en blanc...

SPERLING, *reculant.*

Et quoi donc, et quoi donc ?

SABINE, *s'interposant.*

Oui, monsieur Olmers, vous avez raison ; ce sera le mieux de demander conseil à monsieur.

SPERLING.

Et pourquoi ?

SABINE, *faisant signe à Olmers.*

Il s'y entend, vous pouvez me croire.

SPERLING.

Mais pourquoi donc, mon ange ?

SABINE, *à Sperling.*

Voyez-vous, monsieur est sur le point de terminer un roman.

OLMERS.

Moi, un roman ?

SABINE, *bas.*

Mais taisez-vous donc !

SPERLING.

Un roman de chevalerie ?

SABINE.

Oui, oui, c'est une sorte de roman de chevalerie. Afin de préparer le dénouement, il est absolument nécessaire que le chevalier ait un entretien secret avec sa belle.

OLMERS.

Oui, monsieur, c'est absolument nécessaire.

SPERLING.

Bon, bon; je comprends ça.

SABINE.

Mais la pauvre jeune fille est toute la journée sous la surveillance de regards vigilants. Tantôt le père, tantôt la mère, tantôt le rival jaloux.

SPERLING.

Ah il y a aussi un rival? Sans doute un être déplaisant!

OLMERS.

Oh oui, monsieur! Un être repoussant!

SPERLING.

Je comprends, hé hé hé hé hé.

SABINE.

Il faut en conséquence trouver une ruse pour que la pauvre petite puisse, sans qu'on s'en doute, causer en secret à son chevalier (*avec intention*), car elle a des choses extrêmement importantes à lui dire.

SPERLING.

Que le rival ne doit pas entendre?

SABINE.

Naturellement.

SPERLING.

Je comprends. Et monsieur que voilà est embarrassé de savoir comment enfiler la chose.

OLMERS.

En effet. Si vous vouliez avoir la bonté de m'aider de vos conseils...

SPERLING.

De tout cœur. Rien de plus facile au monde. (*Il réfléchit*). Voyez-vous, par exemple, le rendez-vous ne peut pas avoir lieu le jour, car l'ennuyeux rival ne quitte pas la jeune fille.

OLMERS.

C'est bien ainsi, monsieur.

SPERLING.

Par conséquent il faut choisir la nuit, et même l'heure des revenants : minuit.

SABINE.

Cela demande réflexion, car la jeune fille, bien qu'espiègle et gaie, a cependant été élevée dans le respect des convenances.

OLMERS.

Cela n'aurait pourtant pas une telle gravité, puisque le chevalier est déjà à demi son fiancé.

SABINE.

Non, monsieur; l'honneur de votre héroïne me tient trop à cœur, minuit ne vaut rien, tout au plus le soir.

SPERLING.

Bon, le soir, bon! Le rival est sans doute un bonnet de nuit qui va se coucher de bonne heure?

SABINE.

Bien deviné.

SPERLING.

Alors tenons-nous-en au soir. Il y a dans le château un long et solitaire couloir, faiblement éclairé par une toute petite lampe.

SABINE.

Non, le local est déjà très minutieusement décrit. Il n'y a pas de semblable couloir.

SPERLING.

Ou un jardin, dont les sombres ifs...

SABINE.

Vous oubliez, monsieur Sperling, que les jeunes filles bien élevées ne vont pas le soir entre les sombres ifs.

OLMERS.

Il me semble qu'on pourrait cependant l'y faire aller..

SABINE.

Non point. Elle n'ira pas.

SPERLING.

Alors le chevalier pourrait tout simplement se glisser dans sa chambre.

SABINE.

Le ciel l'en préserve! Elle y consentirait encore beaucoup moins.

OLMERS.

Il semble presque qu'elle n'ait pas grande confiance en son amoureux.

SABINE.

Certes si. Mais que diraient les critiques de cette morale! Non, elle ne se prêtera aucunement à de semblables choses.

SPERLING.

C'est qu'alors nous sommes un peu dans l'embarras. Dieu sait si je voudrais de tout cœur arranger l'affaire! C'est presque dommage, monsieur, que vous ayez fait votre héroïne si droite et si respectueuse de convenances.

OLMERS.

Vous avez raison. Je vois bien qu'en fin de compte elle appartiendra à l'insupportable rival.

SPERLING.

Non, non, non! Il ne faut pas que cela soit. A aucun prix! Nous allons voir à empêcher cela. (*Réfléchissant*). Par exemple, si la seule chose à laquelle la jeune fille consentirait éventuellement était, avant l'heure du coucher, un court entretien devant la porte de la maison. De la

sorte, tout serait encore éveillé autour d'elle, des gens passeraient, le veilleur de nuit, ou quelqu'un de semblable.

OLMERS.

Une excellente idée.

SABINE.

Cela ne me paraît pas tout à fait correct non plus.

SPERLING.

Soyez tout à fait tranquille, j'en réponds. (*A Olmers.*) Arrangez, à la grâce de Dieu, l'entrevue de cette façon; personne ne pourra rien y redire.

SABINE.

Enfin, monsieur Olmers, si cela vous convient ainsi.

OLMERS.

Je suivrai votre conseil avec joie.

SPERLING, *se frottant les mains avec satisfaction.*

Enfin nous avons tiré d'embarras la pauvre jeune fille.

SABINE, *lui faisant une révérence.*

Elle vous doit tous ses remerciements.

SPERLING.

C'était avec plaisir. Peut-être pourrait-on s'arranger aussi à ridiculiser le rival en le mystifiant?

SABINE.

Certainement.

SPERLING.

S'il est suffisamment sot?

OLMERS.

Oh! pour cela je vous en réponds.

SABINE.

Ainsi, si la jeune fille donnait le rendez-vous en présence même du rival?

SPERLING.

Bravo, bravo! cela prêterait bien à rire.

SABINE.

On pourrait même le mettre au nombre des rieurs.

SPERLING.

De mieux en mieux! De mieux en mieux.

(*Il rit de tout cœur*).

SABINE.

Ecoutez! Les invités prennent congé. Bonne nuit, messieurs. Nous rirons encore demain, car sans doute M. Olmers arrangera tout cela cette nuit.

OLMERS.

Bien certainement.

SABINE.

Et maintenant, adieu!

(*Elle sort*).

SPERLING.

Vous voulez encore y travailler ce soir?

OLMERS.

Oui, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

SPERLING.

Vous avez raison. Ecoutez, lorsque votre roman sera fini, je pourrai bien vous en demander un exemplaire?

OLMERS.

Il vous sera dédié.

(*Il sort*).

SCÈNE XIV.

SPERLING, *seul*.

C'est trop d'honneur, monsieur, beaucoup trop d'honneur. Il me semblait presque qu'il se moquait de moi par moments, monsieur le romancier! Il s'en croit comme un surintendant!

Il espère honneur et argent; bon! que le ciel les lui accorde. Mais gare, il est bien probable que vingt critiques décrieront son livre. En vérité, je lui suis venu en aide avec mon talent personnel. Sans moi, il reculait comme une écrevisse : le rendez-vous devant la porte, c'est moi qui lui ai soufflé cette fameuse idée.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV

—

La rue, devant la maison du bourgmestre. En face, la maison de son frère, à plusieurs étages, et dans la mansarde de laquelle le logement de Sperling. Devant cette maison un reverbère dont la lanterne n'est pas allumée. Il fait nuit, on voit encore des lumières dans les deux maisons. Il faut que les maisons se présentent en saillie au premier ou deuxième plan, de façon à rétrécir la scène et faire voir de face les personnages qui seront aux fenêtres. Le réverbère peut être un peu plus en arrière.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLMERS, *seul.*

Il sort de la maison.

Grâces soient à Dieu que dans les petites villes les gens aillent au moins se coucher de bonne heure! De tout le jour je n'ai pas été libre un instant. L'un questionne, le second fait des grâces, le troisième caquette, et cela sans interruption. Ils veulent tout apprendre, interrogent sur tout et cependant savent déjà tout mieux que vous. Pas un instant ils ne laissent le « cher hôte » à lui-même, ils le suivent pas à pas. Il faut qu'il mange sans faim, qu'il boive sans soif, s'asseye sans fatigue, voie leurs curiosités, écoute leurs papotages, et qu'il admire et loue tout. Combien encore je supporterais tout cela volontiers pour obtenir ma bien-aimée, mais nul espoir ne me sourit et pour adoucir cette contrainte, je n'ai pas même eu le plus

court tête-à-tête avec elle. Elle a promis de venir ici quand tout se tairait dans la maison. Tiendra-t-elle bien parole?

SCÈNE II.

SABINE, OLMERS.

SABINE, *qui se glisse hors de la maison et lui frappe sur l'épaule.*

Mais oui, cher incrédule, elle tient parole.

OLMERS.

Enfin, chère enfant, enfin nous sommes seuls! et je puis de nouveau vous dire du fond du cœur...

SABINE.

Quoi donc? Je sais depuis longtemps tout ce que vous avez à me dire.

OLMERS.

Mais il me faut voler les instants...

SABINE.

Voilà comme vous êtes tous! Le fiancé ne trouve jamais assez de temps pour répéter mille fois ce qu'il a déjà dit mille fois. Au contraire l'époux qui aurait toute la journée pour causer, ne sait qu'aller et venir par la chambre en grognant.

OLMERS.

J'espère que...

SABINE.

Que vous ne ferez pas de même? Je l'espère aussi. Mais ceci reste vrai quand même : que les amoureux et les alouettes chantent seulement au printemps et qu'il faut encore être bien content lorsque l'automne venu ils ne s'en vont pas tout à fait.

OLMERS.

Je vous jure.

SABINE.

Ne jurez pas trop haut. Nous sommes entourés d'une douzaine d'oreilles. Ici c'est la chambre à coucher de mon père et il a encore de la lumière. Là demeure ma grand'mère, qui assurément, chante encore son cantique du soir. Là, en face, mon oncle doit feuilleter ses romans, et tout en haut, dans la mansarde, M. Sperling fait peut-être bien un sonnet pour moi. Avant qu'il soit longtemps, passera le garde de nuit avec sa trompe et le guetteur avec sa crécelle.

OLMERS.

C'est charmant. Et probablement que bientôt cette lanterne sera aussi allumée.

SABINE.

Non point. Nous avons clair de lune.

OLMERS.

Vers le matin seulement.

SABINE.

Cela n'y fait rien. C'est écrit dans le calendrier et nous nous empressons de faire de sages économies.

OLMERS.

Comme pour le pavé de la route.

SABINE.

Ne vous moquez pas et soyez content de vous en être tiré avec une égratignure au nez.

OLMERS.

Mais, chère enfant, nous aurions été bien plus tranquilles dans ma chambre, bien plus sûrs de n'être pas dérangés.

SABINE.

Vous croyez? Oui certes. Il est regrettable seulement

que ce ne soit pas l'usage à Kraehwinkel que les jeunes filles aillent dans la chambre de leurs amoureux. Ici, dans la rue, je me trouve pour ainsi dire sous la protection de tous mes parents.

OLMERS.

Et vous pourriez au besoin appeler à l'aide le garde de nuit.

SABINE.

Certainement, monsieur.

OLMERS.

J'aurais cru que ma fiancée...

SABINE.

Je ne la suis pas encore, et si vous continuez à vous conduire aussi déraisonnablement, je la deviendrai bien difficilement.

OLMERS.

Déraisonnablement? Comment cela?

SABINE.

Quel démon vous a suggéré d'appeler ma grand'mère « Madame » sans autre? Elle est madame la sous-perceptrice. Tenez-vous cela pour dit.

OLMERS.

Bon, bon; demain elle l'entendra trois cents fois pour le moins.

SABINE.

Le plus sera le mieux. Et pourquoi n'avez-vous pas mangé une bouchée ce soir?

OLMERS.

Parce que j'étais rassasié.

SABINE.

Et quand même. C'est un piètre amoureux que celui qui ne sait pas s'infliger une indigestion par amour de sa belle.

OLMERS.

Bien; je mangerai comme l'illustre Gargantua[1].

SABINE.

Et pourquoi bâilliez-vous sans cesse tandis que mon père racontait son long procès?

OLMERS.

Précisément parce qu'il était si long.

SABINE.

Cela ne fait rien. Il fallait écouter tranquillement et attentivement.

OLMERS.

Attentivement? Quand vous étiez en face de moi?

SABINE.

Vous pouviez bien, en face de moi, bâiller magnifiquement! Etiez-vous aussi tout à fait fou, lorsque mon oncle vous détaillait et vous vantait son cabinet de lecture, de lui dire que ça ne vaut pas un clou?

OLMERS.

Parfaitement, ça ne vaut pas un clou! Rien que des histoires de brigands et de voleurs, des élucubrations romantiques et des almanachs religieux.

SABINE.

En quoi cela vous regarde-t-il? Une fois pour toutes, nous croyons avoir du goût. Nous sommes bien au-dessus de la vulgaire nature humaine; nous ne voulons plus lire Wieland[2] et Engel[3].

OLMERS.

Très bien; demain les romantiques les plus exubérants seront loués par moi encore plus hyperboliquement que par eux-mêmes.

1. La traduction littéraire serait : Paul Mange-Tartines.
2. Cf. note p. 145.
3. Engel (1741-1802), fut à la fois théologien, auteur dramatique et romancier.

SABINE.

Cela vous sera peut-être difficile; mais essayez toujours.

OLMERS.

Pour vous avoir je tenterais les choses les plus difficultueuses.

SABINE.

Mais avec tout cela vous n'atteindrez pas encore le but. Il vous manque la condition essentielle.

OLMERS.

Qui serait?

SABINE.

Un titre, cher ami, un titre. Sans titre vous n'arriverez à rien à Kraehwinkel. Un parchemin dûment timbré y vaut mieux que de l'or en barre. Un titre est ici ce qui vous rend maniable; sans lui on ne sait que faire de vous. On ne demande pas : a-t-il du savoir, a-t-il du mérite? mais : quel titre lui donne-t-on? Celui qui ne peut pas mettre douze à quinze syllabes devant son nom n'a rien à dire, quand même il s'y entendrait dix fois mieux que d'autres. Nous emportons nos titres au lit et au tombeau, et peut-être nourrissons-nous même légèrement l'espoir que nos petits titres retentiront dans les trompettes du jugement dernier. Bref, mon beau monsieur, sans titre vous ne m'obtiendrez pas. Ma grand'mère ne consentira jamais à ce qu'au jour de la solennelle publication des bans, le pasteur n'ait rien de plus à dire que : le fiancé est monsieur Charles Olmers.

OLMERS.

Et si je m'étais déjà procuré un joli petit titre?

SABINE.

Vous en avez un? Alors nous sommes sauvés! Pourquoi ne le disiez-vous pas de suite?

OLMERS.

Je ne pouvais pas savoir.

SABINE.

Mais si, vous pouviez et vous deviez le savoir ! Croyez-vous que la maladie des titres ne sévisse qu'ici ? *C'est partout comme chez nous.* Chut ! J'entends du bruit. C'est la petite fenêtre de Sperling. Il ne nous aura pourtant pas épiés, je suppose.

SCÈNE III.

SPERLING, *à sa fenêtre,* LES PRÉCÉDENTS.

SPERLING.

Hollà, Hollà, hop ! ouvre mon enfant.
Mon enfant dort-elle, ou bien veille-t-elle ?
M'es-tu douce encore ou m'es-tu cruelle?
Pleures-tu, ma belle, ou ris-tu gaiement[1] ?

SABINE, *bas.*

C'est à moi sans doute que cette apostrophe s'adresse.

SPERLING.

Voici les chères petites fenêtres derrière lesquelles s'abrite ma toute gracieuse. Tout est noir et sombre. Peut-être ses yeux conquérants se sont-ils déjà fermés ?

SABINE.

Entendez-vous, monsieur, conquérants.

OLMERS.

Cela ne m'apprend rien de nouveau.

SPERLING.

Que de douces mélodies aillent bercer son chaste sommeil !

(*Il accorde un violon*).

1. Strophe de *Lénore* la célèbre ballade de Burger.

SABINE.

Ah, malheur! C'est en vue d'une sérénade! Le bonhomme est bien capable de réveiller tout le voisinage en râclant son violon.

OLMERS.

Que le diable l'emporte!

SPERLING, *joue et chante.*

Trallirum larum, entends-moi.
Tallirum larum, lyre...

SABINE, *qui a regardé autour d'elle.*

Bon! il ne manquait que cela! Voici le veilleur de nuit. Vite derrière le réverbère.

(*Tous deux se cachent de leur mieux*).

SCÈNE IV.

LE VEILLEUR DE NUIT, LES PRÉCÉDENTS.

LE VEILLEUR, *il sonne dans une trompe.*

Écoutez, gens de la ville...

SPERLING, *criant de sa fenêtre.*

Impudent! n'entendez-vous pas que je fais de la musique?

LE VEILLEUR.

Qu'est-ce que cela me fait! Si monsieur veut chanter les heures lui-même, qu'il descende. (*Il chante*). Écoutez, gens de la ville, et laissez-moi vous dire...

SPERLING, *joue et chante en même temps.*

Trallirum larum, c'est moi, c'est moi...

SCÈNE V.

MADAME STAAR, *à sa fenêtre*, LES PRÉCÉDENTS.

MADAME STAAR, *chantant son cantique.*

Le silence à présent... (*Elle crie*) Mon Dieu quel tapage! (*Elle recommence à chanter*) envahit les grands bois.

LE VEILLEUR, *en même temps.*

L'horloge a sonné neuf heures.

SPERLING, *en même temps.*

Bien aimée, ton fidèle amant!

MADAME STAAR.

Mais on n'entend plus ses propres paroles!

SPERLING.

Damné veilleur!

LE VEILLEUR.

Quoi, quoi? J'ai fini, moi!

(*Il sort*).

SCÈNE VI.

MONSIEUR STAAR, *à sa fenêtre*, LES PRÉCÉDENTS.

MONSIEUR STAAR, *regardant au-dessus de lui.*

Hé voisin! ne faites pas tant de sabbat, là-haut; les pauvres bêtes mêmes s'agitent dans l'étable.

MADAME STAAR.

Et les gens sont troublés dans leurs méditations.

SPERLING.

Je voulais seulemeut donner une petite sérénade à ma fiancée.

MADAME STAAR.

Eh, mais elle dort depuis longtemps.

(Elle ferme sa fenêtre et l'on entend encore les dernières notes de son cantique s'éloigner et s'éteindre peu à peu).

MONSIEUR STAAR.

Nous avons déjà fait des excès aujourd'hui ; il est bientôt dix heures.

SPERLING.

Qui en est cause sinon l'aventurier de la capitale?

SABINE, *bas à Olmers.*

C'est vous.

MONSIEUR STAAR.

Et mademoiselle la Péronelle dont généralement les yeux se ferment déjà à huit heures.

OLMERS, *à Sabine.*

Ça, c'est vous.

SPERLING.

Il me semblait presque qu'elle ne quittait pas des yeux ce vagabond.

SABINE, *à Olmers.*

Voilà pour vous.

MONSIEUR STAAR.

Hélas! Nous pouvons bien nous targuer de convenance...

OLMERS.

Et ceci pour vous.

SPERLING.

Mais nous supportons les hardiesses des étrangers.

SABINE.

Attrapez ça.

MONSIEUR STAAR.

Ah mam'selle ma nièce s'en croit assez, à cause de son joli museau.

OLMERS.

Notez-vous cela.

SPERLING.

Et monsieur Olmers à cause de ses sophismes.

SABINE.

Retenez cela.

MONSIEUR STAAR.

Il faut que tout cela prenne fin demain.

SABINE.

Avec l'aide de Dieu !

SPERLING.

Demain auront lieu les fiançailles.

OLMERS.

Entre nous.

MONSIEUR STAAR.

Bonne nuit, monsieur le substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées.

SPERLING.

Un agréable sommeil, monsieur le vice-marguillier.

(*Tous deux rentrent*).

SCÈNE VII

OLMERS, SABINE.

OLMERS.

Enfin les voilà partis !

SABINE.

Mais maintenant il faut aussi que nous rentrions.

OLMERS.

Pas encore. Le soir est si beau, si doux. Encore une petite promenade devant les portes de la ville ?

SABINE.

Vous êtes fou! Pourquoi pas jusqu'à votre fondrière?

OLMERS.

Alors un peu dans les rues.

SABINE.

Tout aussi peu. Voilà ce que risque une jeune fille quand elle s'écarte seulement d'un doigt de la bienséance. Parce que je me suis laissé entraîner devant la porte de la maison, monsieur s'imagine de suite qu'il peut se promener à plaisir avec moi de par le vaste monde.

OLMERS.

Une innocente promenade!

SABINE.

Traverser joyeusement la vie à votre bras, soit; mais pas de semblable promenade avant le mariage. Et sur ce, bonne nuit! Quant à demain, sortez votre titre dès la première heure et suivez ponctuellement mes recommandations pour le reste.

OLMERS.

Bonne nuit, sage enfant. Vous n'allez au moins pas me refuser un baiser?

SABINE.

C'est déjà trop d'un serrement de main. Bonne nuit! Oh! Malheur! Je vois une lanterne qui arrive rapidement vers nous. C'est l'appariteur du conseil, si je ne me trompe. Vite jouons encore une fois à cache-cache.

(*Ils se cachent de nouveau derrière le réverbère*).

SCÈNE VIII.

COLAS, *l'appariteur, avec une lanterne sourde,* LES PRÉCÉDENTS.

COLAS, *hors d'haleine.*

Ouf! Ah malheureux que je suis! ah! pauvre homme frappé du destin! Cela me coûtera la vie! O malheur,

malheur ! Pourvu que cela ne me coûte pas ma place ! Mais à quoi sert de gémir ? Il faut que le bourgmestre le sache, cette nuit même. Il fera peut-être sonner le tocsin. (*Il frappe à la maison*). Hé ! holà ! hé !

LE BOURGMESTRE, *de l'intérieur.*

Qui frappe si tard ?

COLAS.

L'État est en danger.

LE BOURGMESTRE, *à la fenêtre.*

Colas ! C'est vous ? Que voulez-vous ?

COLAS.

Ah ! monsieur le bourgmestre ! Je suis mort !

LE BOURGMESTRE.

Que se passe-t-il donc ?

COLAS.

La délinquante...

LE BOURGMESTRE.

Eh bien ?

COLAS.

Elle est au diable.

LE BOURGMESTRE.

Quoi ?

COLAS.

Elle est partie et court la campagne.

LE BOURGMESTRE.

A Dieu ne plaise !

COLAS.

Mon honneur ! Ma réputation ! Mes bénéfices ! Je me jetterai dans l'étang !

LE BOURGMESTRE.

Silence, Colas, silence ! Il faut que l'affaire soit traitée en secret. Attendez un peu, je viens de suite.

(*Il ferme la fenêtre*).

COLAS.

Ah! pauvre misérable créature que je suis! Et maintenant, qui mettra-t-on demain au pilori? Il n'y a pas dans toute la ville une âme chrétienne qui me viendra en aide.

SCÈNE IX.

LE BOURGMESTRE, *en robe de chambre de brocart*, LES PRÉCÉDENTS.

LE BOURGMESTRE.

Eh bien, Colas! Faites votre rapport sur les circonstances de cet épouvantable événement.

COLAS.

Votre Grâce sait bien que je devais tous les soirs apporter à la délinquante une demi-livre de pain et une cruche d'eau prise au fossé de la ville. C'est ce qui a également eu lieu aujourd'hui. Elle était gaie et en bonne disposition. Les menottes tenaient bien. Son bon lit de vieille paille molle était secoué. Je lui souhaitai bonne chance pour sa journée d'honneur, je fermai, je poussai les verrous, et je fus me coucher. Il y a une heure, ma femme me donne de son coude pointu un coup dans le côté et me dit : Écoute un peu comme les chats font du bruit là-haut. Quoi! les chats! dis-je avec étonnement, car il y a longtemps qu'il leur est défendu de se montrer à l'Hôtel de Ville, depuis que par la plus grande irrévérence une chatte a choisi le fauteuil de monsieur le bourgmestre pour y faire ses petits.

LE BOURGMESTRE.

Après.

COLAS.

J'écoute, j'épie, je fais des conjectures, je m'étonne, cela peut bien avoir duré une demi-heure.

LE BOURGMESTRE.

Bien trop longtemps.

COLAS.

Enfin je rassemble mes esprits. Je me lève, j'allume ma lanterne, je monte à pas de loup, je tire les verrous, je passe la tête ; la stupeur me cloue sur place : le nid était vide et l'oiseau envolé.

LE BOURGMESTRE.

Avec l'aide du diable.

COLAS.

Comment sans cela? Elle avait enlevé les menottes, fait un trou dans le mur, grimpé dans mon réduit à jambons, pris un jambon et trois saucisses, et elle est partie !

LE BOURGMESTRE.

Une sorcière ! Il faudra qu'on la brûle. Je ferai un rapport au conseil, et le maître-forestier devra nous livrer le bois du gouvernement pour le bûcher.

COLAS.

Oui, si seulement nous la tenions d'abord.

LE BOURGMESTRE.

Damné coup du sort! Durant neuf ans je me suis fait de la bile, les actes se sont amoncelés à la hauteur d'un étage. (*Avec emphase*). Demain devait enfin luire le grand jour où j'allais recueillir les fruits de ma peine, déjà tout Kraehwinkel attendait avec impatience cette heure solennelle, déjà le pilori se dressait pour la gloire et l'honneur du très sage conseil de la ville, et voici mes belles espérances anéanties comme les bulles de savon que font les gamins!

COLAS.

Ma réputation ! Mes bénéfices ! Mon jambon !

LE BOURGMESTRE.

Ne peut-on donc pas découvrir de trace ? ou peut-être une main scélérate qui aurait aidé à sa fuite ?

COLAS.

Satan oui, mais nulle âme chrétienne. La femme, pendant la dernière guerre, a été comme vivandière jusqu'en Lorraine, et c'est là qu'elle aura appris à connaître le diable. Une rusée créature ! Elle savait placer ses mots comme une femme noble et elle lisait toute la journée. Il y avait encore plusieurs livres sur la table et ce chiffon de papier. Mais je ne puis pas le lire.

LE BOURGMESTRE.

Donne ce billet. (*Il le lit à la lueur de la lanterne*). « Que le très sage conseil me pardonne de lui gâter la farce de demain ». — Une farce ! Ce n'était rien moins qu'une farce.

COLAS.

Si seulement nous te tenions, tu verrais si la farce était bonne !

LE BOURGMESTRE, *lisant :*

« J'avais par trop le temps long à la fin, et j'avais envie de respirer un peu d'air frais ». — Ne pouvait-elle donc pas attendre d'être au pilori :

COLAS.

Ingrate créature ! On l'a gavée pendant neuf ans !

LE BOURGMESTRE, *lisant.*

« Je dois ma libération à monsieur le vice-marguillier ». — Quoi ! Mon frère ! Est-il fou ?

COLAS.

Dieu soit loué ! nous pourrons nous en prendre à celui-là.

LE BOURGMESTRE, *lisant.*

« Qui a eu la bonté de me prêter maint beau livre de son cabinet de lecture ». — C'est le diable qui l'y a poussé. (*Lisant*). « Entre autres la Vie de Trenk et son évasion de la prison ». — Je voudrais qu'il fût lui-même dedans.

(*Lisant*). « J'ai appris dans ce livre à préparer ma fuite à force de courage, de patience et d'adresse. Le moment est venu : Je pars » !

COLAS.

Ce n'est pas vrai, elle est déjà partie.

LE BOURGMESTRE, *lisant*.

« Je remercie le vénérable bourgmestre pour son pain moisi ». — Sotte plaisanterie ! Fallait-il peut-être lui envoyer des gâteaux ? « Et l'appariteur Colas pour son eau vaseuse ». — C'est un mensonge ! Le fossé de la ville a des sources souterraines. (*Lisant*). « Je me recommande au souvenir de tous les habitants de Kraehwinkel. Je regrette de tout cœur d'avoir volé la vache il y a neuf ans, car elle était bien maigre » !

COLAS.

Ça c'est vrai !

LE BOURGMESTRE, *lisant*.

« Qu'en revanche la bénédiction du ciel fasse engraisser monsieur le bourgmestre et lui permette de bien digérer demain le rôti de gala. — Ève Schnurrwinkel ». Oh, trois fois maudite Ève!

COLAS.

O serpent!

LE BOURGMESTRE.

O basilic ! Comme les Rummelsbourgeois vont se faire des gorges chaudes à nos dépens. Mon honneur ! la réputation de la ville de Kraehwinkel, tout est perdu ! Ecoutez, Colas, ne connaîtriez-vous pas, parmi notre fidèle bourgeoisie, quelqu'un qui, par patriotisme, et pour sauver notre honneur, veuille... On pourrait lui mettre un masque.

COLAS.

Personne ne le fera, monsieur le bourgmestre, personne. Quand il s'agit de voir, ils sont tous là. Mais que

l'un ou l'autre doive s'y mettre pour le bien de l'État, on ne trouve plus personne.

LE BOURGMESTRE.

Hélas, hélas! et mon frère, mon sacré frère qui dort *quasi re bene gesta* [1]. (*Il tambourine à la maison de son frère*). Hé là! holà! hé!

MONSIEUR STAAR, *à la fenêtre.*

Mille sacrements! Qui frappe si tard? Décampez! Après dix heures je ne vends plus de café.

(*Il ferme violemment sa fenêtre*).

LE BOURGMESTRE.

Non! Mais écoutez-moi cet imbécile! Moi bourgmestre et aussi président du conseil presbytéral, j'irais chez l'épicier pour une demi-once de café! (*Il frappe de nouveau*). Hé! holà!

MONSIEUR STAAR, *à la fenêtre.*

Si vous ne vous en allez pas bientôt, je vais tirer la police de son premier sommeil.

LE BOURGMESTRE.

Vous pourrez être content tout le premier, monsieur mon frère, si elle continue à dormir.

MONSIEUR STAAR.

Eh, mais! Voyez un peu! C'est mon frère? Que nous apporte-t-il si tard?

LE BOURGMESTRE.

Une calamité digne de Job! Descendez seulement, mon frère.

MONSIEUR STAAR.

Aïe, aïe! Il n'y a pourtant pas le feu?

LE BOURGMESTRE.

Il vaudrait mieux que la moitié de la ville fût en cendres, à commencer par la maison de monsieur mon frère.

1. Comme s'il avait bien agi.

MONSIEUR STAAR.

Le ciel me préserve ! Je descends de suite !

(*Il ferme sa fenêtre*).

LE BOURGMESTRE.

Viens seulement, viens seulement. Une honorable bourgeoisie s'est tant réjouie pour la journée de demain ; ils ont fait des habits neufs et tué les porcs gras. Quand ils sauront que par sa faute il ne se passera rien, ils sont bien capables de piller sa maison et de clouer son cabinet de lecture au pilori.

COLAS.

Tant mieux ! Aussi il n'y a là-dedans que canailles et brigands.

SCÈNE X.

MONSIEUR STAAR, *à demi vêtu*, LES PRÉCÉDENTS.

MONSIEUR STAAR.

Eh bien, qu'y a-t-il donc ?

LE BOURGMESTRE.

C'est un beau coup que vous avez fait là, monsieur mon frère, un coup magnifique !

MONSIEUR STAAR.

Qui ? moi ?

LE BOURGMESTRE.

Avec vos damnés livres !

MONSIEUR STAAR.

Damnés ! Ils ont tous passé par la censure.

LE BOURGMESTRE.

Quelle haute autorité vous a donc chargé de faire passer le temps à une délinquante ?

MONSIEUR STAAR.

Mais, bon Jésus ! de nos jours tout le monde veut lire !

Les délinquantes ont aussi bien le temps long que les gens respectables. Par pitié je lui ai de temps à autre envoyé une histoire de bandit ou quelque autre chose de ce genre.

LE BOURGMESTRE.

Ah! C'était réussi!

MONSIEUR STAAR.

Et aussi un nouveau poème religieux d'après Jacob Böhme[1] qui lui aura servi pour son édification.

LE BOURGMESTRE.

Une jolie édification! La voilà au diable!

MONSIEUR STAAR.

Quoi?

LE BOURGMESTRE.

Elle a percé le mur.

COLAS.

Elle a volé mes jambons.

LE BOURGMESTRE.

Et vous adresse ses remerciements, mon frère.

MONSIEUR STAAR.

A moi?

LE BOURGMESTRE.

Voyez seulement; prenez cette lanterne et lisez.

(*Monsieur Staar lit*).

SPERLING, *à la fenêtre*.

Quels sont ces murmures, ces soupirs? Qui chuchote et qui gronde?

LE BOURGMESTRE, *qui aperçoit Sperling*.

Ça y est; tous les imbéciles de Kraehwinkel vont maintenant se réveiller.

1. Jacob Böhme, mystique allemand (1575-1624), auteur des *Trois principes de l'essence divine*.

SPERLING.

Que vois-je ? Qu'entends-je? Que supposé-je ?

LE BOURGMESTRE.

Si monsieur a les jambes agiles qu'il descende et se mette à sa poursuite.

SPERLING.

Ma fiancée s'est-elle enfuie? J'arrive sur les ailes de la tempête.

(Il ferme violemment sa fenêtre).

LE BOURGMESTRE, *à Monsieur Staar.*

Qu'en dites-vous ?

MONSIEUR STAAR.

Vous me voyez plein d'étonnement.

LE BOURGMESTRE.

A quoi cela me sert-il? Je ne peux pas mettre votre étonnement au pilori.

SCÈNE XI.

SPERLING, *en costume de nuit,* LES PRÉCÉDENTS.

SPERLING.

Me voici, me voici ! Qui l'a enlevée?

LE BOURGMESTRE.

Le diable !

SPERLING.

Je devine déjà, je sais déjà, je comprends déjà ! Le diable a nom Olmers.

LE BOURGMESTRE.

Êtes-vous fou, monsieur ? Qui parle de ma fille ! C'est la délinquante qui est partie.

SPERLING.

La délinquante ?

COLAS.

Avec jambons et saucisses.

LE BOURGMESTRE.

Monsieur mon frère l'y a aidée.

MONSIEUR STAAR.

Elle a lu mon *Trenk* !

SPERLING.

Ah, puissances divines ! Qu'est-ce que j'entends là ! qu'est-ce que j'apprends? Pas de fête demain ! pas de pilori ! pas de fiançailles ! Que faire de mes œuvres poétiques ? J'avais un sonnet sur la délinquante, un triolet sur la potence à trois pieds !

LE BOURGMESTRE.

Je voudrais que vous y fussiez tous pendus !

MONSIEUR STAAR.

Que faire ?

LE BOURGMESTRE.

Oui, nous sommes là comme un troupeau de bœufs devant une montagne.

SPERLING.

Cette belle fête expiatoire interrompue !

MONSIEUR STAAR.

Les Rummelsbourgeois vont mourir de rire !

LE BOURGMESTRE.

C'est encore mon moindre souci. Mais que dira-t-on à la capitale ?

MONSIEUR STAAR.

Pas d'ordre, dira-t-on.

LE BOURGMESTRE.

Pas de prévoyance, pas de vigilance.

MONSIEUR STAAR.

Le ministre sera hors de lui.

LE BOURGMESTRE.

Et le roi dans une belle colère.

MONSIEUR STAAR.

Vous serez révoqué, mon frère.

LE BOURGMESTRE.

Et vous enfermé !

MONSIEUR STAAR.

Malheur ! Malheur !

LE BOURGMESTRE.

Trois fois malheur !

MONSIEUR STAAR.

Il faut sonner le tocsin, la poursuivre.

LE BOURGMESTRE.

Mais il fait nuit noire.

MONSIEUR STAAR.

Ordonnez, mon frère, qu'on allume immédiatement les réverbères.

LE BOURGMESTRE.

Mais le calendrier indique clair de lune.

MONSIEUR STAAR.

Et quand même ! Il y va du salut de l'État. Je fournis l'huile. Ici, monsieur Colas ! Commencez par celui qui est devant ma maison.

COLAS.

Bien volontiers, si cela pouvait me servir à rattraper mes jambons. (*Tandis qu'il veut allumer, il aperçoit Sabine et Olmers cachés et pousse un cri*). Ah ! la délinquante ! La voici en chair et en os.

TOUS.

Quoi ! Quoi !

COLAS.

Et Satan est avec elle !

LE BOURGMESTRE.

Avance ! avance ! créature impie.

COLAS, *saisissant Sabine par le bras.*

Où sont mes saucisses ?

SABINE, *s'agenouillant.*

Oh, mon père !

LE BOURGMESTRE ET MONSIEUR STAAR.

Quoi ! Sabine !

SPERLING.

Mademoiselle ma fiancée !

COLAS.

C'est une illusion du diable.

OLMERS, *s'avançant.*

Monsieur le bourgmestre...

LE BOURGMESTRE ET MONSIEUR STAAR.

Et notre hôte ?

SPERLING.

Ne l'avais-je pas dit ?

LE BOURGMESTRE.

Pourquoi es-tu là ? Que faites-vous ici ?

SABINE.

Demain, mon père, vous saurez tout. Le hasard nous a devancés. J'aime Olmers et déteste Sperling.

SPERLING.

Barbare !

SABINE.

Olmers a de la fortune, il a un titre, il est un camarade de classe du ministre.

OLMERS.

Et il serait heureux de pouvoir arranger à la cour l'affaire désagréable dont les circonstances l'ont rendu témoin. Car il n'y a pas à nier, l'affaire est mauvaise et pourrait avoir des conséquences.

LE BOURGMESTRE, *avec anxiété.*

Croyez-vous vraiment?

MONSIEUR STAAR, *de même.*

A quoi faudrait-il s'attendre?

OLMERS.

Vous, monsieur le bourgmestre, vous serez révoqué.

LE BOURGMESTRE, *avec effroi.*

Vraiment!

OLMERS.

Et vous, monsieur le vice-marguillier, vous serez enfermé.

MONSIEUR STAAR.

Sans remise possible?

OLMERS.

Mais je prends tout sur moi et réponds des suites.

LE BOURGMESTRE.

Si vous pouviez faire cela...

MONSIEUR STAAR.

Il faut aussi considérer, mon frère, que sans le mariage notre jeune fille sera la risée de toute la ville. En pleine rue, au milieu de la nuit avec un jeune homme, personne ne voudra plus l'épouser.

SPERLING.

Moi tout au moins, je n'en veux plus.

LE BOURGMESTRE.

Oui, mais quand même je voudrais, à cause de ces circonstances, qui sont à considérer, la grand'mère...

SABINE.

Il a un titre.

LE BOURGMESTRE.

En a-t-il vraiment un?

MADAME STAAR, *à la fenêtre.*

Tous les mauvais esprits sont-ils donc déchaînés cette nuit? Quel sabbat me fait-on?

LE BOURGMESTRE.

A merveille. Descendez un peu, ma mère. Nous voulons célébrer les fiançailles.

MADAME STAAR.

Dans la rue? A la belle étoile? Dans la nuit et la brume? Voilà qui me sourit tout juste!

(*Elle ferme sa fenêtre avec fracas*).

LE BOURGMESTRE, *à Olmers*.

Je vous le dis, monsieur, il faut que l'affaire de la délinquante soit réglée avant qu'il soit question de mariage.

OLMERS.

Je réponds de tout.

SCÈNE XII.

MADAME STAAR, *en toilette de nuit*, LES PRÉCÉDENTS.

MADAME STAAR.

Eh bien, monsieur le substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées, qu'est-ce encore que ces plaisanteries romanesques?

SPERLING.

Hé, mais je ne suis pas en jeu, moi!

LE BOURGMESTRE.

Monsieur Olmers veut épouser Sabine, et Sabine veut également de lui.

MADAME STAAR.

Et c'est pour cela qu'on m'arrache vexatoirement de mon lit? Ne vous ai-je pas déjà donné mon opinion claire et nette? Non, il n'en sera rien.

MONSIEUR STAAR.

Mais il s'est passé toutes sortes de choses.

MADAME STAAR.

Que m'importe?

LE BOURGMESTRE.

Monsieur peut nous tirer d'un grand embarras.

MADAME STAAR.

Et quand même.

MONSIEUR STAAR.

Sabine était cachée avec lui derrière le réverbère.

MADAME STAAR.

Ce n'est que pis.

LE BOURGMESTRE.

Elle ne trouvera plus de mari.

MADAME STAAR.

Eh bien, elle mourra en honnête vieille fille.

LE BOURGMESTRE.

Monsieur a de la fortune.

MADAME STAAR.

C'est secondaire.

MONSIEUR STAAR.

Et des mérites.

MADAME STAAR.

Cela passe au dernier rang.

LE BOURGMESTRE.

Il a aussi un joli titre.

MADAME STAAR.

Un titre? Comment? Quel titre a-t-il?

OLMERS, *tirant son portefeuille.*

Si madame la sous-perceptrice veut avoir la bonté de jeter un coup d'œil sur ce papier, j'ose me flatter que madame la sous-perceptrice, avec la noblesse de senti-

ments que tout le monde se plaît à admirer chez madame la sous-perceptrice...

MADAME STAAR, *adoucie.*

Enfin... enfin... Monsieur est bien aimable, il faut lui accorder cela. Et qu'est-ce donc que ce petit titre ?

OLMERS.

Conseiller intime des commissions.

MADAME STAAR, *stupéfaite.*

Conseiller !

MONSIEUR STAAR, *de même.*

Conseiller des commissions.

LE BOURGMESTRE, *de même.*

Conseiller intime des commissions

MADAME STAAR.

Alors cela change certainement les choses. Nous n'avons encore rien eu d' « intime » dans notre famille. Oui, s'il en est ainsi et si monsieur le Conseiller intime des commissions veut faire à notre maison l'honneur...

OLMERS.

Mon bonheur repose tout entier entre les mains de madame la sous-perceptrice.

MADAME STAAR.

Monsieur le Conseiller intime des commissions peut absolument compter sur moi.

OLMERS.

Madame la sous-perceptrice est la bonté même.

MADAME STAAR.

Et monsieur le Conseiller intime des commissions est un modèle de savoir-vivre.

LE BOURGMESTRE.

Et maintenant, mes enfants, rentrons afin que nous puissions sans retard rédiger un contrat et un mandat d'arrêt.

MONSIEUR STAAR.

Top! Nous allons allumer un punch. Je vous cherche les citrons.

(*Il rentre dans sa maison*).

OLMERS.

Puis-je avoir l'honneur d'offrir la main à madame la sous-perceptrice ?

MADAME STAAR.

Monsieur le Conseiller intime des commissions trouvera toujours en moi une servante empressée.

(*Olmers la conduit dans la maison*).

LE BOURGMESTRE, *à Sperling*.

Ne prenez pas la chose en mal, monsieur, et ne m'en veuillez pas. Quand il y va du salut de la patrie un bon patriote doit sacrifier sa fille à Moloch.

(*Il sort*).

SPERLING.

Je suis votre humble serviteur.

SABINE, *à Sperling*.

Monsieur le substitut de l'inspecteur des Mines-Ponts-et-Chaussées, je vous demanderai un épithalame.

(*Elle s'incline profondément et rentre dans la maison*).

SPERLING.

Attends seulement! Tu verras quel hymne en ton honneur j'écrirai! Un chef-d'œuvre!

COLAS.

Qui sait derrière quelle haie la femme est installée maintenant à se régaler de mes saucisses!

SPERLING.

Monsieur Colas, montez chez moi. Je veux vous lire mon triolet sur la potence.

COLAS.

Allez au diable avec votre trio ! Rendez-moi mes jambons !

(*Il s'en va*).

SPERLING, *seul*.

Je ne peux pourtant pas les avoir écrits pour rien, si seulement le veilleur de nuit venait à passer ! (*Au public avec une politesse doucereuse*). N'y a-t-il personne d'entre vous qui veuille se donner la peine de monter pour entendre mon triolet ?

FIN.

MINNA DE BARNHELM

Comédie en cinq actes

DE

LESSING

INTRODUCTION

Lessing est l'auteur de l'excellente comédie qu'on va lire. Il peut être à juste titre considéré comme le Voltaire de l'Allemagne. Il possédait, en effet, tout comme notre grand philosophe du XVIIIe siècle, un talent universel. Il a été critique d'art, critique littéraire, philosophe adversaire de l'intolérance, auteur dramatique... que sais-je encore? C'est un grand esprit, lumineux, plein d'activité et de courage. Il a prouvé qu'il avait aussi du talent. La comédie traduite dans ce volume et présentée au public qui, certes, l'appréciera comme elle le mérite, n'est qu'une des excellentes œuvres sorties de son génie.

Disons tout d'abord quelques mots de l'auteur. Né en 1729 à Kamenz, en Saxe, il n'a pas mené une existence très heureuse, qui s'est passée presque tout entière à lutter pour la vie, pour obtenir sinon le strict nécessaire, du moins l'aisance qui convenait à un homme de son esprit. Dès l'âge de dix-neuf ans, au lieu de continuer comme les autres ses études à l'Université de Leipzig, il dut, pour subsister, mettre sa plume au service d'un journal de Berlin qui devait plus tard prendre le nom illustre de *Gazette de Voss*. Il devint, à vingt-deux ans, le rédacteur de la partie littéraire de ce journal. Sa perspicacité et son esprit le rendirent bientôt célèbre.

A côté de ses critiques, il s'efforça de créer des œuvres littéraires durables. Prenant pour modèle la littérature bourgeoise mise à la mode par les romans de Richardson et par le théâtre anglais, il composa un drame bourgeois, c'est-à-dire un drame dont les rois et les seigneurs n'étaient pas, comme dans la tragédie française, les seuls personnages. Ce drame remarquable, *Miss Sara Sampson*, est le premier en

date de ce genre alors nouveau en Allemagne (1755). L'auteur avait vingt-six ans. Il connut le succès et voulut améliorer son sort.

De Berlin, il retourna donc à Leipzig où il comptait vivre auprès d'un bon théâtre et composer de nouveaux drames. Mais Frédéric le Grand ayant porté la guerre en Saxe, la troupe du théâtre fut dispersée. Lessing dut donc se mettre aux traductions pour ne pas mourir de faim.

En 1758, nous le retrouvons à Berlin. Il y reprend ses critiques littéraires si appréciées et fonde avec quelques amis une revue où elles paraissent sous forme de lettres. C'est ainsi que furent composées les *Lettres de Littérature* qui eurent un si grand retentissement et renouvelèrent les méthodes de la critique. On les lit encore aujourd'hui avec infiniment de plaisir.

Durant les cinq années qui suivirent 1760, Lessing fut débarrassé du souci de la vie matérielle. Le gouverneur de Breslau l'avait pris à son service comme secrétaire général, et notre auteur connut là-bas, à côté du labeur, la vie joyeuse et facile. C'est là qu'il composa *Minna de Barnhelm*, cette délicieuse comédie qu'on va lire plus loin. Il eut aussi le loisir d'écrire une œuvre de critique d'art, fort célèbre en son temps, à propos du groupe sculptural de Laokoon.

En 1765 cependant, las de cette existence et préférant comme le loup de la fable sa liberté famélique à l'agréable servitude, il revient à Berlin où il vit, selon son expression, comme le moineau sur les toits.

En 1767, à l'âge de trente-huit ans, il s'enthousiasme pour un théâtre national qu'une société de riches négociants voulait fonder à Hambourg; il accepte avec empressement l'emploi de critique de théâtre qui répondait à ses goûts. Ces belles espérances n'eurent pas de lendemain. Dès l'année suivante l'œuvre échouait. Lessing en a rapporté son œuvre immortelle, la *Dramaturgie de Hambourg*. Disons brièvement les idées maîtresses de cette œuvre : Lessing veut créer un théâtre national, un art dramatique allemand. Il sera donc nécessairement l'ennemi de la tragédie française qui, à cette époque, tenait en esclavage la littérature allemande. Il attaquera la règle des trois unités de lieu, de temps et d'action,

règle à laquelle les poètes français se sont soumis et qui entrave la liberté du poète tragique ; il recommandera à ses contemporains d'imiter Shakespeare au lieu de Corneille, de Racine et de Voltaire dont les traductions et les adaptations fourmillaient alors. Telles sont les idées ; mais ce que je ne puis rendre, c'est l'esprit, la verve caustique et la clarté avec lesquelles il traite son sujet et qui font cette lecture plus agréable que celle du roman le plus intéressant et le mieux écrit.

Cependant ni *Minna de Barnhelm*, composée à Breslau, ni la *Dramaturgie de Hambourg* n'avaient enrichi notre auteur. Il se vit obligé, afin de pouvoir se marier, d'accepter une place de bibliothécaire à Wolfenbüttel, près de Brunswick (1769). Il composa *Emilia Galotti*, un de ses meilleurs drames bourgeois. Il ne put se marier qu'en 1776, et s'il connut alors quelques jours de bonheur, ils furent brefs. Le 10 janvier 1778, sa femme mourait en mettant au monde un enfant mort-né.

Lessing, on le conçoit aisément, commençait à s'aigrir de cette malchance qui s'acharnait après lui. Il n'était pas au bout de ses peines. Lessing avait en effet publié en trois fragments, en 1774, en 1777 et en 1778, une œuvre de feu le professeur Reimarus portant ce titre alors belliqueux : *De la tolérance en matière de religion, œuvre fragmentaire d'un anonyme*. On ne saurait s'imaginer combien Lessing fut vilipendé. Avec le même courage et la même persévérance que Voltaire dans la même situation, Lessing se défendit et se fit le champion de la tolérance contre l'esprit de secte religieux. Il fut mordant, virulent, sublime. Comme il était menacé de perdre sa place de bibliothécaire, il composa, pour gagner quelque argent nécessaire à sa subsistance, sa plus belle œuvre, le drame de la tolérance : *Nathan le Sage* (1779).

Epuisé par tant de dures épreuves, Lessing, avant de mourir, lègue à l'humanité les belles pages de son *Éducation du genre humain*. C'est son testament spirituel. Cet homme, jadis si vigoureux, ce grand esprit et ce cœur viril, s'éteignit en 1781. Cette mort précoce, il était à peine âgé de cinquante-deux ans, fut un dommage irréparable. Un magnifique monument, œuvre du célèbre Rietschel, a été élevé à sa mémoire sur une des places de Brunswick. Sa statue nous présente bien; tel que

nous l'imaginons, cet homme de combat. De taille plus élevée que la moyenne, trapu, vigoureux, portant haut la tête sur un cou puissant, le regard ouvert et plein de franchise, un beau représentant de l'humanité qu'on admire longuement et dont on ne peut se détacher.

C'est à juste titre que *Minna de Barnhelm* passe pour une des deux ou trois bonnes comédies que compte la littérature allemande. C'est en effet, avec la *Cruche cassée* de Kleist, une des seules qui soit restée au répertoire et qu'on revoie toujours avec plaisir.

Dans la biographie de Lessing, nous avons déjà eu l'occasion de dire à quelle époque cette comédie fut écrite. Lessing était alors à Breslau, secrétaire général du gouverneur. Il vivait dans un milieu principalement composé de militaires. La guerre de Sept ans (1756-1763) s'étant terminée, quelques régiments désormais inutiles qui formaient l'effectif de guerre furent licenciés, et les commandants, qui avaient souvent avancé de l'argent pour l'équipement et l'entretien de leurs troupes, étaient obligés de réclamer à la caisse des gouverneurs les sommes qui leur étaient dues de ce chef. Il va sans dire que le paiement de ces sommes ne s'effectuait pas sans de longues formalités ; inutile d'ajouter encore que ces formalités s'abrégeaient pour ceux qui étaient insinuants et souples ; que, par contre, ceux d'un caractère fier, comme le major de Tellheim, le héros de notre comédie, voyaient leurs affaires traîner en longueur et menacer d'être définitivement oubliées. Par la position qu'il occupait au siège du gouvernement, Lessing a pu voir de ces officiers licenciés mener une vie de gêne et d'ennuis en attendant la liquidation de leurs affaires.

Le sujet a donc pour point de départ l'histoire nationale ; le héros n'est pas une création fantaisiste, mais bien un être de chair et d'os, comme l'un de nous. Et c'est là le premier mérite de notre auteur, dans le choix de son sujet. Les approbations de la critique du temps sont unanimes. Le second

mérite est de n'avoir pas compliqué à plaisir cette donnée simple et d'y avoir apporté un remarquable talent de mise en scène.

Voyez le début! Quelle scène délicieuse que celle qui ouvre l'action entre le domestique, grossier mais fidèle, de Tellheim et l'aubergiste! Le *Tartufe* de Molière est la seule comédie qui pour la vivacité du début ressemble à *Minna de Barnhelm.* On est surpris de rencontrer chez un littérateur allemand une verve aussi entraînante. On voit que Lessing avait été à bonne école et qu'il connaissait à fond l'art dramatique français, comme nous l'avons déjà dit quand nous avons parlé de la *Dramaturgie de Hambourg.*

Cette vivacité, vous la retrouverez à chaque page. Et l'on ne sait quoi admirer davantage, la finesse d'observation des caractères ou le talent d'exposition. La langue est alerte, souple, nerveuse; les personnages merveilleusement étudiés. La comédie tout entière dérive des caractères sans aucun mélange de surnaturel ou d'accidentel. Si Tellheim, qui est un peu misanthrope parce qu'on tarde à reconnaître ses mérites, s'occupait un peu plus de ses affaires, il ne serait pas obligé de se défaire de cet anneau qui sert à amener le dénoûment. S'il n'était pas si fier, — ce dont je ne le blâme point, — il ne refuserait point de se servir de l'argent que le bon et fidèle Werner lui apporte; s'il n'était pas si chevaleresque, il ne refuserait par la somme qui lui est due par la dame en deuil. C'est la fierté de son caractère et l'excellence de son cœur qui sont cause de sa situation gênée et qui amènent toute la comédie.

Bref, c'est une comédie de caractère, et une des meilleures du genre. Elle répond bien à l'idéal que Lessing s'était fait de la comédie. Il a prêché par l'exemple autant que par la théorie. Il a traité un sujet allemand alors que les auteurs dramatiques de son temps cherchaient leurs modèles en France, et préféraient de beaucoup les sujets fantaisistes aux comédies de caractère. La pièce eut, grâce à ces qualités, un énorme succès. Ce succès n'est pas épuisé : *Minna de Barnhelm* est encore fréquemment représentée de nos jours.

A. MOREL,
Agrégé de l'Université.

PERSONNAGES

LE MAJOR[1] DE TELLHEIM, officier licencié.
MINNA DE BARNHELM.
LE COMTE DE BRUCHSALL, son oncle.
FRANÇOISE, sa caméristе.
JUSTE, serviteur du major.
PAUL WERNER, ancien maréchal des logis du major.
L'HOTELIER.
UNE DAME EN DEUIL.
UN CHASSEUR.
RICCAUT DE LA MARLINIÈRE.

La scène est tantôt dans la grande salle de l'auberge, tantôt dans une chambre attenante.

1. Chef d'escadron.

MINNA DE BARNHELM

ACTE I

—

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTE *sommeille dans un coin et parle en rêve.*

Coquin d'hôtelier! Toi, nous? Courage, frère! Hardi, frère! (*Il fait le geste de frapper, le mouvement le réveille*). Quoi de nouveau! Je ne puis fermer l'œil sans me battre avec lui. Que ne reçoit-il seulement la moitié de tous ces coups! Mais voici qu'il fait déjà jour. Il faut que bientôt j'aille trouver mon malheureux maître. S'il ne tenait qu'à moi, il ne remettrait pas les pieds dans cette maudite maison. Où aura-t-il passé la nuit?

SCÈNE II.

JUSTE, L'HOTELIER.

L'Hôtelier.

Bonjour, monsieur Juste, bonjour. Eh, si tôt levé? Ou bien dois-je dire : encore debout si tard?

Juste.

Vous pouvez dire ce que vous voulez.

L'HÔTELIER.

Je ne dis rien que « bonjour » et cela mérite pourtant que monsieur Juste y réponde « merci bien ».

JUSTE.

Merci bien.

L'HÔTELIER.

On est mal disposé lorsqu'on n'a pas eu sa part de sommeil. Je gage que monsieur le major n'est pas rentré et que vous l'avez attendu ici.

JUSTE.

Que ne devine-t-il pas, cet homme!

L'HÔTELIER.

Je suppose, je suppose seulement.

JUSTE *se tourne et veut s'éloigner.*

Votre serviteur!

L'HÔTELIER, *le retenant.*

Mais non, monsieur Juste.

JUSTE.

Bien : pas votre serviteur, alors.

L'HÔTELIER.

Eh, monsieur Juste! Je ne veux pourtant pas croire que vous soyez encore fâché d'hier? Qui peut garder sa rancune par-delà la nuit?

JUSTE.

Moi! Et encore par-delà toutes les nuits à venir.

L'HÔTELIER.

Est-ce d'un chrétien?

JUSTE.

Tout autant d'un chrétien que de chasser de sa maison, de jeter à la rue un honnête homme parce qu'il ne peut pas payer de suite.

L'HÔTELIER.

Fi! Qui pourrait être assez impie?

JUSTE.

Un hôtelier chrétien. — Mon maître! Un homme pareil! Un pareil officier!

L'HÔTELIER.

Je l'aurais chassé de la maison, moi? Je l'aurais jeté à la rue? J'ai beaucoup trop de respect envers un officier pour faire cela, et aussi beaucoup trop de compassion pour un officier remercié. J'ai dû, par nécessité absolue, lui donner une autre chambre. N'y pensez plus, monsieur Juste. (*Il appelle dans la coulisse*). Holà! — Je veux arranger les choses. (*Un serviteur entre*). Apporte un petit verre. Monsieur Juste désire un petit verre, et quelque chose de bon!

JUSTE.

Ne vous donnez pas la peine, monsieur l'hôtelier. M'empoisonne la moindre goutte que... Pourtant je ne veux pas jurer; je suis encore à jeun!

L'HÔTELIER, *au serviteur qui a apporté un verre et une bouteille de liqueur.*

Donne et va! Voilà, monsieur Juste, quelque chose d'excellent! Fort, agréable, et bon pour la santé. (*Il remplit le verre et le lui tend*). Ceci peut remettre d'aplomb un estomac défait par la veillée.

JUSTE.

Pour un peu je ne pourrais pas! Mais pourquoi ma santé devrait-elle expier sa grossièreté? (*Il prend et boit*).

L'HÔTELIER.

A votre santé, monsieur Juste.

JUSTE, *rendant le verre.*

Pas mauvais! Mais, monsieur l'hôtelier, vous êtes tout de même un rustre.

L'HÔTELIER.

Mais non, mais non! Vite encore un : il ne faut pas se tenir sur une seule jambe!

JUSTE, *après avoir bu.*

Je dois le reconnaître, c'est bon, très bon! Fait par vous, monsieur l'hôtelier?

L'HÔTELIER.

Pensez-vous! Du véritable Dantzig! du double Lachs, authentique!

JUSTE.

Voyez-vous, monsieur l'hôtelier, si je pouvais faire l'hypocrite, je ferais l'hypocrite pour quelque chose de pareil, mais je ne le puis pas, il faut que cela sorte : vous êtes tout de même un rustre, monsieur l'hôtelier.

L'HÔTELIER.

De ma vie, personne ne m'a dit cela. Encore un, monsieur Juste? Toutes les bonnes choses vont par trois.

JUSTE.

Ma foi! (*Il boit.*) Une bonne chose, en vérité, une bonne chose. Mais la vérité aussi est une bonne chose. Monsieur l'hôtelier, vous êtes tout de même un rustre.

L'HÔTELIER.

Si je l'étais vraiment, supporterais-je de vous l'entendre dire ainsi?

JUSTE.

Oh oui! car il est bien rare qu'un rustre s'échauffe la bile.

L'HÔTELIER.

Encore un, monsieur Juste. Une corde ne tient que mieux quand elle est quadruple.

JUSTE.

Non, trop serait trop. Et à quoi cela vous servirait-il, monsieur l'hôtelier? Jusqu'à la dernière goutte de la bouteille je maintiendrais ce que j'ai dit. Fi, monsieur l'hôtelier! Avoir du si bon Dantzig et de si mauvaises manières! Un homme comme mon maître, qui demeure chez vous depuis si longtemps, dont vous avez déjà tiré maint bel

écu, et qui de sa vie n'est pas resté devoir un liard, parce qu'il n'a pas payé recta depuis quelques mois, parce qu'il ne laisse plus tellement monter ses dépenses, avoir osé lui déménager sa chambre en son absence !

L'HÔTELIER.

Mais puisqu'il me fallait absolument la chambre. Puisque je savais que monsieur le major l'aurait donnée de son plein gré, si nous avions pu attendre jusqu'à son retour. Devais-je laisser ces personnes étrangères passer devant ma porte ? Devais-je, de gaieté de cœur, jeter cette aubaine dans la gueule d'un autre hôtelier ? Et je ne crois pas même qu'elles auraient pu descendre ailleurs. Les auberges sont toutes bondées en ce moment. Une si jeune, si jolie, si aimable dame devait-elle rester dans la rue ? Votre maître est bien trop galant pour cela. Et encore qu'y perd-il ? Ne lui ai-je pas aménagé une autre chambre ?

JUSTE.

Sur le derrière de la maison, contre le pigeonnier, avec vue entre les cheminées du voisin.

L'HÔTELIER.

La vue était fort jolie avant que ce maudit voisin ne l'ait bouchée. Pour le reste, la chambre est coquette et tapissée.

JUSTE.

Elle l'a été.

L'HÔTELIER.

Mais non, il reste tout un mur. Et votre petite chambre à côté, monsieur Juste, qu'est-ce qui lui manque à votre petite chambre ? Elle a une cheminée, qui, je l'avoue, fume un peu en hiver...

JUSTE.

Mais qui ne manque pas d'être fort agréable en été. Je crois, monsieur, que vous voulez vous moquer par-dessus le marché.

L'Hôtelier.

Que non, que non, monsieur Juste ! Monsieur Juste !

Juste.

N'échauffez pas la tête à monsieur Juste, sans quoi !...

L'Hôtelier.

Je vous échauffe la tête, moi ? Mais non, c'est le Dantzig.

Juste.

Un officier comme mon maître ! Ou bien pensez-vous qu'un officier licencié n'est pas un officier qui puisse vous rompre les os ? Pourquoi étiez-vous donc si obséquieux pendant la guerre, vous, monsieur l'hôtelier ? Pourquoi chaque officier était-il alors un homme respectable, chaque soldat un brave et honnête garçon ? Est-ce un petit commencement de paix qui vous rend déjà si arrogant ?

L'Hôtelier.

Qu'avez-vous maintenant à vous emporter, monsieur Juste ?

Juste.

Je veux m'emporter...

SCÈNE III

DE TELLHEIM, Les Précédents.

De Tellheim, *entrant.*

Juste !

Juste, *croyant que c'est l'hôtelier qui l'appelle.*

Juste ! sommes-nous si intimes par hasard ?

De Tellheim.

Juste !

Juste.

Je pensais bien être pour vous : « Monsieur Juste ! »

L'HÔTELIER, *qui aperçoit le major.*

Psitt! Psitt! Monsieur, monsieur? Monsieur Juste! Tournez-vous donc ; votre maître...

DE TELLHEIM.

Juste! Je crois que tu te querelles! Que t'ai-je pourtant ordonné?

L'HÔTELIER.

Oh! Votre Grâce! se quereller! Dieu m'en garde! Comment aurais-je l'audace de me quereller avec quelqu'un qui a l'honneur de vous servir?

JUSTE.

Que ne puis-je asséner mon poing sur son échine ronde!

L'HÔTELIER.

Il est vrai que monsieur Juste parle pour son maître et avec un peu de vivacité. Mais il a raison et je ne l'en estime que davantage; je puis dire que je l'aime à cause de cela.

JUSTE.

Oh! Ne pas pouvoir lui défoncer les mâchoires!

L'HÔTELIER.

Il est seulement dommage qu'il s'échauffe pour rien. Car je suis certain que Votre Grâce ne me tient pas en disgrâce, parce que la nécessité... m'a mis dans l'absolue nécessité...

DE TELLHEIM.

Assez sur ce sujet, monsieur. Je suis votre débiteur; en mon absence vous déménagez ma chambre; vous serez payé, et je me loge ailleurs. C'est tout naturel!

L'HÔTELIER.

Comment, ailleurs? Vous voulez déménager, Votre Grâce? Ah malheureux que je suis! ah! pauvre homme que je suis! Non, au grand jamais! Il faudra plutôt que la dame quitte la place. Monsieur le major ne peut pas, ne veut pas lui laisser la chambre, la chambre est à lui,

elle n'a qu'à partir; je ne puis rien pour elle. Je vais, Votre Grâce...

DE TELLHEIM.

Pas deux sottises au lieu d'une, l'ami. Que cette dame reste en possession de la chambre.

L'HÔTELIER.

Et Votre Grâce irait croire que par méfiance, par souci de mon paiement...? Comme si je ne savais pas que Votre Grâce pourra me payer sitôt qu'elle le voudra. Le petit sac cacheté (il y avait écrit dessus 500 thalers en or) que Votre Grâce avait mis dans le secrétaire, est en lieu sûr.

DE TELLHEIM.

Je l'espère, ainsi que pour le reste de mes affaires. Juste en prendra possession lorsqu'il vous aura réglé le compte.

L'HÔTELIER.

En vérité, j'ai eu un réel effroi lorsque j'ai trouvé le petit sac. J'ai toujours tenu Votre Grâce pour un homme rangé et prévoyant qui ne se démet jamais complètement. Mais cependant, si j'avais soupçonné de l'argent comptant dans le secrétaire...

DE TELLHEIM.

Vous vous seriez comporté plus poliment à mon égard. Je vous comprends. Allez seulement, monsieur, laissez-moi : j'ai à parler à mon domestique.

L'HÔTELIER.

Mais, Votre Grâce...

DE TELLHEIM.

Viens, Juste; monsieur ne veut pas permettre que je te dise dans sa maison ce que tu as à faire.

L'HÔTELIER.

Je m'en vais à l'instant, Votre Grâce. Toute ma maison est à votre service.

(Il sort).

SCÈNE IV.

DE TELLHEIM, JUSTE.

JUSTE, *qui frappe du pied et crache derrière l'hôtelier.*

Fi !

DE TELLHEIM.

Qu'y a-t-il ?

JUSTE.

J'étouffe de colère.

DE TELLHEIM.

Autant vaut de cela que d'un coup de sang.

JUSTE.

Et vous, je ne vous reconnais plus, mon maître. Que je meure devant vos yeux si vous n'êtes pas l'ange gardien de ce sournois et méchant coquin. Malgré le gibet, le fer et la roue, j'aurais voulu l'étrangler de mes mains, le déchirer de mes dents.

DE TELLHEIM.

Brute !

JUSTE.

Plutôt être une brute qu'un homme pareil !

DE TELLHEIM.

Enfin que veux-tu ?

JUSTE.

Je veux que vous sentiez combien vous avez été offensé.

DE TELLHEIM.

Et alors ?

JUSTE.

Et alors que vous vous vengiez. — Non, l'individu n'est pas digne de vous.

DE TELLHEIM.

Et que, par conséquent, je te charge de me venger? Ce fut ma première pensée. Il ne m'aurait pas revu devant lui et aurait reçu son paiement de ta main. Je sais que tu peux jeter une poignée de monnaie avec suffisamment de mépris.

JUSTE.

Vraiment! quelle vengeance bien sentie!

DE TELLHEIM.

Mais à laquelle il nous faut renoncer pour le moment. Je n'ai plus un centime d'argent comptant et je ne saurais pas non plus où en trouver.

JUSTE.

Pas d'argent comptant? Et qu'est-ce que cette bourse avec 500 thalers d'or que l'hôtelier a trouvée dans votre secrétaire?

DE TELLHEIM.

C'est de l'argent qui m'a été confié en dépôt.

JUSTE.

Ce ne sont pas cependant les cent pistoles que votre ancien maréchal des logis vous a apportées il y a quatre ou cinq semaines?

DE TELLHEIM.

Celles-là même, de Paul Werner. Pourquoi pas?

JUSTE.

Vous ne les avez pas encore employées? Monsieur, vous pouvez faire ce que vous voulez de ces cent pistoles, je m'en porte garant.

DE TELLHEIM.

En vérité?

JUSTE.

Werner a appris par moi combien l'on vous berne à propos de vos réclamations à la trésorerie générale. Il a appris...

DE TELLHEIM.

Que j'allais sûrement devenir mendiant, si toutefois je ne l'étais déjà. Je te suis très reconnaissant, Juste. Et cette nouvelle décida Werner à partager avec moi son peu de ressources... Je suis bien content de l'avoir deviné. Écoute, tu vas aussi me faire de suite ton compte : nous nous séparons.

JUSTE.

Quoi ? Comment ?

DE TELLHEIM.

Plus un mot ; il vient quelqu'un.

SCÈNE V.

UNE DAME EN DEUIL, DE TELLHEIM, JUSTE.

LA DAME.

Je vous prie de m'excuser, monsieur...

DE TELLHEIM.

Qui cherchez-vous, madame ?

LA DAME.

Précisément l'homme estimable auquel j'ai l'honneur de parler. Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis la veuve de votre ancien capitaine de cavalerie.

DE TELLHEIM.

Au nom du ciel, madame, quel changement.

LA DAME.

Je relève à peine de la maladie que m'avait causée la douleur de perdre mon mari. Je vous dérange bien tôt, monsieur le major, mais je pars pour la campagne, où une amie bienveillante, mais malheureuse aussi, m'offre un premier asile.

DE TELLHEIM, *à Juste.*

Va, laisse-nous seuls.

SCÈNE VI.

LA DAME, DE TELLHEIM.

DE TELLHEIM.

Parlez sans crainte, madame. Devant moi vous n'avez pas à avoir honte de votre malheur. En quoi puis-je vous être utile ?

LA DAME.

Monsieur le major...

DE TELLHEIM.

Je vous plains, madame. En quoi puis-je vous être utile ? Vous savez que votre mari était mon ami ; je dis mon ami ; je n'ai jamais été prodigue de ce titre.

LA DAME.

Qui sait mieux que moi combien son amitié vous était chère, combien la vôtre lui était précieuse ? Vous eussiez été sa dernière pensée, votre nom eût été le dernier son échappé de ses lèvres mourantes, si la nature jalouse n'avait réclamé ce triste privilège pour son malheureux fils, pour sa malheureuse femme.

DE TELLHEIM.

Arrêtez, madame ! Je pleurerais volontiers avec vous, mais aujourd'hui je n'ai pas de larmes. Épargnez-moi ! Vous me trouvez à un moment où je ne me laisserais que trop facilement aller à murmurer contre la Providence. O mon loyal Marloff ! Dites vite, madame, qu'avez-vous à m'ordonner ? Si je suis en état de vous servir, si je puis...

LA DAME.

Je ne puis partir sans avoir accompli ses dernières volontés. Il se souvint, peu avant sa fin, qu'il mourait votre débiteur, et me supplia d'acquitter cette dette avec

le premier argent que j'aurais. J'ai vendu son équipement et je viens dégager sa signature.

DE TELLHEIM.

Comment, madame, c'est pour cela que vous venez !

LA DAME.

Oui, pour cela. Permettez que je vous remette l'argent.

DE TELLHEIM.

Mais non, madame! Marloff mon débiteur? Cela me semble bien peu probable. Laissez-moi voir. (*Il tire son portefeuille et cherche*). Je ne trouve rien.

LA DAME.

Vous aurez égaré son billet, et le billet ne fait rien à l'affaire. Permettez.

DE TELLHEIM.

Non, madame ! Je n'ai pas coutume d'égarer ces choses-là. Si je n'ai pas de billet, cela prouve que je n'en ai jamais eu, ou bien qu'il m'a déjà été remboursé et que je l'ai rendu.

LA DAME.

Monsieur le major!

DE TELLHEIM.

C'est tout à fait certain, madame. Marloff n'est rien resté me devoir. Je ne puis d'ailleurs me souvenir qu'il m'ait jamais dû quelque chose. C'est ainsi, madame; bien plutôt je serais, moi, son débiteur. Je n'ai jamais rien pu faire pour m'acquitter envers un homme qui durant six années a partagé avec moi heur et malheur, gloire et péril. Je n'oublierai jamais qu'il laisse un fils, qui sera mon fils sitôt que je pourrai être son père. L'embarras dans lequel moi-même je me trouve en ce moment...

LA DAME.

Homme généreux! Mais n'ayez pas non plus de moi une opinion trop mesquine. Prenez l'argent, monsieur le major! Je serai du moins tranquillisée.

DE TELLHEIM.

Que faut-il de plus pour vous tranquilliser, hors l'assurance que cet argent ne m'appartient pas? Ou bien voudriez-vous que je dépouille un orphelin en bas âge, l'enfant de mon ami? Dépouiller, madame, voilà ce que cela serait en réalité. C'est à lui que cet argent appartient, conservez-le pour lui.

LA DAME.

Je vous entends, monsieur; pardonnez-moi seulement de ne pas encore bien savoir comment on accepte les bienfaits. Mais d'où savez-vous qu'une mère fait plus pour son fils qu'elle ne ferait pour elle-même? Je pars...

DE TELLHEIM.

Allez, madame, allez! Que votre voyage soit heureux! Je ne vous demande pas de me donner de vos nouvelles. Elles m'arriveraient peut-être à un moment où je ne pourrais rien faire pour vous. Mais un mot encore, madame! J'allais presque oublier l'essentiel. Marloff a encore un solde à toucher à la caisse de notre ancien régiment. Ses réclamations sont aussi justifiées que les miennes. S'il est fait droit aux miennes, il faudra qu'il en soit de même pour les siennes. Je m'en porte garant...

LA DAME.

Oh monsieur!... Mais je ne puis que me taire. Préparer ainsi des bienfaits futurs, c'est les avoir déjà accomplis au regard du ciel. Recevez sa récompense et mes larmes.

(*Elle sort*).

SCÈNE VII.

DE TELLHEIM.

Pauvre, courageuse femme! Que je n'oublie pas de détruire ce chiffon de papier. (*Il prend quelques papiers*

dans son portefeuille et les déchire). Qui m'assure que mon propre dénuement ne m'induirait pas un jour à en faire usage.

SCÈNE VIII.

JUSTE, DE TELLHEIM.

DE TELLHEIM.

C'est toi ?

JUSTE, *s'essuyant les yeux.*

Oui.

DE TELLHEIM.

Tu as pleuré ?

JUSTE.

J'ai écrit mon compte à la cuisine et la cuisine est pleine de fumée. Le voici, monsieur.

DE TELLHEIM.

Donne.

JUSTE.

Ayez quelque pitié pour moi, mon maître. Je sais bien que les hommes n'en ont pas pour vous ; mais...

DE TELLHEIM.

Que veux-tu ?

JUSTE.

Je me serais plutôt attendu à recevoir la mort que mon congé.

DE TELLHEIM.

Je ne puis te garder plus longtemps; il faut que j'apprenne à me passer de domestique. (*Il ouvre le compte et lit*) : « Ce que me doit monsieur le Major : trois mois et demi de gages à 6 thalers par mois, font vingt et un thalers. Depuis le premier de ce mois, dépensé en menus

frais 1 thaler, 7 gros, 9 fénins [1], *summa summarum* 22 thalers, 7 gros 9 fénins ». Bien. Et il est équitable que je te paye en entier le mois commencé.

JUSTE.

L'autre page, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Autre chose encore ? (*Il lit*) : « Ce que je dois à monsieur le major : payé pour moi au chirurgien, 25 thalers ; pour frais d'entretien et de traitement pendant ma maladie, payé pour moi 39 thalers ; sur ma demande, avancé à mon père ruiné par l'incendie et le pillage, et non compris les deux chevaux de butin dont il lui a été fait présent : 50 thalers. *Summa summarum* 114 thalers. Dont à déduire les 22 thalers 7 gros 9 fénins susdits. Reste devoir à monsieur le major 91 thalers, 16 gros et 3 fénins ». Tu es fou, mon garçon !

JUSTE.

Je crois volontiers que je vous ai coûté beaucoup plus. Mais c'eût été de l'encre perdue que de le rajouter. Je ne puis pas vous payer tout cela, et si, par-dessus le marché, vous m'enlevez aussi la livrée que je n'ai pas encore gagnée, alors j'aurais autant aimé que vous me laissiez crever à l'hôpital.

DE TELLHEIM.

Pour qui me prends-tu ? Tu ne me dois rien, et je veux te recommander à quelque personne de mes relations chez qui tu seras mieux que chez moi.

JUSTE.

Je ne vous dois rien, et malgré cela vous voulez me renvoyer.

1. Le thaler est une monnaie d'argent valant environ 3 fr. 75 ; le gros d'argent, ancienne monnaie, en était la vingt-quatrième partie ; il fallait 12 pfennig (fénins) pour faire un gros ; actuellement le pfennig vaut 1 centime un quart.

DE TELLHEIM.

Parce que je ne veux rien te devoir.

JUSTE.

Pour cela? Seulement pour cela? Aussi vrai que je suis votre débiteur, aussi vrai que vous ne pouvez pas devenir le mien, vous ne devez pas non plus me renvoyer; faites ce que vous voulez, monsieur le major, je reste auprès de vous; il faut que je reste auprès de vous.

DE TELLHEIM.

Et ton obstination, ta morgue, tes façons violentes envers tous ceux qui, à ton avis, n'ont rien à te dire, ton insidieuse malice, ta soif de représailles...

JUSTE.

Noircissez-moi autant que vous voudrez, je ne veux quand même pas penser plus de mal de moi que de mon chien. L'hiver dernier, tandis que je suivais le canal, au jour tombant, j'entendis des gémissements. Je descendis, je tendis la main du côté d'où venait la voix; je croyais sauver un enfant et je tirai un caniche hors de l'eau. Tant pis, pensai-je. Le caniche me suivit, mais je ne suis pas amateur de caniches. Je le chassai; ce fut inutile; je le repoussai à coups de bâton, ce fut inutile. Je ne le laissai pas entrer dans ma chambre, la nuit; il resta devant la porte, couché au seuil. Quand il s'approchait trop de moi je lui donnais un coup de pied, il poussait un cri, me regardait, et remuait la queue. Il n'a pas encore reçu un morceau de pain de ma main, et cependant je suis le seul à qui il obéisse et qui puisse le toucher. Il saute devant moi et me montre ses talents sans que je le lui commande. C'est un horrible caniche, mais un si brave chien. S'il continue comme cela, je cesserai d'avoir les caniches en grippe.

DE TELLHEIM, *à part.*

Comme moi pour lui! Non, il n'y a pas d'hommes tout à fait mauvais. Juste, nous resterons ensemble.

JUSTE.

Bien certainement! Vous vouliez vous passer de domestique? Vous oubliez vos blessures et votre bras impotent. Vous ne pouvez pas vous habiller tout seul. Je vous suis indispensable, et je suis — sans me vanter, monsieur le major, — je suis un serviteur qui, à supposer qu'il arrive le pire du pis — saurait mendier et voler pour son maître.

DE TELLHEIM.

Juste, nous ne resterons pas ensemble.

JUSTE.

Bon, bon.

SCÈNE IX.

UN DOMESTIQUE, DE TELLHEIM, JUSTE.

LE DOMESTIQUE.

Psitt! Camarade!

JUSTE.

Qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Ne pouvez-vous pas m'indiquer l'officier qui, hier encore, demeurait dans cette chambre?

(*Il désigne la chambre de laquelle il sort*).

JUSTE.

Je le pourrais aisément. Qu'avez-vous pour lui?

LE DOMESTIQUE.

Ce que nous avons toujours quand nous n'avons rien : un compliment. Ma maitresse a entendu dire qu'il a été

délogé à cause d'elle. Ma maîtresse a du savoir-vivre et, pour ce, je dois le prier d'accepter des excuses.

JUSTE.

Eh bien ! priez-le d'accepter des excuses, le voilà.

LE DOMESTIQUE.

Qui est-ce ? Quel titre lui donne-t-on ?

DE TELLHEIM.

Mon ami, j'ai déjà entendu votre message. C'était une politesse superflue de votre maîtresse, je l'apprécie ainsi que je dois. Présentez-lui mes compliments. Comment s'appelle-t-elle ?

LE DOMESTIQUE.

Comment elle s'appelle ? Elle se fait appeler *mademoiselle.*

DE TELLHEIM.

Mais son nom de famille ?

LE DOMESTIQUE.

Je ne l'ai pas encore entendu, et ce n'est pas mon affaire que de le demander. Je m'arrange de façon à avoir au moins toutes les six semaines de nouveaux maîtres. Que le diable s'il veut se souvienne de leur nom !

JUSTE.

Bravo, camarade !

LE DOMESTIQUE.

Je ne suis entré au service de ma présente maîtresse que depuis quelques jours, à Dresde. Je crois qu'elle cherche ici son fiancé.

DE TELLHEIM

Il suffit, mon ami. Je désirais savoir le nom de votre maîtresse mais non ses secrets. Vous pouvez aller.

LE DOMESTIQUE.

Camarade, voilà un maître qui ne m'irait pas.

SCÈNE X.

DE TELLHEIM, JUSTE.

DE TELLHEIM.

Juste, fait en sorte que nous quittions cette maison. La politesse de cette étrangère me blesse autant que la grossièreté de l'hôtelier. Tiens, prends cette bague ; c'est le seul objet de valeur qui me reste et dont je ne croyais jamais faire un tel usage ! Mets-la en gage. Tu t'en feras donner quatre-vingts pistoles ; la note de l'hôtelier ne doit pas s'élever même à trente. Paye-le et ramasse mes affaires. — Pour aller où ? — Où tu voudras. L'hôtellerie la moins chère sera la meilleure. Tu me retrouveras au café, à côté d'ici. Je vais... Fais bien ton affaire.

JUSTE.

Ne vous inquiétez pas, monsieur le major.

DE TELLHEIM, *revenant*.

Et surtout n'oublie pas mes pistolets qui sont accrochés derrière le lit.

JUSTE.

Je n'oublierai rien.

DE TELLHEIM, *revenant de nouveau*.

Une chose encore : emmène aussi ton chien ; tu as compris, Juste ?

SCÈNE XI.

JUSTE

Le chien ne restera pas en arrière. Pour cela je puis me fier à lui. Hum ! mon maître avait encore cette bague précieuse ? Il la portait dans sa poche et non au doigt ? Bon hôtelier, nous ne sommes pas encore aussi déplumés

que nous en avons l'air. C'est chez lui, chez lui-même que je vais te mettre en gage, belle petite bague. Je sais qu'il sera bien vexé que tu ne fondes pas tout entière dans sa main. Ah !

SCÈNE XII.

PAUL WERNER, JUSTE.

JUSTE.

Eh ! Tiens ! Werner ! Bonjour, Werner ! Sois le bienvenu à la ville.

WERNER.

Ah ! le maudit village ! Il m'est impossible de m'y refaire ! Hourrah, mes enfants, hourrah ! J'apporte du nouvel argent. Où est le major ?

JUSTE.

Tu as dû le rencontrer, il vient de descendre l'escalier.

WERNER.

J'arrive par l'escalier de service. Enfin, comment va-t-il ? Je serais déjà venu la semaine dernière, mais...

JUSTE.

Qu'est-ce qui t'a retenu ?

WERNER.

Juste ! As-tu déjà entendu parler du prince Héraclius ?

JUSTE.

Héraclius ? Non, pas que je sache.

WERNER.

Tu ne connais pas le grand héros de l'Orient ?

JUSTE.

Je ne connais d'Orient que les rois mages qui, aux approches du jour de l'an, se promènent avec l'étoile.

WERNER.

Mon gaillard, je crois que tu lis aussi peu les journaux

que les Évangiles? Tu ne connais pas le prince Héraclius, l'homme valeureux qui a conquis la Perse et qui bientôt fera sauter la Sublime Porte! Dieu soit loué qu'on guerroie encore quelque part dans l'univers. J'ai assez longtemps espéré que cela allait recommencer ici. Mais ils sont là, à se soigner la peau! Non, j'ai été soldat et il faut que je redevienne soldat. Bref (*Il regarde autour de lui pour voir si personne n'écoute*), en toute confidence, Juste, je pars pour la Perse afin de faire quelques campagnes contre les Turcs, sous les ordres de Sa Royale Majesté le prince Héraclius.

JUSTE.

Toi?

WERNER.

Moi; aussi vrai que tu me vois. Nos aïeux ont vaillamment marché contre les Turcs, et c'est ce que nous devons aussi faire si nous sommes d'honnêtes gens et de bons chrétiens. J'admets volontiers qu'une campagne contre les Turcs n'est pas de moitié aussi amusante qu'une campagne contre les Français, mais elle doit être d'autant plus avantageuse dans ce monde et dans l'autre. Les Turcs, vois-tu, ont tous des sabres couverts de diamants.

JUSTE.

Pour me faire fendre le crâne par un sabre, je ne me déplacerais pas d'une lieue. Tu ne perds pas la tête, je pense, pour vouloir abandonner ton domaine avec ta charge municipale.

WERNER.

Oh! quant à cela, je l'emporte... Tu devines? J'ai vendu mon domaine.

JUSTE.

Vendu?

WERNER.

Chut! Voici cent ducats que j'ai touchés hier comme acompte; je les apporte au major.

JUSTE.

Et que doit-il en faire ?

WERNER.

Ce qu'il doit en faire ? Les dilapider, les jouer, les boire, les... ce qu'il voudra. Cet homme a besoin d'argent, et il est assez triste qu'on lui fasse tant d'ennuis pour le sien. Mais je sais bien ce que je ferais si j'étais à sa place. Je penserais · « que le diable vous emporte tous » et je partirais pour la Perse avec Paul Werner. Tonnerre ! Le prince Héraclius a dû entendre parler du major Tellheim, si même il ne connaît pas son ancien maréchal des logis Paul Werner. Notre fameuse journée de Katzenhausen...

JUSTE.

Dois-je te la raconter ?

WERNER.

Toi, à moi ? Je vois bien qu'un beau plan dépasse ta compréhension. Je ne veux pas jeter mes perles aux pourceaux. Tiens, prends les cent ducats et donne-les au major. Dis-lui qu'il doit aussi me les garder. Il faut à présent que j'aille au marché où j'ai envoyé quinze sacs de seigle ; ce que j'en retirerai sera également pour lui.

JUSTE.

Werner, tes intentions sont excellentes, mais nous ne voulons pas de ton argent. Garde tes ducats, et quant à tes cent pistoles tu pourras les reprendre intactes aussitôt que tu voudras.

WERNER.

Ah ! Le major a encore de l'argent ?

JUSTE.

Non.

WERNER.

Alors de quoi vivez-vous ?

JUSTE.

Nous faisons inscrire à notre compte, et lorsqu'on ne veut plus inscrire et qu'on nous met à la porte, nous mettons en gage ce que nous avons encore, et nous allons ailleurs. Écoute bien, Paul. Il faut que nous jouions un tour à l'hôtelier.

WERNER.

A-t-il fait quelque chose au major ? J'en suis.

JUSTE.

Qu'en dis-tu, si nous le guettions le soir quand il sort de sa tabagie et que nous le rossions solidement ?

WERNER.

Le soir ? Le guetter ? A deux contre un ? Non, pas de cela.

JUSTE.

Ou si nous le faisions griller dans sa maison ?

WERNER.

Brûler et incendier ? Mon gaillard, on voit bien que tu as été maraud et non soldat. Fi !

JUSTE.

Ou si nous nous en prenions à sa fille. En vérité elle est horriblement laide...

WERNER.

Oh ! alors il doit être trop tard. Et en tout cas tu n'as pas besoin de mon aide pour cela. Mais qu'y a-t-il donc ? Que se passe-t-il ?

JUSTE.

Viens seulement, tu en entendras de belles !

WERNER.

Le diable serait-il lâché céans ?

JUSTE.

Oui, viens seulement.

WERNER.

D'autant mieux. En Perse alors, en Perse !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

—

Dans la chambre de mademoiselle de Barnhelm.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *en négligé ; elle regarde sa montre.*

Françoise, nous nous sommes levées bien tôt. Le temps va nous paraître long.

FRANÇOISE.

Qui peut dormir dans ces maudites grandes villes? Les voitures, les veilleurs de nuit, les tambours, les chats, les caporaux n'en finissent pas de grincer, de crier, de rouler, de miauler, de jurer, tout comme si la nuit n'était faite pour rien moins que pour dormir. Une tasse de thé, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je n'ai pas envie de thé.

FRANÇOISE.

Je vais faire faire de notre chocolat.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Fais-en faire pour toi.

FRANÇOISE.

Pour moi? J'aimerais tout autant causer pour moi toute seule que de boire seule. Assurément le temps va nous paraître long. Il nous faudra faire grande toilette pour tuer l'ennui, et essayer la robe avec laquelle nous voulons donner le premier assaut.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Que parles-tu d'assaut quand je ne viens ici que pour exiger la capitulation déjà promise?

FRANÇOISE.

Et cet officier que nous avons expulsé et auquel nous avons, à cause de cela, envoyé nos compliments ; il ne doit pas avoir infiniment de savoir-vivre, sans quoi il aurait pu nous prier de lui permettre de présenter ses hommages.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tous les officiers ne sont pas des Tellheim. A dire vrai, je ne lui ai fait présenter des compliments que pour avoir l'occasion de m'informer auprès de lui de Tellheim. Françoise, mon cœur me dit que mon voyage réussira, que je le trouverai.

FRANÇOISE.

Votre cœur, mademoiselle? Il ne faut pas trop croire le cœur. Il est beaucoup trop enclin à suivre notre langue. Si notre langue était aussi disposée à parler selon notre cœur, il serait depuis longtemps à la mode d'avoir un cadenas à la bouche.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Ha ha! avec ta bouche cadenassée! Voilà une mode qui m'irait!

FRANÇOISE.

Plutôt ne pas montrer ses jolies dents que de permettre au cœur d'arriver aux lèvres à tout instant!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Quoi! tu es donc si réservée?

FRANÇOISE.

Non, mademoiselle, mais je voudrais l'être davantage. On parle rarement de la vertu qu'on a, mais bien plus souvent de celle dont on manque.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vois-tu, Françoise, tu as fait là une excellente remarque.

FRANÇOISE.

L'ai-je faite? Fait-on ce qui vous passe tout à coup par l'esprit?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Et sais-tu, en fin de compte, pourquoi je trouve ta remarque excellente? C'est parce qu'elle s'applique si bien à Tellheim!

FRANÇOISE.

Qu'est-ce qui à vos yeux ne s'applique pas à lui?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Amis et ennemis s'accordent à dire qu'il est le plus valeureux soldat de la terre. Mais qui l'a déjà entendu parler de vaillance? Il a le cœur le plus loyal, mais les mots de loyauté et de générosité ne viennent jamais à ses lèvres.

FRANÇOISE.

Et de quelles vertus parle-t-il donc?

MADEMOISELLE DE BARNHELM

Il ne parle d'aucune, car il ne lui en manque aucune.

FRANÇOISE.

Je voulais vous l'entendre dire.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Attends, Françoise, j'y songe. Il parle très souvent d'économie. En toute confidence, Françoise, je crois que c'est un homme prodigue.

FRANÇOISE.

Une chose encore, mademoiselle. Je l'ai entendu maintes

fois faire allusion à sa constance et à sa fidélité envers vous. S'il était aussi, par hasard, un esprit volage?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Malheureuse! Mais dis-tu cela sérieusement, Françoise?

FRANÇOISE.

Depuis combien de temps ne vous a-t-il plus écrit?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Hélas, il ne m'a écrit qu'une seule fois depuis que la paix a été conclue.

FRANÇOISE.

Voilà un soupir qui en veut à la paix. C'est étrange! La paix devrait seulement réparer le mal qu'a fait la guerre, mais elle bouleverse aussi le peu de bien que celle-ci, son adversaire, a pu causer. La paix ne devrait pas être aussi intransigeante. Et depuis combien de temps avons-nous la paix? Le temps paraît terriblement long lorsqu'il ne se passe rien. C'est en vain que les postes circulent de nouveau régulièrement; nul n'écrit, car nul n'a rien à écrire.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

« Voici la paix », m'écrivait-il, « et je m'approche de la réalisation de mes vœux ». Mais ne m'avoir écrit cela qu'une fois!

FRANÇOISE.

Nous obliger à aller nous-mêmes au-devant de la réalisation de ses désirs! Si seulement nous le trouvons, il nous le paiera! Mais à supposer au contraire qu'il ait tout de même satisfait ses désirs et que nous apprenions ici...

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *vivement et avec angoisse.*

Qu'il est mort?

FRANÇOISE.

Pour vous, mademoiselle, dans les bras d'une autre.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Attends, Françoise, il te le revaudra! Tu te plais à me tor-

turer. Mais bavarde quand même, sans quoi nous allons nous endormir. Son régiment a été dispersé après la guerre. Qui sait dans quel engrenage de comptes et de justifications il aura été entraîné par là. Qui sait vers quel autre régiment, vers quelle province éloignée il aura été dirigé ? Qui sait quelles circonstances ?... On frappe.

FRANÇOISE.

Entrez.

SCÈNE II.

L'HOTELIER, LES PRÉCÉDENTES.

L'HÔTELIER, *passant la tête à la porte.*

Puis-je entrer, mesdames ?

FRANÇOISE.

Monsieur l'hôtelier ? Entrez seulement.

L'HÔTELIER, *avec une plume derrière l'oreille, une feuille de papier et une écritoire à la main.*

Je viens, mademoiselle, vous souhaiter bien humblement le bonjour. (*A Françoise*). Et à vous aussi, ma belle enfant.

FRANÇOISE.

Voilà un homme poli.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Nous vous remercions.

FRANÇOISE.

Et vous souhaitons également le bonjour.

L'HÔTELIER.

Puis-je me permettre de demander comment Votre Grâce a passé la première nuit sous mon méchant toit ?

FRANÇOISE.

Le toit n'est pas si mauvais, monsieur l'hôtelier ; mais les lits auraient pu être meilleurs.

L'HÔTELIER.

Qu'entends-je? Vous n'avez pas bien dormi? Peut-être que l'excessive fatigue du voyage?...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Il se peut.

L'HÔTELIER.

Sûrement, sûrement! Sans cela... D'ailleurs si une chose ou l'autre ne convenait pas parfaitement à Votre Grâce, Votre Grâce n'a qu'à commander.

FRANÇOISE.

Bien, monsieur l'hôtelier, bien. Du reste nous ne sommes pas timides, et il faut l'être encore moins à l'hôtel qu'ailleurs. Nous demanderons déjà ce que nous désirerons.

L'HÔTELIER.

Et puis, je viens en même temps...

(*Il prend sa plume derrière l'oreille*).

FRANÇOISE.

Eh bien?

L'HÔTELIER.

Sans aucun doute, Votre Grâce connaît déjà les sages ordonnances de notre police?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Pas le moins du monde, monsieur l'hôtelier.

L'HÔTELIER.

Nous hôteliers, sommes tenus de ne loger aucun étranger, de quelque condition et de quelque sexe qu'il soit, pendant plus de vingt-quatre heures sans avoir remis par écrit à qui de droit, nom, domicile, état, affaires dans la ville, durée probable de séjour, etc.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Très bien.

L'HÔTELIER.

Alors Votre Grâce aura l'obligeance.

(*Il s'approche d'une table et s'installe pour écrire*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Très volontiers. Je m'appelle...

L'HÔTELIER

Un instant, s'il vous plaît! (*Il écrit*). « Dato, 22 août anni currentis, est arrivée ici, à l'enseigne du Roi d'Espagne » ... Maintenant votre nom, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Mademoiselle de Barnhelm.

L'HÔTELIER, *il écrit.*

« De Barnhelm ». Venant d'où cela, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

De mes terres en Saxe.

L'HÔTELIER, *écrivant.*

Terres en Saxe. En Saxe ! eh, eh ! en Saxe, mademoiselle, en Saxe?

FRANÇOISE.

Eh bien? Pourquoi pas? Je ne pense pas que ce soit un péché ici que de venir de Saxe?

L'HÔTELIER.

Un péché? Dieu me pardonne ! Ce serait un bien nouveau péché ! Alors de Saxe, eh, eh ! de Saxe ! La chère Saxe ! Mais si je ne me trompe, la Saxe n'est pas toute petite et a — comment dirai-je? — plusieurs districts, provinces? Notre police est très regardante, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je comprends ; de mes terres en Thuringe alors.

L'HÔTELIER.

En Thuringe! Bon! Ceci est mieux, mademoiselle, ceci est plus exact. (*Il écrit et lit*): « Mademoiselle de Barnhelm,

venant de ses terres en Thuringe, avec une femme de chambre et deux domestiques... ».

FRANÇOISE.

Une femme de chambre? C'est moi sans doute qui suis désignée?

L'HÔTELIER.

Oui, ma belle enfant.

FRANÇOISE.

Eh bien, monsieur l'hôtelier, au lieu de femme de chambre, mettez camériste. Je vous entends dire que votre police est très regardante. Cela pourrait donner un malentendu qui me causerait peut-être des ennuis lors de la publication de mon mariage; car je suis encore fille et m'appelle Françoise; du nom de famille, Willig. Françoise Willig. Je suis aussi de Thuringe. Mon père était meunier sur l'une des terres de mademoiselle de Barnhelm, qui s'appelle Petit Rammsdorf. C'est mon frère qui a maintenant le moulin. Je suis venue très jeune au château et ai été élevée avec mademoiselle de Barnhelm. Nous sommes du même âge et aurons toutes deux vingt-et-un ans à la Chandeleur. J'ai appris tout ce que mademoiselle de Barnhelm a appris. Je désire que la police me connaisse bien.

L'HÔTELIER.

Bien, ma belle enfant, je noterai cela pour les questions futures. Mais mademoiselle, quelles sont vos affaires ici?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Mes affaires?

L'HÔTELIER.

Votre Grâce veut-elle obtenir quelque chose de Sa Majeste le roi?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Oh non!

L'HÔTELIER.

Ou de notre haute cour de justice?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Non plus.

L'HÔTELIER.

Ou bien...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Non, non. Je viens uniquement pour mes affaires personnelles.

L'HÔTELIER.

Très bien, mademoiselle, mais quelles sont ces affaires personnelles?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Ce sont... Françoise je crois que nous subissons un interrogatoire en forme.

FRANÇOISE,

Monsieur l'hôtelier, je suppose que la police ne demande pas à connaître les secrets d'une dame?

L'HÔTELIER.

Mais si, ma belle enfant; la police veut tout savoir, et les secrets tout particulièrement.

FRANÇOISE.

Eh bien, mademoiselle, qu'y faire? — Alors écoutez, monsieur l'hôtelier, mais il faut que cela reste entre nous et la police.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Qu'est-ce que cette folle va lui dire?

FRANÇOISE.

Nous venons pour jeter le grappin sur un officier du roi.

L'HÔTELIER.

Quoi? Comment? Mon enfant! mon enfant!

FRANÇOISE.

Ou nous faire enlever par cet officier. Cela revient au même.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Françoise, es-tu folle ? Monsieur l'hôtelier, l'impertinente se moque de vous.

L'HÔTELIER.

J'espère que non. En vérité, elle peut bien plaisanter autant qu'elle veut avec moi, homme de peu, mais avec notre haute police...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Écoutez, monsieur l'hôtelier? Je ne sais quelle conduite tenir en tout ceci. Je pense que vous pourriez laisser vos écritures jusqu'à la venue de mon oncle. Je vous ai déjà dit hier pourquoi il n'est pas arrivé avec moi. Il a eu un accident de voiture à deux lieues d'ici et n'a voulu à aucun prix que cette mésaventure me coutât une nuit de voyage en plus. J'ai donc dû venir en avance. Mais s'il a sur moi vingt-quatre heures de retard, ce sera tout !

L'HÔTELIER.

Bien, mademoiselle ; alors nous l'attendrons.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Il pourra mieux répondre à vos questions. Il saura à qui et jusqu'à quel point il doit se confier, ce qu'il doit révéler de ses affaires et ce qu'il peut en taire.

L'HÔTELIER.

Tant mieux. Assurément, assurément, on ne peut demander à une jeune fille (*Il regarde Françoise avec une mine significative*) de traiter sérieusement, avec des gens sérieux, une affaire sérieuse.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Et les chambres qui lui sont destinées sont-elles prêtes, monsieur l'hôtelier ?

L'HÔTELIER.

Absolument, mademoiselle, absolument ; à l'exception d'une seule.

FRANÇOISE.

De laquelle il faut peut-être aussi que vous chassiez un honnête homme.

L'HÔTELIER.

Les caméristes saxonnes, mademoiselle, ont sans doute le cœur très pitoyable...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Pourtant, monsieur l'hôtelier, vous n'avez pas bien agi. Vous auriez plutôt dû ne pas nous recevoir.

L'HÔTELIER.

Comment cela, mademoiselle, comment cela?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je veux dire que l'officier qui a été délogé à cause de nous...

L'HÔTELIER.

Oh! ce n'est qu'un officier congédié, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Et quand même.

L'HÔTELIER.

Il est bien fini.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Ce n'en est que plus mal. Ce doit être un homme très méritant.

L'HÔTELIER.

Je vous dis qu'il a été congédié.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Le roi ne peut pas connaître tous les hommes méritants.

L'HÔTELIER.

Oh! certainement si, il les connaît; il les connaît tous.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Mais il ne peut pas les récompenser tous.

L'HÔTELIER.

Ils seraient tous récompensés s'ils avaient agi en con-

séquence. Mais ces messieurs vivent pendant la guerre comme si la guerre devait toujours durer, comme si le « tien » et le « mien » devaient être abolis pour toujours. Maintenant les hôtels et les auberges regorgent d'anciens officiers et un hôtelier fait bien de prendre ses précautions. Je m'en suis encore assez bien tiré avec celui-ci. S'il n'avait plus d'argent, il lui restait quelques valeurs et j'aurais pu le garder tranquillement encore deux ou trois mois. Pourtant, c'est mieux comme cela. A propos, mademoiselle, vous devez vous y connaître en bijoux?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Pas spécialement.

L'HÔTELIER.

En quoi Votre Grâce ne se connaîtrait-elle pas ? Je veux vous montrer une bague, une bague de valeur. Vraiment, mademoiselle, vous en avez aussi une très belle au doigt, et plus je la considère, plus je m'étonne de la trouver si pareille à la mienne. Voyez-la, voyez donc je vous prie ! (*Il tire une bague d'un écrin et la tend à mademoiselle de Barnhelm*). Quels feux ! Le brillant du milieu doit peser à lui seul plus de cinq carats.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *regardant*.

Où suis-je? Que vois-je ? Cette bague?...

L'HÔTELIER.

Vaut, entre frères, ses quinze cents thalers.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vois donc, Françoise.

L'HÔTELIER.

Aussi n'ai-je pas hésité un instant à avancer quatre-vingts pistoles.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Ne la reconnais-tu pas, Françoise ?

FRANÇOISE.

C'est bien la même ! Monsieur l'hôtelier, d'où tenez-vous cette bague ?

L'HÔTELIER.

Eh quoi donc, mon enfant ! Vous n'avez pas de droits sur cette bague, je suppose ?

FRANÇOISE.

Pas de droits sur cette bague ? A l'intérieur du chaton doit se trouver le nom de mademoiselle de Barnhelm, en lettres entrelacées. Voyez donc, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

C'est elle, c'est bien elle. Comment êtes-vous en possession de cette bague, monsieur l'hôtelier?

L'HÔTELIER.

Moi ? Mais de la façon la plus honnête du monde... Mademoiselle, mademoiselle, vous ne voudriez pas causer mon malheur. Comment puis-je savoir d'où cette bague provient, en fin de compte ? Pendant la guerre mainte bague a souvent passé d'une main à l'autre avec ou sans l'agrément de son possesseur. La guerre c'était la guerre. Il y a bien des bagues qui auront passé la frontière de Saxe pour venir jusqu'ici. Rendez-la moi, mademoiselle, rendez-la moi.

FRANÇOISE.

Répondez d'abord ; de qui la tenez-vous ?

L'HÔTELIER.

D'un homme dont je ne peux pas croire quelque chose de mal, un si brave homme sans cela...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Du meilleur homme qui soit sur terre si vous la tenez de son propriétaire. Vite amenez-moi cet homme ! C'est lui-même, ou tout au moins il doit le connaître.

L'Hôtelier.

Qui donc, mais qui donc, mademoiselle?

Françoise.

N'entendez-vous pas? Notre major.

L'Hôtelier.

Major? Effectivement, c'est un major, celui qui habitait cette chambre avant vous et de qui je tiens la bague.

Mademoiselle de Barnhelm.

Le major de Tellheim?

L'Hôtelier

De Tellheim, oui! Vous le connaissez?

Mademoiselle de Barnhelm.

Si je le connais? Est-il ici? Tellheim est-il ici? C'est lui, lui qui habitait cette chambre? Lui, lui qui a mis cette bague en gage? Comment se trouve-t-il dans un tel embarras? Où est-il? Vous doit-il quelque chose? — Françoise, donne la cassette! Ouvre-la. (*Tandis que Françoise pose une cassette sur la table et l'ouvre*). Que vous doit-il? A qui doit-il encore quelque chose? Amenez-moi tous ses créanciers. Voici de l'argent, voici des billets! Tout est à lui!

L'Hôtelier.

Qu'est-ce que j'entends?

Mademoiselle de Barnhelm.

Où est-il, où est-il?

L'Hôtelier.

Il était encore ici il y a une heure.

Mademoiselle de Barnhelm.

Méchant homme, comment avez-vous pu être si désobligeant, si dur, si cruel envers lui?

L'Hôtelier.

Que Votre Grâce me pardonne.

MADEMOISELLE DE BARNHELM,

Amenez-le-moi vite ici.

L'HÔTELIER.

Son domestique est peut-être encore là. Votre Grâce désire-t-elle qu'il le cherche ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Si je veux ? Hâtez-vous, courez ! C'est seulement au prix de ce service que je pourrai oublier combien vous vous êtes mal conduit à son égard.

FRANÇOISE.

Allons, monsieur l'hôtelier, leste ! Hop ! hop !

(*Elle le pousse dehors*).

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Enfin je le retrouve, Françoise ! Tu vois, je le retrouve ! De joie, je ne sais plus où je suis ! Réjouis-toi donc avec moi, chère Françoise ! Mais c'est vrai : pourquoi toi ? Pourtant, il faut que tu te réjouisses ! Viens, chère, je veux te faire un cadeau afin que tu puisses te réjouir avec moi. Parle, Françoise, que dois-je te donner ? Laquelle de mes affaires te plairait ? Que voudrais-tu avoir ? Prends ce que tu veux, mais réjouis-toi. Je vois bien que tu ne vas rien prendre ; mais attends. (*Elle prend de l'argent dans la cassette et le donne à Françoise*). Tiens, chère Françoise, achète-toi ce qui te fera plaisir. Demande-moi davantage si cela ne suffit pas. Mais réjouis-toi avec moi. C'est si triste de se réjouir toute seule ! Allons, prends donc !

FRANÇOISE.

Je vous le volerais, mademoiselle, car vous êtes comme enivrée, enivrée de joie.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Ma petite, j'ai l'ivresse querelleuse, prends, ou (*Elle lui met de force l'argent en main*)... Et surtout ne me remercie pas. Attends ! c'est bien que j'y aie pensé. (*Elle plonge encore une fois la main dans la cassette*). Ceci, chère Françoise, mets-le de côté pour le premier pauvre soldat blessé qui nous abordera.

SCÈNE IV.

L'HOTELIER, MADEMOISELLE DE BARNHELM FRANÇOISE.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Eh bien ? Vient-il ?

L'HÔTELIER.

Ah ! le contrariant, le grossier personnage !

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Qui ?

L'HÔTELIER.

Son domestique. Il refuse d'aller le trouver.

FRANÇOISE.

Amenez le drôle ici. Je connais pourtant tous les domestiques du major. Quel peut être celui-là ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Amenez-le vite ici. Lorsqu'il nous aura vues, il ira sûrement.

(*L'hôtelier sort*).

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je n'en puis plus d'impatience. Mais tu es encore si indifférente, Françoise. Ne veux-tu donc pas te réjouir avec moi ?

FRANÇOISE.

Je le voudrais de tout cœur, si seulement...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Si seulement?...

FRANÇOISE.

Nous l'avons bien retrouvé, mais comment le retrouvons-nous? D'après tout ce que nous entendons dire, il doit être dans une situation critique. Il doit être malheureux. Cela me fait de la peine.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Cela te fait de la peine! Viens que je t'embrasse pour ce mot, ma chère compagne! Je ne l'oublierai jamais. Je ne suis qu'amoureuse, et toi, tu es bonne.

SCÈNE VI.

L'HOTELIER, JUSTE, LES PRÉCÉDENTES.

L'HÔTELIER.

J'ai eu assez de mal à l'amener.

FRANÇOISE.

C'est une nouvelle figure; je ne le connais pas.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Mon ami, vous êtes chez le major de Tellheim?

JUSTE.

Oui.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Où est votre maître?

JUSTE.

Pas ici.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Mais vous savez où le trouver?

JUSTE.

Oui.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Ne voulez-vous pas aller vite le chercher?

JUSTE.

Non.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vous me feriez plaisir...

JUSTE.

Ah!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Et vous rendriez service à votre maître.

JUSTE.

Peut-être que non.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Pourquoi supposez-vous cela?

JUSTE.

Vous êtes bien la dame étrangère qui lui a envoyé des compliments ce matin?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Oui.

JUSTE.

Alors je ne me trompe pas.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Votre maître sait-il mon nom?

JUSTE.

Non; mais il ne peut pas plus souffrir les dames trop aimables que les hôteliers trop grossiers.

L'HÔTELIER.

Ceci m'est sans doute adressé?

JUSTE.

Oui.

L'HÔTELIER.

Ne faites donc pas pâtir mademoiselle de ma faute et cherchez vite votre maître.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *à Françoise.*

Françoise, donne-lui quelque chose.

FRANÇOISE, *qui veut mettre de l'argent dans la main de Juste.*

Nous ne demandons pas que vous nous rendiez ce service pour rien.

JUSTE.

Et moi je ne demande pas d'argent sans rendre de service.

FRANÇOISE.

L'un en échange de l'autre.

JUSTE.

Je ne puis pas. Mon maître m'a ordonné de déménager ses affaires. C'est ce que je suis en train de faire, et je vous prie de ne pas m'en empêcher plus longtemps. Lorsque j'aurai fini je veux bien lui dire qu'il peut venir ici. Il est à côté, au café, et s'il n'a rien de mieux à faire il se pourrait qu'il vienne.

(*Il veut s'en aller*).

FRANÇOISE.

Mais attendez donc !... mademoiselle est... la sœur de monsieur le major.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Oui, oui ; sa sœur.

JUSTE.

Je sais mieux que personne que le major n'a pas de sœur. En l'espace de six mois il m'a envoyé deux fois dans sa famille, en Courlande. A la vérité, il y a toutes espèces de sœurs.

FRANÇOISE.

Effronté !

JUSTE.

Ne faut-il pas l'être pour que les gens vous laissent aller?

(*Il sort*).

FRANÇOISE.

Quel maraud!

L'HÔTELIER.

Je le disais bien! Mais laissez-le. Je sais maintenant où est son maître. Je vais de suite le chercher moi-même. Seulement, mademoiselle, je vous prie humblement de bien vouloir en quelque sorte m'excuser chez monsieur le major d'avoir été assez malheureux pour avoir... contre ma volonté... et à l'égard d'un homme de sa valeur...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Hâtez-vous seulement, monsieur l'hôtelier. J'arrangerai tout. (*L'hôtelier sort*). Françoise, cours après lui : qu'il ne dise pas mon nom.

(*Françoise sort*).

SCÈNE VII.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *puis* FRANÇOISE.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je l'ai retrouvé! Suis-je seule? Je veux mettre à profit ma solitude. (*Elle joint les mains*). Non, je ne suis pas seule. (*Elle lève les yeux au ciel*). Une unique pensée de gratitude envers le ciel vaut la meilleure prière. Je l'ai! Je l'ai retrouvé. (*Avec les bras tendus*). Je suis heureuse et joyeuse! Que peut-il y avoir de plus agréable pour le Créateur que la vue d'une créature heureuse! (*Françoise revient*). Te voilà Françoise? Tu le plains? Moi je ne le plains pas. L'adversité est aussi une bonne chose. Peut-

être le ciel lui a-t-il tout pris afin qu'il retrouve tout en moi.

FRANÇOISE.

Il peut être ici dans un instant. Vous êtes encore en « négligé », mademoiselle. Ne voulez-vous pas vite vous habiller ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Laisse-moi, je te prie ! Dorénavant il me verra plus souvent ainsi qu'autrement.

FRANÇOISE.

Oh ! comme vous vous connaissez, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *après un instant de réflexion.*

En vérité, ma petite, tu es de nouveau tombée juste.

FRANÇOISE.

Quand nous sommes belles, nous le sommes surtout sans atours.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Faut-il donc être belle ? Il est peut-être nécessaire de croire qu'on l'est. Non, pourvu que je le lui paraisse à lui, à lui seul. Françoise, si toutes les jeunes filles sont semblables à ce que je me sens, moi, à présent, nous sommes vraiment d'étranges créatures, tendres et fières, vertueuses et frivoles, coquettes et sages. Tu ne dois pas me comprendre. Je ne me comprends pas moi-même. La joie fait danser, tourbillonner toutes mes idées.

FRANÇOISE.

Ressaisissez-vous, mademoiselle, j'entends qu'on vient.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Me ressaisir ? Devrais-je peut-être le recevoir calmement ?

SCÈNE VIII.

DE TELLHEIM, L'HOTELIER, LES PRÉCÉDENTES.

DE TELLHEIM, *il entre, et voyant mademoiselle de Barnhelm, se précipite vers elle.*

Minna !

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *courant vers lui.*

Ah ! mon cher Tellheim !

DE TELLHEIM, *se ressaisit tout à coup et recule.*

Pardonnez-moi, mademoiselle... Trouver ici mademoiselle de Barnhelm..,

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Ne peut vous paraître tout à fait inattendu. (*Elle se rapproche, il recule encore*). Dois-je vous pardonner d'être encore votre Minna ? Que le ciel à son tour vous pardonne que je sois encore mademoiselle de Barnhelm.

DE TELLHEIM.

Mademoiselle... (*Il regarde fixement l'hôtelier, puis hausse les épaules*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM *s'aperçoit de la présence de l'hôtelier et fait signe à Françoise.*

Monsieur...

DE TELLHEIM.

Si de part et d'autre nous ne nous trompons pas...

FRANÇOISE.

Eh ! monsieur l'hôtelier, qui nous amenez-vous là ? Venez vite et allons chercher le vrai Tellheim.

L'HÔTELIER.

N'est-ce pas le vrai ? Mais si, voyons !

FRANÇOISE.

Mais non, voyons! Venez vite, je n'ai pas encore souhaité le bonjour à mademoiselle votre fille.

L'HÔTELIER.

C'est beaucoup d'honneur. (*Il ne bouge pas*).

FRANÇOISE, *le saisissant par le bras.*

Venez, nous allons faire le menu. Voyons ce que nous aurons...

L'HÔTELIER.

Nous aurons d'abord...

FRANÇOISE.

Silence, silence! Si mademoiselle sait déjà maintenant ce qu'on lui servira au déjeuner, c'en est fait de son appétit. Venez, il faut que vous me le disiez à moi toute seule. (*Elle l'entraîne de force*).

SCÈNE IX.

TELLHEIM, MADEMOISELLE DE BARNHELM.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Et maintenant nous trompons-nous encore?

DE TELLHEIM.

Plût au ciel! Mais il n'y a qu'une mademoiselle de Barnhelm et c'est bien vous.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Que de façons! Tout le monde peut entendre ce que nous avons à nous dire.

DE TELLHEIM.

Vous ici? Que cherchez-vous ici, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je ne cherche plus rien. (*Allant vers lui les mains tendues*). J'ai trouvé tout ce que je cherchais.

DE TELLHEIM, *reculant.*

Vous cherchiez un homme heureux, digne de votre amour et vous trouvez... un misérable...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Ainsi vous ne m'aimez plus?... Vous en aimez une autre?

DE TELLHEIM.

Ah! celui-là ne vous aurait jamais aimée, mademoiselle, qui pourrait aimer une autre après vous!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vous ne m'arrachez là qu'une mince épine. Si j'ai perdu votre cœur, qu'importe en effet que ce soit l'indifférence ou un amour plus puissant qui en soit cause. Vous ne m'aimez plus et vous n'en aimez pas une autre. Vous êtes bien malheureux, en vérité, si vous n'aimez personne!

DE TELLHEIM.

En effet, mademoiselle, le malheureux ne doit rien aimer. Il mérite son malheur s'il ne sait remporter cette victoire sur lui-même, s'il admet un instant la pensée que celle qu'il aime puisse partager son malheur. Mais combien cette victoire est difficile! Depuis que la raison et la nécessité m'ont ordonné d'oublier Minna de Barnhelm, que d'efforts il m'a fallu y apporter! Je commençais à espérer que ces efforts ne seraient pas éternellement vains; et vous voici, mademoiselle!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Est-ce que je vous entends bien? Attendez, monsieur, et souffrez que nous sachions où nous en sommes avant d'errer davantage. Voulez-vous me répondre à une seule question?

DE TELLHEIM.

A toutes, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Voulez-vous aussi m'y répondre sans biais et sans détour, par un simple oui ou non ?

DE TELLHEIM.

Je le veux, si je le puis.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vous le pouvez. Bien : abstraction faite de la peine que vous vous êtes donnée pour m'oublier... m'aimez vous encore Tellheim ?

DE TELLHEIM.

Mademoiselle, cette question...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vous avez promis de ne me répondre que par *oui* ou *non*.

DE TELLHEIM.

J'ai ajouté : si je le puis.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vous le pouvez. Vous devez savoir ce qui se passe dans votre cœur. M'aimez-vous encore, Tellheim, oui ou non ?

DE TELLHEIM.

Si mon cœur...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Oui ou non !

DE TELLHEIM.

Eh bien, oui !

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Oui ?

DE TELLHEIM.

Oui, oui ! Seulement...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Patience ! Vous m'aimez encore : cela me suffit. A quel ton n'en suis-je pas arrivée avec vous ! A un ton désagréable, mélancolique, agressif. Je redeviens moi-même ! Et maintenant, mon cher malheureux, vous m'aimez

encore, vous avez encore votre Minna et vous êtes malheureux ! Écoutez un peu quelle folle et présomptueuse créature était — est votre Minna. Elle s'imaginait — elle s'imagine — que c'est elle tout votre bonheur. Allons vite, contez par le menu vos malheurs, elle veut voir sur combien d'eux elle pourra l'emporter. Eh bien ?

De Tellheim.

Mademoiselle, je ne suis pas habitué à me plaindre.

Mademoiselle de Barnhelm.

Fort bien. Je ne sais pas non plus ce qui, après se vanter, me déplairait plus chez un soldat que de se plaindre. Mais il y a tout de même une certaine manière froide, dégagée, de parler de son courage et de son malheur.

De Tellheim.

Qui au fond est tout de même vantardise ou plainte.

Mademoiselle de Barnhelm.

Alors, cher raisonneur, il ne fallait pas du tout me dire que vous étiez malheureux. Il fallait tout taire, ou il faut tout dire. La raison, la nécessité qui vous ordonnait de m'oublier ? J'adore la raison et j'ai le plus grand respect de la nécessité. Mais faites-moi entendre combien cette raison est raisonnable, combien nécessaire cette nécessité.

De Tellheim.

Puisque vous le voulez, écoutez, mademoiselle. Vous m'appelez Tellheim : c'est bien mon nom. Mais vous croyez que je suis le Tellheim que vous avez connu dans votre patrie, l'homme florissant, plein d'ambition, avide de gloire, fort dans son corps comme dans son âme et devant qui s'ouvraient les portes de l'honneur et de la joie, l'homme qui, s'il ne l'était encore, espérait du moins devenir de jour en jour plus digne de votre cœur et de

votre main. Je suis aussi peu ce Tellheim que je suis mon propre père. Tous deux ont été. Je suis le Tellheim congédié, blessé dans son honneur, l'infirme, le mendiant. C'est à celui-là que vous vous êtes promise, mademoiselle voudriez-vous tenir parole à celui-ci ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Voilà des paroles bien tragiques. Pourtant, monsieur, en attendant que je retrouve celui-là, et puisque je suis décidément folle des Tellheim, il faudra bien que celui-ci me tire d'embarras. Ta main, cher mendiant. (*Elle lui prend la main*).

DE TELLHEIM, *qui se couvre la figure de l'autre main et se détourne.*

C'est trop ! Où suis-je ? Laissez-moi, mademoiselle. Votre bonté me torture. Laissez-moi.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Qu'avez-vous ? Où voulez-vous aller ?

DE TELLHEIM.

Loin de vous !

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Loin de moi. (*Elle retient sa main*). Rêveur !

DE TELLHEIM.

Le désespoir me jettera mort à vos pieds.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Loin de moi ?

DE TELLHEIM.

Loin de vous. Ne jamais, plus jamais vous revoir — à moins d'être sûr, si sûr de ne pas commettre de vilenie, de ne pas vous laisser commettre une légèreté. Laissez-moi, Minna ! (*Il se dégage et sort précipitamment*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *courant après lui.*

Minna vous laisser ? Tellheim, Tellheim !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

—

La grande salle de l'auberge.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTE, *tenant une lettre à la main.*

Dire qu'il me faut encore revenir dans cette damnée maison ! Une lettre de mon maître pour la demoiselle qui prétend être sa sœur. Pourvu qu'aucune affaire n'aille s'enfiler là ! Sans quoi je n'en aurai jamais fini de porter des lettres. Je voudrais bien me débarrasser de celle-ci, mais je n'aimerais pas entrer dans la chambre. Les femmes sont si questionneuses, et j'ai tant de répugnance à répondre. Ah ! voilà la porte qui s'ouvre. C'est comme à souhait ! Voilà la soubrette.

SCÈNE II.

FRANÇOISE, JUSTE.

FRANÇOISE, *tournée vers la porte par laquelle elle sort.*

N'ayez aucune crainte, je vais déjà faire attention. Tiens ! (*Elle aperçoit Juste*). C'est déjà quelque chose. Mais avec cet animal-là il n'y a rien à faire.

JUSTE.

Votre serviteur.

FRANÇOISE.

Je ne voudrais pas d'un pareil serviteur.

JUSTE.

Bon, bon ; c'était une façon de parler. J'apporte un billet de mon maître pour votre maîtresse, mademoiselle sa sœur. C'est bien ça, n'est-ce pas ? Sa sœur ?

FRANÇOISE.

Donnez !

(*Elle lui prend vivement la lettre*).

JUSTE.

Vous aurez la bonté, c'est mon maître qui vous en prie, de le remettre. Ensuite vous aurez la bonté, c'est toujours mon maître qui vous en prie... n'allez pas vous imaginer que ce soit moi qui vous prie en quelque façon...

FRANÇOISE.

Eh bien quoi !

JUSTE.

Mon maître s'y entend. Il sait que pour arriver chez les dames il faut passer par les caméristes, du moins je l'imagine. Alors, mademoiselle la suivante doit avoir la bonté, c'est mon maître qui vous en prie, de lui faire dire s'il ne pourrait avoir le plaisir de lui parler un petit moment.

FRANÇOISE.

A moi ?

JUSTE.

Excusez-moi si je ai vous donné un titre qui n'est pas le vôtre. Oui, à vous. Seulement un petit moment, mais à vous seule, toute seule, en secret et entre quatre yeux. Il a quelque chose d'urgent à vous dire.

FRANÇOISE.

Bien, j'ai aussi beaucoup à lui dire. Il n'a qu'à venir, je serai à ses ordres.

JUSTE.

Mais quand peut-il venir? Quand est-ce que cela vous arrange le mieux? Comme ça, entre chien et loup?

FRANÇOISE.

Comment entendez-vous cela? Votre maître peut venir quand il veut; et là-dessus, décampez!

JUSTE.

Bien volontiers.

(*Il va pour sortir*).

FRANÇOISE.

Écoutez donc, vous! Encore un mot. Où sont donc les autres domestiques du major?

JUSTE.

Les autres? De-ci, de-là, partout.

FRANÇOISE.

Où est Guillaume?

JUSTE.

Le valet de chambre? Il voyage.

FRANÇOISE.

Ah! Et Philippe, où est-il?

JUSTE.

Le chasseur? le major se le fait garder.

FRANÇOISE.

Parce qu'il n'a pas de chasse en ce moment, sans doute. Mais Martin?

JUSTE.

Le cocher? Il est sorti avec les chevaux.

FRANÇOISE.

Et Fritz?

JUSTE.

Le coureur? Il a eu de l'avancement.

FRANÇOISE.

Où étiez-vous donc, vous, lorsque le major tenait ses

quartiers d'hiver chez nous, en Thuringe? Vous n'étiez pas encore chez lui, peut-être?

JUSTE.

Oh si; j'étais piqueur chez lui, mais j'étais alors à l'hopital.

FRANÇOISE.

Piqueur? Et maintenant vous êtes?

JUSTE.

Tout, et pour tout : valet de chambre et chasseur, coureur et piqueur.

FRANÇOISE.

Pas possible! Laisser partir de si braves gens, si capables, et justement garder le pire de tous! Je voudrais bien savoir ce que votre maître trouve de rare en vous?

JUSTE.

Il trouve peut-être que je suis honnête.

FRANÇOISE.

Oh! l'on est bien peu de chose si l'on n'est rien de plus qu'honnête. Guillaume était un autre gaillard! Monsieur le laisse voyager?

JUSTE.

Oui, il le laisse, parce qu'il ne peut pas l'en empêcher.

FRANÇOISE.

Comment cela?

JUSTE.

Oh! Guillaume sera bien considéré tout le long de son voyage. Il a toute la garde-robe du major.

FRANÇOISE.

Quoi? Il n'a pourtant pas filé avec?

JUSTE.

On ne peut pas précisément dire cela; seulement, quand nous avons quitté Nuremberg, il ne nous a pas suivis.

FRANÇOISE.

Oh! le drôle.

JUSTE.

C'était un homme parfait! Il savait coiffer et raser et parler, — et charmer aussi. N'est-ce pas?

FRANÇOISE.

En tout cas je n'aurais pas laissé partir le chasseur, si j'avais été à la place du major. S'il ne pouvait plus l'employer comme chasseur c'était de toutes façons un garçon capable. A qui l'a-t-il passé?

JUSTE.

Au commandant de Spandau.

FRANÇOISE.

De la forteresse? On ne doit pourtant pas non plus chasser beaucoup sur les remparts?

JUSTE.

Oh! Philippe n'y chasse pas non plus.

FRANÇOISE.

Qu'y fait-il donc?

JUSTE.

Il brouette.

FRANÇOISE.

Il brouette?

JUSTE.

Mais il n'en a que pour trois ans. Il a dirigé un petit complot dans la compagnie de monsieur le major et voulait faire passer six déserteurs entre les avant-gardes.

FRANÇOISE.

Je n'en reviens pas! Le misérable!

JUSTE.

Ah c'était un fameux gaillard! Un chasseur qui connaissait à cinquante lieues à la ronde tous les chemins tracés, tous les sentiers détournés à travers forêts et marécages. Et bon tireur aussi.

FRANÇOISE.

Heureusement que le major a encore son brave cocher.

JUSTE.

L'a-t-il encore ?

FRANÇOISE.

Vous disiez, je crois, que Martin était sorti avec les chevaux ? Il va revenir ?

JUSTE.

Croyez-vous ?

FRANÇOISE.

Où est-il donc allé ?

JUSTE.

Il y a environ dix semaines qu'il est allé conduire le dernier cheval du major à la rivière.

FRANÇOISE.

Et il n'est pas revenu ? Ah quel gibier de potence !

JUSTE.

Le courant peut bien aussi avoir entraîné ce brave cocher ! C'était un si bon cocher ! Il avait conduit dix ans à Vienne ! Monsieur le major n'aura jamais plus son semblable ! Quand les chevaux étaient en pleine course il n'avait qu'à faire : « Brrr » et à l'instant les chevaux restaient sur place, fermes comme roc. Par-dessus le marché c'était un vétérinaire hors ligne.

FRANÇOISE.

Je commence à être inquiète pour l'avancement du coureur.

JUSTE.

Non, non, ça c'est exact. Il est devenu tambour dans un régiment de garnison.

FRANÇOISE.

Voilà bien !

JUSTE.

Fritz s'était lié avec une femme débauchée, il ne rentrait jamais la nuit, faisait partout des dettes en usant du nom du major, et cent autres tours pendables. Bref, le

major a vu qu'il voulait à toute force arriver plus haut (*Il fait la mimique d'une pendaison*) et l'a par conséquent mis en bonne voie.

FRANÇOISE.

Oh! ce mauvais garnement!

JUSTE.

Mais c'était un parfait coureur, c'est certain. Quand monsieur le major lui donnait cinquante pas d'avance, il ne pouvait pas le rattraper avec son meilleur coursier. Fritz au contraire peut bien donner mille pas d'avance à la potence, je parie ma tête qu'il l'atteindra. Ils étaient bien tous vos bons amis, la petite? Guillaume et Philippe, Martin et Fritz? Maintenant Juste vous salue.

(*Il sort*).

SCÈNE III.

FRANÇOISE, *puis* L'HOTELIER.

FRANÇOISE, *gravement, en suivant Juste des yeux.*

Je mérite ce coup de patte. Je vous remercie Juste. Je ne prisais pas suffisamment l'honnêteté. Je ne veux pas oublier la leçon. Ah! le pauvre homme.

(*Elle veut rentrer dans la chambre de mademoiselle de Barnhelm; l'hôtelier survient*).

L'HÔTELIER.

Attendez, ma belle enfant.

FRANÇOISE.

Je n'ai pas le temps maintenant, monsieur l'hôtelier.

L'HÔTELIER.

Seulement un tout petit instant. Pas d'autres nouvelles de monsieur le major? Cela ne pouvait pourtant pas être là son adieu?

FRANÇOISE.

Quoi donc ?

L'HÔTELIER.

Votre maîtresse ne vous l'a-t-elle pas raconté ? Lorsque je vous laissai, ma belle enfant, en bas dans la cuisine, je suis revenu par hasard ici, dans cette salle.

FRANÇOISE.

Par hasard, dans l'intention d'épier un petit peu ?

L'HÔTELIER.

Oh! mon enfant, comment pouvez-vous penser cela de moi? Rien ne messied plus à un hôtelier que la curiosité. J'étais à peine ici que tout à coup la porte de la chambre de mademoiselle s'ouvre avec fracas. Le major se précipite dehors, mademoiselle court après lui; tous deux dans une agitation, avec des regards, une attitude... on ne peut pas décrire quelque chose de pareil. Elle l'avait saisi, il se dégagea; elle le saisit de nouveau : « Tellheim! — Mademoiselle, laissez-moi!... — Où allez-vous? ». Il l'entraîna ainsi jusqu'à l'escalier. J'avais déjà peur qu'il ne la tirât jusqu'en bas. Mais il se dégagea de nouveau. Mademoiselle resta sur la première marche, le regardant, l'appelant, se tordant les mains. Tout à coup elle se tourna, courut à la fenêtre, puis de nouveau de la fenêtre à l'escalier, de l'escalier dans la salle et ainsi plusieurs fois. J'étais ici; elle passa trois fois devant moi sans me voir. Enfin il sembla qu'elle m'aperçût, mais, Dieu nous garde, je crois qu'elle m'a pris pour vous, mon enfant. « Françoise, s'écria-t-elle, les yeux fixés sur moi, suis-je heureuse à présent? » Puis elle leva les yeux au plafond et reprit : « Suis-je heureuse, dis? » Elle essuya ses larmes, sourit, et demanda de nouveau : « Françoise, suis-je heureuse maintenant? » Vraiment je ne savais pas où j'en étais. Elle courut enfin vers la porte de sa chambre, se tourna encore une fois vers moi : « Allons, viens, Françoise, qui donc te fait pitié maintenant? » Là-dessus elle est rentrée.

FRANÇOISE.

Oh! monsieur l'hôtelier, vous avez sans doute rêvé tout cela.

L'HÔTELIER.

Rêvé?... Non, ma belle enfant, on ne rêve pas des choses aussi précises. Oui, je donnerais je ne sais quoi, — je ne suis pas curieux, mais je donnerais je ne sais quoi pour avoir la clé...

FRANÇOISE.

La clé? De notre porte? Monsieur l'hôtelier elle est à l'intérieur, nous l'avons mise en dedans cette nuit, car nous sommes peureuses.

L'HÔTELIER.

Pas cette clé-là; je veux dire, ma belle enfant, la clé, l'explication, pour saisir le rapport de ce que j'ai vu...

FRANÇOISE.

Ah! comme cela... Allons, adieu monsieur l'hôtelier. Allons-nous bientôt déjeuner, monsieur l'hôtelier?

L'HÔTELIER.

Ma belle enfant, pour ne pas oublier ce qu'en fin de compte je voulais dire...

FRANÇOISE.

Eh bien? Mais faites vite.

L'HÔTELIER.

Mademoiselle de Barnhelm a encore ma bague; je l'appelle ma bague.

FRANÇOISE.

Elle ne sera pas perdue.

L'HÔTELIER.

Je n'ai pas de crainte; je voulais seulement rappeler la chose. Voyez-vous, je ne veux pas du tout la ravoir, cette bague. Je puis pourtant bien deviner d'où mademoiselle de Barnhelm connaissait cette bague et comment il se fait qu'elle soit toute pareille à la sienne. C'est entre ses mains

qu'elle sera le mieux gardée. Je ne la désire plus du tout, et je mettrai plutôt sur le compte de mademoiselle de Barnhelm les cent pistoles que j'ai avancées. Ne sera-ce pas bien ainsi, ma belle enfant ?

SCÈNE IV.

PAUL WERNER, L'HOTELIER, FRANÇOISE.

WERNER.

Ah! mais le voilà !

FRANÇOISE.

Cent pistoles ? Je croyais quatre-vingts seulement.

L'HÔTELIER.

C'est vrai, quatre-vingt-dix seulement, quatre-vingt-dix. C'est donc ce que je vais faire, ma belle enfant ; c'est ce que je vais faire.

WERNER, *qui s'est rapproché sans bruit par derrière, tape tout à coup sur l'épaule de Françoise.*

Eh ! fillette, fillette !

FRANÇOISE, *effrayée.*

Hé !

WERNER.

Ne vous effrayez pas. Fillette, fillette, je vois que vous êtes jolie et peut-être bien étrangère ici. Et les personnes jolies et étrangères doivent être averties... Fillette, fillette, prenez garde à cet homme.

(*Il désigne l'hôtelier*).

L'HÔTELIER.

Tiens ! Quel plaisir inattendu ! Monsieur Paul Werner ! Soyez le bienvenu chez nous, soyez le bienvenu ! Ah ! c'est toujours le même joyeux, brave et plaisant Werner.

Il faut donc que vous preniez garde à moi, ma belle enfant. Ha ha ha!

WERNER.

Ne vous trouvez jamais sur son chemin.

L'HÔTELIER.

Moi, moi ? Suis-je donc si dangereux ? Ha ha ha ! Écoutez-moi cela, belle enfant ! Que pensez-vous de cette plaisanterie ?

WERNER.

Il faut toujours que vos pareils veuillent faire prendre pour des farces les vérités qu'on leur dit !

L'HÔTELIER.

Vérités ! ha ha ha ! De mieux en mieux, n'est-ce pas ma belle enfant ! Il aime à plaisanter. Dangereux, moi ? Moi? Il y a quelque vingt ans, oui, peut-être. Oui, oui, ma belle enfant, en ce temps-là j'étais dangereux ; plus d'une pouvait en savoir quelque chose. Mais maintenant...

WERNER.

Oh ! avec les vieux fous...

L'HÔTELIER.

C'est là le hic ! Lorsque nous vieillissons c'en est fait, nous avons fini d'être dangereux. Vous y passerez aussi, monsieur Werner.

WERNER.

Sacré vantard ! il restera toujours le même. Fillette, vous me supposez assez de raison pour ne pas penser que je veux parler de ce danger-là. Un diable l'a quitté, mais sept autres sont entrés en lui.

L'HÔTELIER.

Oh ! mais écoutez-le ! écoutez-le ! comme il retourne ça maintenant. Farce sur farce, et toujours quelque chose de nouveau ! Ah ! c'est un homme pas ordinaire, M. Paul Werner ! (*A Françoise, comme s'il voulait lui parler à l'oreille*). Un homme qui a de la fortune et célibataire. Il

a un joli domaine avec charge municipale à trois lieues d'ici. Et il a rapporté du butin de la guerre. Et il a été maréchal des logis sous notre major. Oh! c'est un ami de notre major. Et quel ami, qui se ferait tuer pour lui!

WERNER.

Oui, et ça c'est un ami du major — et quel ami — que le major devrait bien faire tuer.

L'HÔTELIER.

Quoi, comment? Non, monsieur Werner, ce n'est plus de la bonne plaisanterie. Pas ami du major, moi? Non, je ne comprends pas cette plaisanterie-là.

WERNER.

Juste m'en a raconté de belles!

L'HÔTELIER.

Juste? Je pensais bien que Juste parlait par votre bouche. Juste est un méchant et grossier individu. Mais voici une belle enfant — qui peut parler, elle — qui peut dire si je suis ou non un ami du major; si je lui ai rendu des services! Et pourquoi ne serais-je pas son ami? N'est-ce pas un homme de mérite? Il est vrai qu'il a eu le malheur d'être congédié de l'armée, mais qu'est-ce que cela fait? Le roi ne peut pas connaître tous les hommes de mérite, et même s'il les connaissait tous il ne peut pas tous les récompenser.

WERNER.

C'est Dieu qui vous fait dire cela. Mais Juste, — assurément, Juste est loin d'être parfait, mais cependant Juste n'est pas un menteur; et si ce qu'il m'a dit était vrai...

L'HÔTELIER.

Je ne veux rien savoir de Juste! Comme je vous l'ai dit, voici une belle enfant qui peut parler. *A l'oreille de Françoise*). Vous savez, ma bague, la bague. — Racontez cela à monsieur Werner. Il apprendra à mieux me connaître. Et pour que vous n'ayez pas l'air de raconter cela pour me

faire plaisir, je ne veux pas être présent, je m'en vais. Mais vous viendrez me dire, monsieur Werner, vous viendrez me dire si Juste n'est pas un vil calomniateur.

SCÈNE V.

PAUL WERNER, FRANÇOISE.

WERNER.

Vous connaissez donc mon major, fillette ?

FRANÇOISE.

Le major de Tellheim ? Assurément je connais l'excellent homme.

WERNER.

N'est-ce pas, un excellent homme ? Vous lui voulez sans doute du bien ?

FRANÇOISE.

Du fond du cœur.

WERNER.

Vraiment ? Alors voyez-vous, fillette, vous me paraissez maintenant deux fois plus jolie. Mais quels sont ces services que l'hôtelier doit avoir rendus à notre major ?

FRANÇOISE.

Je n'en sais trop rien ; il voudrait sans doute s'attribuer le mérite de ce que sa conduite de coquin ait finalement tourné à bien.

WERNER.

Alors ce que Juste m'a dit serait vrai ? (*Du côté où l'hôtelier est sorti*) : Tu as de la chance de ne plus être là ! — Il lui a vraiment déménagé sa chambre ? Jouer un tour pareil à un pareil homme parce que cette tête de bourrique s'est imaginé que le major n'avait plus d'argent. Plus d'argent, le major !

FRANÇOISE.

Ah ! le major a de l'argent?

WERNER.

A foison. Il ne sait pas combien il en a ! Il ne sait pas qui lui en doit. Moi-même je lui en dois et lui apporte un petit reliquat. Voyez-vous, fillette, ici, dans cette bourse (*Il la tire de sa poche*), il y a cent louis d'or, et dans ce rouleau (*Il le tire de l'autre poche*), cent ducats. Tout cela est à lui !

FRANÇOISE.

Vraiment? Mais alors pourquoi le major met-il des objets en gage ? Il a engagé une bague.

WERNER.

Engagé? Ne croyez pas une chose pareille. Peut-être voulait-il se débarrasser d'une vétille.

FRANÇOISE.

Ce n'est pas une vétille. C'est une bague très précieuse, et que par-dessus le marché il doit tenir d'une main très chère.

WERNER.

C'est justement pour cela, sans doute ! D'une main très chère, oui, oui ! Cela vous rappelle de temps à autre des choses dont on n'aime pas à se souvenir. C'est pourquoi on s'en débarrasse.

FRANÇOISE.

Quoi?

WERNER.

Voilà ce qui arrive bien souvent au soldat en quartiers d'hiver. Il n'a rien à faire, il se soigne, il noue par ennui des relations qu'il ne pense pas devoir durer plus longtemps que l'hiver ; mais la bonne âme avec qui il les a, pense que c'est pour la vie. Preste ! on lui passe une bague au doigt, il ne sait pas lui-même comment elle y est venue. Et bien souvent il donnerait volontiers le doigt avec la bague pourvu qu'il en soit débarrassé.

FRANÇOISE.

Aïe ! En aurait-il été de même du major ?

WERNER.

Assurément. Surtout en Saxe ; s'il avait eu dix doigts à chaque main, il les aurait eus tous les vingt couverts de bagues.

FRANÇOISE, *à part.*

Ceci me semble singulier et mérite d'être approfondi. Monsieur le maire, ou monsieur le maréchal des logis ?

WERNER.

Fillette si ça vous est égal : je préfère maréchal des logis.

FRANÇOISE.

Eh bien ! monsieur le maréchal des logis, j'ai là une lettre du major pour ma maîtresse. Je vais vite la porter et je reviens à l'instant. Voulez-vous avoir la bonté de m'attendre ? J'aimerais bien bavarder encore un peu avec vous.

WERNER.

Vous aimez à bavarder, fillette ? Eh bien, soit ! allez seulement ; moi aussi j'aime à bavarder ; je vais vous attendre.

FRANÇOISE.

Oh ! oui, attendez-moi !

(*Elle sort*).

SCÈNE VI

PAUL WERNER

Ce n'est pas une désagréable petite personne. Mais je n'aurais cependant pas dû lui promettre de l'attendre. Car le plus pressé serait tout de même que je cherche le major. Il ne veut pas de mon argent et préfère mettre en gage. Je le reconnais bien là. Mais tiens ! un expédient ! Quand je suis venu à la ville il y a quinze jours,

j'ai été voir la femme du capitaine Marloff. La pauvre femme était malade et se lamentait de ce que son mari ait encore eu une dette de quatre cents thalers envers le major, qu'elle ne savait comment payer. Aujourd'hui je voulais retourner chez elle, je voulais lui dire qu'après avoir touché l'argent de mon petit bien, je pourrais lui prêter cinq cents thalers. Car il faut tout de même que j'en mette une petite part en sécurité au cas où cela ne marcherait pas en Perse. Mais plus personne au logis ! Et certainement elle n'aura pas pu payer le major. Oui, c'est cela que je veux faire ; et le plus tôt sera le mieux. Que la petite ne le prenne pas en mal, je ne puis pas attendre.

(*Il s'en va plongé dans ses pensées et heurte presque le major qui vient à sa rencontre*).

SCÈNE VII.

DE TELLHEIM, PAUL WERNER.

DE TELLHEIM.

Si préoccupé, Werner?

WERNER.

Eh, vous voilà ! Je voulais justement aller vous trouver dans vos nouveaux quartiers, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Et me remplir les oreilles de malédictions contre le propriétaire des anciens. Ne m'en parle plutôt pas.

WERNER.

Je l'aurais fait en passant. Mais je voulais surtout vous remercier de m'avoir gardé mes cent louis d'or. Juste me les a rendus. J'aurais bien aimé que vous me les gardiez plus longtemps. Mais vous avez emménagé dans un nouveau domicile que ni vous ni moi ne connaissons. Qui

sait ce qui se passe là ! On pourrait vous les voler et il faudrait que vous me les remplaciez, cela va de soi. Alors je ne peux évidemment pas vous le demander.

De Tellheim, *souriant.*

Depuis quand es-tu si prudent, Werner .

Werner.

Cela s'apprend déjà ! De nos jours on ne peut être assez prudent avec son argent. Après quoi, j'avais encore une commission à vous faire, monsieur le major ; de la part de la femme du capitaine Marloff; je viens justement de chez elle. Son mari est resté vous devoir quatre cents thalers; elle vous envoie cent ducats comme acompte. Le reste, elle vous le rendra la semaine prochaine. Je suis peut-être la cause de ce qu'elle ne puisse vous envoyer toute la somme. Car elle me devait aussi quatre-vingts thalers environ, et parce qu'elle a pensé que j'étais venu pour les lui réclamer — ce qui d'ailleurs était vrai — elle me les a remis, et m'a également remis ce petit rouleau qu'elle avait déjà préparé pour vous. Vous pouvez d'ailleurs plus facilement attendre une huitaine pour vos cent thalers que moi pour mes quelques sous. Tenez, les voici.

(*Il lui tend le rouleau*).

De Tellheim.

Werner !

Werner.

Eh bien? Pourquoi me fixez-vous ainsi? Prenez donc, monsieur le major.

De Tellheim.

Werner

Werner.

Qu'est-ce qui vous manque? Pourquoi vous fâchez-vous ?

De Tellheim, *amèrement, tandis qu'il se frappe le front et tape du pied.*

Parce que... les quatre cents n'y sont pas !

Werner.

Mais... mais, monsieur le major! Ne m'avez-vous donc pas compris ?

De Tellheim.

Justement parce que je t'ai compris! Dire qu'il faut aujourd'hui que les meilleures créatures soient celles qui me tourmentent le plus!

Werner.

Que dites-vous ?

De Tellheim.

Cela ne te concerne que de moitié. Va, Werner.

(*Il repousse la main de Werner qui lui tend l'argent*).

Werner.

Aussitôt que je serai débarrassé de ça.

De Tellheim.

Werner, si je te disais maintenant que la femme de Marloff est venue chez moi ce matin de bonne heure.

Werner.

Ah!

De Tellheim.

Qu'elle ne me doit plus rien.

Werner.

Vraiment!

De Tellheim.

Qu'elle m'a payé jusqu'au dernier centime... qu'aurais-tu à dire ?

Werner, *qui réfléchit un instant.*

Je dirais que j'ai menti et que c'est une sacrée affaire de mentir parce qu'on peut être pris sur le fait.

De Tellheim.

Et tu aurais honte?

WERNER.

Sans doute. Mais celui qui m'a forcé à mentir? Ne devrait-il pas aussi avoir honte? Voyez-vous, monsieur le major, si je disais que votre procédé ne me blesse pas, je mentirais de nouveau, et je ne veux plus mentir désormais.

DE TELLHEIM.

N'en sois pas blessé, Werner. Je reconnais ton bon cœur et ton affection pour moi. Mais je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER.

Vous n'en avez pas besoin? Vous aimez mieux vendre ou porter en gage pour faire jaser les gens?

DE TELLHEIM.

Les gens peuvent bien savoir que je n'ai plus rien. Il ne faut pas vouloir paraître plus riche que l'on est.

WERNER.

Mais pourquoi plus pauvre? On n'est pas sans ressource aussi longtemps qu'un ami a quelque chose.

DE TELLHEIM.

Il ne sied pas que je sois ton débiteur.

WERNER.

Il ne sied pas? Quand par une chaude journée — que le soleil et l'ennemi avaient faite chaude — votre piqueur s'étant égaré avec la cantine, vous êtes venu à moi et m'avez dit : « Werner, n'as-tu rien à boire »? et que je vous ai tendu ma gourde, vous l'avez prise et vous avez bu, n'est-il pas vrai? Etait-ce plus séant? Sur ma pauvre âme, une goutte d'eau croupie valait bien alors toute cette pacotille (*Il sort aussi la bourse avec les louis d'or et tend les deux au major*). Prenez-les, mon cher major. Imaginez que c'est de l'eau. Dieu a aussi créé ceci pour tous.

DE TELLHEIM.

Tu me tortures ; je ne veux pas devenir ton débiteur, entends-tu ?

WERNER.

D'abord, il ne seyait pas ; maintenant vous ne voulez pas ? C'est autre chose. (*Un peu vexé*). Vous ne voulez pas être mon débiteur ? Mais si vous l'étiez déjà, monsieur le major ! Ou bien ne devriez-vous rien à l'homme qui a une fois détourné le coup par lequel vous alliez avoir le crâne fendu, et qui une autre fois abattit le bras prêt à tirer et à vous loger une balle dans la poitrine. Ou bien ma peau vaut-elle moins à vos yeux que ma bourse ? Si c'est là une façon de voir distinguée, c'est aussi une façon de voir ridicule.

DE TELLHEIM.

A qui parles-tu de la sorte, Werner ? Nous sommes seuls, je puis donc bien te le dire ; si un tiers nous entendait, ce serait de la vantardise : je reconnais avec plaisir que je t'ai dû la vie à deux reprises. Mais, mon ami, m'a-t-il manqué autre chose que l'occasion pour que j'en fasse autant pour toi ? Dis ?

WERNER.

L'occasion seulement. Qui en doute, monsieur le major ? Ne vous ai-je pas vu cent fois risquer votre vie pour un simple soldat pressé par l'ennemi ?

DE TELLHEIM.

Ainsi...

WERNER.

Mais...

DE TELLHEIM.

Pourquoi ne veux-tu pas bien me comprendre ? Je dis qu'il ne convient pas que je sois ton débiteur ; que je ne veux pas l'être. Tout au moins dans les conditions dans lesquelles je me trouve à présent.

WERNER.

Ah! ah! Vous voulez réserver ça pour des temps meilleurs? Vous voulez m'emprunter de l'argent une autre fois quand vous n'en aurez pas besoin, quand vous-même vous en aurez de reste, et moi peut-être pas.

DE TELLHEIM.

Il ne faut pas emprunter quand on sait qu'on ne pourra pas rendre.

WERNER.

L'argent ne peut pas toujours manquer à un homme tel que vous.

DE TELLHEIM.

Comme tu connais le monde! Ensuite il ne faut surtout pas emprunter à quelqu'un qui a besoin lui-même de son argent.

WERNER.

Je suis peut-être quelqu'un qui a besoin de son argent! Et pourquoi en aurais-je besoin, grand Dieu? Quand on emploie quelque part un maréchal des logis on lui donne aussi de quoi vivre.

DE TELLHEIM.

Tu en as besoin pour devenir plus que maréchal des logis, pour avancer dans une voie où, sans argent, le plus méritant reste en arrière.

WERNER.

Devenir plus que maréchal des logis? Je n'y pense pas. Je suis un bon maréchal des logis, mais je ferais peut-être un mauvais capitaine et à coup sûr un détestable général. On en a des exemples.

DE TELLHEIM.

Ne me force pas à penser du mal de toi, Werner. Je n'ai pas entendu avec plaisir ce que Juste m'a appris. Tu as vendu ton bien et tu veux errer à l'aventure. Ne me fais pas croire que tu aimes moins le métier de soldat que

la vie agitée et dissolue qui malheureusement est liée à ce métier. Il faut être soldat pour son pays, ou par amour de la chose pour laquelle on combat. Mais sans but et sans idéal, servir tantôt ici tantôt là, c'est voyager en garçon boucher, rien de plus.

WERNER.

Bien alors, monsieur le major, je veux vous obéir. Vous savez mieux que moi ce qui est bien. Je resterai auprès de vous. Mais, mon cher major, prenez en attendant mon argent. Aujourd'hui ou demain votre affaire sera réglée, vous recevrez de l'argent en masse. Vous me rembourserez alors avec intérêts. Je ne le fais donc que pour les intérêts !

DE TELLHEIM.

Tais-toi, à la fin!

WERNER.

Sur mon âme, je ne le fais que pour les intérêts. Lorsque je pensais parfois : qu'est-ce que tu feras quand tu seras vieux et, si tu es estropié, quand tu n'auras rien, quand tu seras obligé d'aller mendier ? — je me répondais : Non, tu n'auras pas besoin d'aller mendier; tu iras chez le major de Tellheim, il partagera avec toi jusqu'à son dernier centime, il te nourrira jusqu'à la mort et près de lui tu pourras mourir en honnête homme.

DE TELLHEIM, *lui prenant la main*

Et tu ne penses plus cela, camarade?

WERNER.

Non, je ne le pense plus. Celui qui ne veut rien accepter de moi quand il est dans le besoin et que j'ai de quoi, celui-là ne voudra rien me donner non plus quand il aura de quoi et que moi je serai dans le besoin. C'est bien.

(*Il veut s'en aller*).

DE TELLHEIM.

Ne me mets pas en colère! Où veux-tu aller? (*Il le retient*). Si je t'affirme sur mon honneur que j'ai encore de l'argent, si je te promets sur mon honneur de te dire quand je n'en aurai plus et que tu seras le premier et le seul auquel j'emprunterai quelque chose, seras-tu content?

WERNER.

Ne le faut-il pas? Donnez-moi votre main, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Voilà, Paul! Et maintenant assez de cela. Je suis venu ici pour parler à certaine jeune fille.

SCÈNE VIII.

FRANÇOISE, *elle sort de la chambre de Mademoiselle de Barnhelm*, DE TELLHEIM, WERNER.

FRANÇOISE, *entrant*.

Vous êtes encore là, monsieur le maréchal des logis? (*Elle aperçoit Tellheim*). Et vous aussi, monsieur le major? Je suis à vous à l'instant.

(*Elle rentre vivement dans la chambre*).

SCÈNE IX.

DE TELLHEIM, PAUL WERNER.

DE TELLHEIM.

C'était justement elle. Mais à ce que j'entends tu la connais, Werner?

WERNER.

Oui, je connais la petite.

De Tellheim.

Pourtant, si j'ai bonne mémoire, tu n'étais pas auprès de moi lorsque j'avais mes quartiers d'hiver en Thuringe.

Werner.

Non, j'étais à Leipzig occupé à grossoyer des actes.

De Tellheim.

D'où la connais-tu, alors ?

Werner.

La connaissance est toute récente. Elle date d'aujourd'hui. Mais jeune amitié est chaude.

De Tellheim.

Alors tu as sans doute aussi vu sa maîtresse, mademoiselle de...

Werner.

Ah ! sa maîtresse est une demoiselle ? Elle m'a dit que vous connaissiez sa maîtresse.

De Tellheim.

N'as-tu pas entendu... en Thuringe.

Werner.

Est-ce que la demoiselle est jeune ?

De Tellheim.

Oui.

Werner.

Belle ?

De Tellheim.

Très belle.

Werner.

Riche ?

De Tellheim.

Très riche.

Werner.

La demoiselle est-elle aussi bien disposée à votre égard que la soubrette ? Ce serait parfait.

De Tellheim.

Que veux tu dire ?

SCÈNE X.

FRANÇOISE *sort de la chambre une lettre à la main.* DE TELLHEIM, WERNER.

FRANÇOISE.

Monsieur le major?

DE TELLHEIM.

Chère Françoise, je n'ai pas encore pu te souhaiter le bonjour.

FRANÇOISE.

Vous l'aurez déjà fait en pensée. Je sais que vous êtes bienveillant pour moi. Moi aussi j'ai les meilleurs sentiments. Mais ce n'est pas bien du tout d'inquiéter les gens qui ont de si bons sentiments à votre égard.

WERNER, *à part.*

Hum! je commence à comprendre. C'est bien cela.

DE TELLHEIM.

C'est ma destinée, Françoise! Lui as-tu remis ma lettre?

FRANÇOISE.

Oui, et je vous rends...

(*Elle lui tend la lettre*).

DE TELLHEIM.

Sa réponse?

FRANÇOISE.

Non, votre propre lettre.

DE TELLHEIM.

Quoi! Elle ne veut pas la lire?

FRANÇOISE.

Elle aurait bien voulu, mais... nous ne pouvons pas très bien lire votre écriture.

DE TELLHEIM.

Espiègle!

FRANÇOISE.

Et nous pensons que les lettres n'ont pas été inventées pour ceux qui peuvent s'entretenir verbalement dès qu'ils le veulent.

DE TELLHEIM.

Quel prétexte ! Il faut qu'elle la lise ! Cette lettre contient ma justification, tous les motifs et les raisons...

FRANÇOISE.

Mademoiselle veut les entendre de votre bouche et non les lire.

DE TELLHEIM.

Les entendre de ma bouche ? Pour que chacun de ses mots, chacun de ses gestes me trouble ; pour que dans chacun de ses regards je lise mieux l'étendue de ma perte !

FRANÇOISE.

Sans pitié. Prenez ! (*Elle lui remet la lettre*). Elle vous attend à trois heures. Elle veut sortir en voiture et voir la ville. Vous l'accompagnerez.

DE TELLHEIM.

L'accompagner ?

FRANÇOISE.

Et que me donnerez-vous pour que je vous laisse aller seuls tous deux ? Je resterai à la maison.

DE TELLHEIM.

Seuls !

FRANÇOISE.

Dans une belle voiture fermée.

DE TELLHEIM.

Impossible.

FRANÇOISE.

Si, si ! Dans la voiture, monsieur le major sera bien obligé de rester à sa place et ne pourra pas nous échapper. C'est précisément pour cela. Bref, vous viendrez,

monsieur le major, et à trois heures sonnant. Eh bien! vous vouliez aussi me parler à moi seule. Qu'avez-vous donc à me dire? C'est vrai, nous ne sommes pas seuls.

(*Elle regarde Werner*).

DE TELLHEIM.

Si, Françoise, nous serions seuls. Mais puisque mademoiselle de Barnhelm n'a pas lu ma lettre, je n'ai encore rien à te dire.

FRANÇOISE.

Ah! nous serions quand même seuls! Vous n'avez pas de secrets pour monsieur le maréchal des logis?

DE TELLHEIM.

Non, je n'en ai pas.

FRANÇOISE.

Cependant, il me semble que vous devriez en avoir quelques-uns.

DE TELLHEIM.

Comment cela?

WERNER.

Pourquoi, petite demoiselle?

FRANÇOISE.

Surtout des secrets d'un certain genre. Tous les vingt, monsieur le maréchal des logis?

(*Elle lève les deux mains en l'air avec les doigts écartés*).

WERNER.

Chut, chut! petite demoiselle.

DE TELLHEIM.

Que veut dire?

FRANÇOISE.

Preste, elle est au doigt, monsieur le maréchal des logis?

(*Comme si elle passait lestement une bague*).

DE TELLHEIM.

Qu'avez-vous?

WERNER.

Allons, petite, vous comprenez bien une plaisanterie, je pense?

DE TELLHEIM.

Werner, tu n'as pas oublié ce que je t'ai dit maintes fois, que sur certaines choses il ne faut pas plaisanter avec les femmes?

WERNER.

Sur mon âme, je puis l'avoir oublié. Petite demoiselle, je vous en prie...

FRANÇOISE.

Bon ; si c'était une plaisanterie je veux vous pardonner pour cette fois.

DE TELLHEIM.

S'il faut absolument que je vienne, Françoise, tâche tout au moins que ta maitresse lise ma lettre auparavant. Cela m'évitera le tourment de penser encore une fois, de dire encore une fois des choses que je voudrais tant oublier. Tiens, donne-la lui. (*Tandis qu'il retourne la lettre en la lui tendant il s'aperçoit qu'elle a été ouverte*). Mais que vois-je, Françoise? Cette lettre a été décachetée.

FRANÇOISE.

Cela se peut bien. (*Elle l'examine*). En effet, elle est décachetée. Qui donc a pu l'ouvrir ? Pourtant nous ne l'avons certainement pas lue, monsieur le major, certainement pas. Nous ne voulons pas non plus la lire puisque son auteur viendra lui-même. Venez donc, monsieur le major, et, si vous m'en croyez, ne venez pas comme vous voilà fait : botté et à peine coiffé. Vous êtes très excusable, vous ne nous attendiez pas. Venez en souliers bas et faites-vous coiffer de frais. Vous m'avez une mine un peu trop martiale, un peu trop prussienne!

DE TELLHEIM.

Je te remercie, Françoise.

FRANÇOISE.

On dirait, à vous voir, que vous avez campé la nuit dernière.

DE TELLHEIM.

Tu peux avoir bien deviné.

FRANÇOISE.

Nous allons également nous habiller, puis déjeuner aussitôt. Nous vous garderions volontiers pour déjeuner, mais votre présence pourrait nous empêcher de manger, et voyez-vous, si éprise que nous soyons, nous n'en avons pas moins faim.

DE TELLHEIM.

Je m'en vais. Françoise, pendant ce temps, prépare-la un peu, afin qu'elle ne me pousse pas à devenir méprisable tant à ses yeux qu'aux miens. Viens, Werner, tu déjeuneras avec moi.

WERNER.

A table d'hôte, ici, dans cette maison? Je ne pourrais manger une bouchée de bon cœur.

DE TELLHEIM.

Chez moi, dans ma chambre.

WERNER.

Alors je vous suis. Seulement un petit mot encore à la soubrette.

DE TELLHEIM.

Ceci ne me déplait pas!

(*Il sort*).

SCÈNE XI.

WERNER, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Eh bien, monsieur le maréchal des logis?

WERNER.

Petite demoiselle, dois-je aussi, quand je reviendrai, être mieux arrangé?

FRANÇOISE.

Venez comme vous voudrez, monsieur le maréchal des logis, mes yeux n'auront rien à vous reprocher. Mais mes oreilles ne devront que plus être sur leurs gardes avec vous. Vingt doigts, tous couverts de bagues. Eh, eh! monsieur le maréchal des logis.

WERNER.

Non, fillette ; je voulais justement vous dire encore ceci : c'est une plaisanterie qui m'a échappé. Il n'y a là rien de vrai. On a bien assez d'une seule bague. J'ai cent et cent fois entendu dire au major qu'un soldat qui peut tromper une jeune fille n'est qu'une canaille. C'est aussi ce que je pense. Vous pouvez m'en croire. Il faut maintenant que je le rejoigne. Bon appétit, petite.

(*Il sort*).

FRANÇOISE.

Pareillement, monsieur le maréchal des logis. — Je crois que cet homme me plaît.

(*Elle veut rentrer dans la chambre au moment où mademoiselle de Barnhelm en sort*).

SCÈNE XII.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Le major est-il reparti? Françoise, je crois que j'aurais été assez calme pour le garder ici.

FRANÇOISE.

Et je vais vous calmer davantage,

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

D'autant mieux. Sa lettre, oh! sa lettre! Chaque trait révélait l'honnête homme, l'homme d'honneur. Chaque refus de m'épouser protestait de son amour. Il aura bien remarqué que nous avons lu sa lettre. Mais pourvu qu'il vienne. Viendra-t-il sûrement? Il me semble tout de même, Françoise, qu'il y a un peu trop d'orgueil dans sa conduite. Car ne pas vouloir accepter son bonheur de la main de la bien-aimée, c'est de l'orgueil, de l'impardonnable orgueil! S'il le laisse trop dominer, Françoise...

FRANÇOISE.

Vous ne voudrez plus de lui.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Eh quoi! Le plaindrais-tu de nouveau, par hasard? Non, chère petite folle, on ne repousse pas un homme à cause d'un unique défaut. Mais il m'est venu à l'esprit un tour que je vais lui jouer, pour punir un peu son orgueil par un identique orgueil.

FRANÇOISE.

Alors vous êtes redevenue bien tranquille, mademoiselle, puisque vous avez de nouveau envie de faire des niches.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

En effet; viens seulement. Tu auras ton rôle à jouer.

(*Elles rentrent dans la chambre*).

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

La chambre de Mademoiselle de Barnhelm.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *habillée richement mais avec goût;* FRANÇOISE. *Elles se lèvent de table; un domestique dessert.*

FRANÇOISE.

Il est impossible que vous soyez rassasiée, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Crois-tu, Françoise? Peut-être n'avais-je pas faim en me mettant à table.

FRANÇOISE.

Nous avions décidé de ne pas parler de lui pendant tout le repas. Mais je crois que nous aurions aussi dû nous promettre de ne pas penser à lui.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

En vérité, je n'ai pas pensé à autre chose.

FRANÇOISE.

Je m'en suis bien aperçue. Je pouvais parler de n'importe quoi, vous me répondiez tout de travers. (*Un autre domestique apporte le café*). Voici un breuvage plus favorable aux noirs soucis! Le cher café propice à la mélancolie.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je ne me fais pas de soucis. Je pense seulement à la leçon que je veux lui donner. Tu m'as bien comprise, Françoise !

FRANÇOISE.

Oh ! oui ; le mieux serait qu'il nous épargne de la lui donner.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tu verras que je le connais à fond. L'homme qui me repousse maintenant avec toutes mes richesses voudra me disputer au monde entier sitôt qu'il croira que je suis malheureuse et délaissée.

FRANÇOISE, *très sérieuse.*

Et cela peut chatouiller agréablement l'amour-propre le plus raffiné.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Faiseuse de morale ! Voyez un peu ! tout à l'heure elle me morigénait sur ma vanité, maintenant sur mon amour-propre. Laisse seulement, chère Françoise. Tu pourras aussi faire ce que tu voudras avec ton maréchal des logis.

FRANÇOISE.

Mon maréchal des logis?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Oui, quand même tu le nies, c'est ainsi. Je ne l'ai pas encore vu, mais d'après tout ce que tu m'as dit de lui je te prédis qu'il sera ton mari.

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICCAUT DE LA MARLINIÈRE.

RICCAUT, *encore dans la coulisse.*

E permesso, signor Maggiore[1] ? [a]

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que cela ? Viendrait-on chez nous ?

(Elle va vers la porte).

RICCAUT.

Jé mé trompé. Ma di no. Jé né mé trompé pas. E la sua stanza [b].

FRANÇOISE.

Certainement, mademoiselle, ce monsieur croit encore trouver ici le major De Tellheim.

RICCAUT.

C'est bien céla. Il Maggiore di Tellheim. Giusto, bella fanciulla mia, è lui che cerco. Dove è [c] ?

FRANÇOISE.

Il ne demeure plus ici.

RICCAUT.

Come ? Il y a vingté-quatre heures à peina qu'il logeait ici. Et il né logé plous ici ? Où logé-t-il donc ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *s'avançant vers lui.*

Monsieur...

1. Dans toute cette scène le personnage de Riccaut s'exprime tantôt en français, tantôt dans un allemand très défectueux et comme un étranger peu familiarisé avec la langue. Afin de reproduire l'effet de cette scène, nous avons pris l'initiative de faire de Riccaut, aventurier français dans la pièce, un Italien qui parle tantôt sa langue, tantôt un français entaché d'accent méridional. Il nous a semblé que les quelques mots et phrases d'italien se comprendront aussi aisément que, pour les contemporains de Lessing, les bribes de français, qui émaillent le texte allemand et que nous avons reproduites à la fin du volume.

RICCAUT.

Ah ! Signora, signorina. Votre Grâce excusé.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Monsieur, votre erreur est bien excusable et votre surprise très naturelle. Le major de Tellheim a eu la bonté de m'abandonner sa chambre, parce que j'étais étrangère et ne savais où trouver abri.

RICCAUT.

Ah ! sono bene le sue politezze. E un galantissimo uomo, il Maggiore [d] !

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

En revanche — et j'ai honte de l'avouer — j'ignore où il s'est installé.

RICCAUT.

Votré Gracé né sait pas ? E peccato ! mi rincresce [e].

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

J'aurais certainement dû m'en informer. Sans doute ses amis viendront encore le chercher ici.

RICCAUT.

Je suis très de ses amis, Votré Gracé.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tu ne sais pas non plus, Françoise ?

FRANÇOISE.

Non, mademoiselle.

RICCAUT.

J'aurais eu grand bésoin dé lui parler. Jé vénais lui apporter una novella dont il séra bien content.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je le regrette d'autant plus. Pourtant j'espère le voir bientôt. Et s'il est indifférent par quelle bouche il apprendra cette nouvelle, je vous prierai, monsieur...

RICCAUT.

Parla italiano signorina ? Ma sicuro, come la vedo ! La domanda era molto incivile. Mi scusi, signorina [f].

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Monsieur...

RICCAUT.

Non? Votre Gracé né parlé pas italien?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

En Italie, monsieur, j'essaierais de le parler. Mais ici, pourquoi? Je vois que vous me comprenez, monsieur, et moi aussi je pourrai certainement vous comprendre. Parlez donc comme vous préférerez.

RICCAUT.

Bien, bien. Jé puis aussi m'expliquer en français. Le diro dunque signorina... Je vous dirai donc, mademoiselle, qué jé quitte la tablé du ministre, ministre dé? ministre dé? comment s'appellé donc lé ministré, là-bas, dans la rue principale, sur la grandé placé?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tout m'est encore inconnu ici.

RICCAUT.

Enfin lé ministré du départément dé la guerré. J'ai déjeuné chez lui. Je déjeune al solito chez lui. Et l'on est vénu à parler du major Tellheim; e il ministro mi disse in confidenza perchè sua Eccellenza è uno di miei amici e non ci sono misteri fra noi. Son Excellence, voulais-jé diré, m'a confié qué l'affairé dé notré major est sul punto d'aboutir et dé bien aboutir. Il a fait un rapporto au roi, et là-dessus le roi, a tutt' affatto in favore del Maggiore. « Signore, mi disse Sua Eccellenza, voi capirete bene che tutto dipende della maniera colla quale fanno intravedere le cose al Re, e voi mi conoscete. Cio fa un bel ragazzo, quel Tellheim, e non so io che l'amate? Gli amici dei miei amici sono i miei. Costa un poco caro al Re, questo Tellheim, ma non si servono i Rei per niente. Bisogna aiutarsi in questo mondo. E quando si tratta di

perdite, che le faccia il Re e non un uomo onesto come noi. Ecco il principio dal quale non mi stacco mai. Qué dit dé céla Votré Gracé? C'est un charmant hommé, n'est-ce pas? Ah che Sua Eccelenza ha il cuore a posto [g]. Il m'a del resto assuré qué si lé major n'a pas encore reçu una lettera di mano régale, une lettre royale, qu'il l'aurait aujourd'hui infallibilmente.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Certainement, monsieur, cette nouvelle sera des plus agréables au major de Tellheim. Je voudrais seulement pouvoir lui dire en même temps le nom de l'ami qui prend une si grande part à son bonheur.

RICCAUT.

Votre Gracé désire savoir mon nom? Ella vede in me... Votré Gracé voit en moi il cavaliere Riccaut de la Marlinière, Seigneur de Pret-au-Val, de la Branche de Prens d'Or. Votré Gracé est bien étonnée dé voir qué jé suis d'uné si grandé, si hauté famillé qui est realmente di sangue réale. Bisogna dirle che io sono senza dubbio il cadetto il piu avventuroso che la casa abbia mai avuto. Jé suis en servicé depuis ma onzième année. Uné affare d'onore m'obligea à fuir. Dépuis j'ai servi Sa Sainteté le Pape, la Républiqué de Saint-Marin, lé royaume de Pologné, les Pays-Bas jusqu'à cé qu'enfin jé sois arrivé ici. Ah! Signorina! Vorrei non aver mai visto quel paese [h]! Si l'on m'avait laissé au servicé des Pays-Bas, jé sérais mainténant pour lé moins colonel. Mais ici être toujours et éternellement capitano et encore, en fin de compte, un capitano remercié.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

C'est beaucoup de malheur!

RICCAUT.

Si signorina, eccomi costretto a lasciare l'ésercito e gettato sul lastrico [i].

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je vous plains beaucoup.

RICCAUT.

E buonissima. Signorina. Non, on né s'y connaît pas en mérité, ici. Un hommé commé moi, le réformer. Un hommé qui par dessus lé marché s'est rouiné à cé servicé. J'y ai mis plus dé vingt millé lires. Qu'ai-je à présent? Tronchiamo la parole io non ha denaro e eccomi in faccia alla miseria j.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je vous plains bien sincèrement.

RICCAUT.

E buonissima, signorina. Mais comme on dit : un malheur né vient jamais seul, « un male non viene mai solo ». C'est ce qui m'est arrivé. Qu'est-ce qu'un galantuomo dé mon estrazione peut avoir comme ressource en dehors du jeu? J'ai toujours joué avec bonheur, aussi longtemps qué jé n'avais pas besoin dé la chancé. Depuis que j'en aurais besoin, io gioco con un destino che sorpassa ogni possibilita. Dépuis quinzé jours il né s'en est pas passé un ou jé n'aie sauté. Io so bene ché era qualche cosa più del giucco, perche fra i miei punti c'erano certe Dame. Jé né veux pas en dire plus long, il faut êtré galant envers les dames. Elles m'ont encore invité aujourd'hui pour me donner ma rivincita; mais, Ella mi capisce, signorina k, il faut d'abord savoir de quoi vivré avant d'avoir dé quoi jouer.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

J'espère monsieur que...

RICCAUT.

E buonissima, signorina.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *prenant Françoise à part.*

Françoise, cet homme me fait vraiment pitié. Crois-tu qu'il prendrait en mal que je lui offre quelque chose?

FRANÇOISE.

Il ne m'en fait pas l'effet.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Bien. Monsieur j'entends que vous jouez, que vous tenez la banque, sans doute à des endroits où il y a quelque chose à gagner. Je dois vous avouer que moi aussi, j'aime infiniment le jeu.

RICCAUT.

Tante meglio, signorina. Tutta la gente di spirito amano appassionamente il giuco [l].

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Que j'aime beaucoup à gagner et que je confie volontiers mon argent à un homme qui sait jouer. Seriez-vous disposé, monsieur, à me prendre comme partenaire, à me donner une part dans votre banque?

RICCAUT.

Come signorina, Ella vuole stare con me per meta? Di tutto cuore [m]!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Avec peu de chose pour commencer.

(*Elle va prendre de l'argent dans la cassette*).

RICCAUT.

Ah! signorina, come e délisiosa [n]!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Voici ce que j'ai gagné récemment : ce n'est que dix pistoles. Je suis en vérité confuse du peu.

RICCAUT.

Dà sempre, signorina, dà [o]!

(*Il prend l'argent*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Votre banque est sans doute très importante, monsieur?

RICCAUT.

Oui, certainément, très importanté. Dix pistoles! Votré Gracé séra intéressée à ma banqué pour un tiers, un terzo. A vrai diré, pour un tiers de part il dévrait y avoir un peu plus. Mais avec uné bellé damé il né faut pas y régarder dé si près. Jé mé félicité de venir par là in unione avec Votré Gracé, et da queste momente comincio a sperare nella mia Fortuna P.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Mais je ne pourrai pas être présente lorsque vous jouerez, monsieur.

RICCAUT.

Votré Gracé n'a n'a nul bésoin d'être présenté. Nous autrés joueurs, nous sommés d'honnêtés gens entré nous.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Si nous sommes heureux, monsieur, vous m'apporterez ma part. Si nous sommes malheureux...

RICCAUT.

Je viendrai chercher de nouvelles récrues. N'est-cé pas, Votré Gracé?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Les recrues pourraient manquer à la longue. Défendez notre argent en conséquence, monsieur.

RICCAUT.

Pour qui Votré Gracé me prend-ellé? Pour un nigaud? Pour un triplé imbécile?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Excusez-moi.

RICCAUT.

Sono dei buoni, Signorina. Sa che cosa vuol significare q? Je compté parmi les plus ferrés.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Mais cependant, monsieur...

RICCAUT.

Io so spaventare col fucile vuoto [r].

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *avec surprise.*

Seriez-vous ?...

RICCAUT.

Io baro con facilità [s].

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Jamais !

RICCAUT.

Io accomodo la levata come mi piace [t].

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je pense cependant, monsieur, que vous n'allez pas...

RICCAUT.

Pas quoi, Votré Gracé : pas quoi ? Dami un merlo da pelare e... [u]

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tricher au jeu !

RICCAUT.

Como signorina, chiama cio tricher ? Corregere la fortuna, incatenala nelle dita, essere sicuro del fatto suo [v], vous appelez cela tricher. Oh ! comme la langue française est uné pauvré langué, une langué sans nuancé.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Non, non, monsieur. Si vous avez l'intention...

RICCAUT.

Lascia mi fare, signorina et soyez tranquillé. En quoi céla vous regarde-t-il comment jé joue ! Il suffit. Démain ou Votré Gracé me verra avec cent pistolés ou ne me verra plus du tout. Suo umilissimo, Signorina [x].

(*Il sort*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *le regardant sortir avec stupeur et dépit.*

C'est cette dernière alternative que je souhaite, monsieur, cette dernière !

SCÈNE III.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *amèrement.*

Puis-je encore parler ? C'est magnifique.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Moque-toi seulement ; je le mérite. (*Après un instant de réflexion et avec plus de calme*). Ne te moque pas, Françoise ; je ne le mérite pas.

FRANÇOISE.

Charmant ! C'est tout à fait réussi ce que vous avez fait là : vous avez remis un coquin sur pied.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

C'est à un malheureux que je pensais avoir affaire.

FRANÇOISE.

Et ce qu'il y a de mieux, c'est que le drôle vous prend pour quelqu'un des siens. Il faut que je lui coure après et que je lui reprenne l'argent. (*Elle veut sortir*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Françoise, ne laisse pas tout à fait refroidir le café; verse.

FRANÇOISE.

Il faudra qu'il rende cet argent : vous avez changé d'avis, vous ne voulez pas être de jeu avec lui. Dix pistoles ! Vous voyez bien, mademoiselle, que c'était un mendiant. (*Mademoiselle de Barnhelm verse elle-même le café*). Qui donnerait autant à un mendiant ? Et encore vouloir lui épargner l'humiliation de mendier ! Quand par générosité le bienfaiteur fait mine de ne pas deviner le mendiant, le mendiant méconnaît le bienfaiteur. Vous l'aurez voulu,

mademoiselle, s'il prend votre don pour... je ne sais quoi (*Mademoiselle de Barnhelm tend une tasse à Françoise*). Voulez-vous me mettre tout à fait hors de moi? Je n'ai nulle envie de boire. (*Mademoiselle de Barnhelm dépose la tasse*). *Per dio* Votre Grâce, on ne s'y connaît pas en mérite ici. (*Elle imite l'accent de Riccaut*). Assurément non, puisqu'on laisse courir les coquins au lieu de les pendre.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *froide et pensive, tout en buvant.*

Ma petite, tu t'entends bien à juger les bonnes gens, mais quand veux-tu apprendre à supporter les mauvais? Ce sont aussi des gens cependant. Et souvent, de longtemps pas aussi mauvais qu'ils le paraissent. Il faut seulement chercher leurs bons côtés. Je m'imagine que cet étranger est surtout vaniteux. C'est par pure vanité qu'il se donne comme joueur sans scrupule; il ne veut pas paraître me devoir quelque chose; il veut s'épargner les remerciements. Peut-être va-t-il tout simplement payer ses dettes et, avec le reste, vivre chichement et sans bruit aussi longtemps qu'il pourra, sans songer au jeu. S'il en est ainsi, laisse-le chercher du renfort s'il veut. (*Elle lui donne le café*). Allons, assieds-toi. Mais dis-moi, est-ce que Tellheim ne devrait pas déjà être ici?

FRANÇOISE.

Non, mademoiselle, je ne puis ni chercher les bons côtés chez un vilain homme, ni chez un bon, les petits défauts.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Il doit sûrement venir?

FRANÇOISE.

Il ferait mieux de rester loin! Vous remarquez en lui, le meilleur des hommes, un peu d'orgueil et à cause de cela vous voulez cruellement le tourmenter!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tu y reviens encore? Tais-toi; je veux absolument que

cela soit. Gare à toi si tu me gâtes ce plaisir, si tu ne dis et ne fais pas tout comme nous en avons décidé. Je te laisserai seule avec lui, et alors... Le voilà sans doute.

SCÈNE IV.

PAUL WERNER, *qui entre en se tenant raide comme s'il était de service;* MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Non, c'est seulement son cher maréchal des logis.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Cher maréchal des logis. A qui se rapporte ce cher?

FRANÇOISE.

Ne le déconcertez pas, mademoiselle. Votre servante, monsieur le maréchal des logis. Quelle nouvelle nous apportez-vous ?

WERNER, *sans regarder Françoise, s'avance vers mademoiselle de Barnhelm.*

Le major de Tellheim fait présenter par moi, son maréchal de logis, ses plus humbles respects à mademoiselle de Barnhelm et lui fait dire qu'il sera ici dans un instant.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Où reste-t-il donc ?

WERNER.

Votre Grâce voudra bien l'excuser; nous sommes sortis avant le coup de trois heures pour nous rendre ici, mais le payeur général de l'armée a accosté le major, et comme avec ces messieurs la conversation n'en finit pas, le major m'a fait signe de venir rapporter l'incident à Votre Grâce.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Très bien, monsieur le maréchal des logis. Je souhaite

que le payeur général ait eu quelque chose d'agréable à dire au major.

WERNER.

Il est bien rare que ces messieurs aient quelque chose d'agréable à dire aux officiers. Votre Grâce a-t-elle des ordres à me donner ?

(*Il va pour se retirer*).

FRANÇOISE.

Eh ! vous voulez déjà partir, monsieur le maréchal des logis ? Ne pourrions-nous pas causer un peu !

WERNER, *à Françoise, doucement et gravement.*

Pas ici, petite. Ce serait manquer au respect et à la subordination. Mademoiselle !...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je vous remercie de votre peine, monsieur le maréchal des logis. J'ai eu plaisir à faire votre connaissance. Françoise m'a dit beaucoup de bien de vous.

(*Werner toujours raide fait un salut et sort*).

SCÈNE V

MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

C'est là ton maréchal, Françoise ?

FRANÇOISE.

L'intonation ironique ne me permet pas de m'arrêter encore une fois à relever ce *ton*. Oui, mademoiselle, c'est *mon* maréchal des logis. Vous le trouvez sans doute un peu raide et guindé. Il m'a aussi fait cet effet maintenant. Mais je vois bien qu'il a cru devoir, devant Votre Grâce, être comme à la parade. Et quand les soldats sont à la

parade... ils ont certainement plus l'air de mannequins que d'hommes. Il faudrait le voir et l'entendre quand il est lui-même.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Oui, c'est ce qu'il faudrait bien...

FRANÇOISE.

Il doit encore être dans la grande salle. Ne puis-je aller l'y rejoindre et causer avec lui ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

C'est bien à regret que je te refuse ce plaisir. Il faut que tu restes ici, Françoise. Il faut que tu sois présente à notre entretien. Il me vient encore quelque chose à l'esprit. (*Elle enlève sa bague*). Tiens, prends ma bague, mets-là de côté et donne-moi celle de Tellheim.

FRANÇOISE.

Pourquoi donc !

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *tandis que Françoise cherche l'autre bague.*

Je ne le sais pas très bien moi-même, mais il me semble que j'entrevois quelque chose où cela pourrait me servir. On frappe ! Donne vite. (*Elle la met*). C'est lui !

SCÈNE VI.

DE TELLHEIM, *dans le même costume, mais selon la recommandation de Françoise, en tenue plus soignée*, MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

DE TELLHEIM.

Mademoiselle, vous voudrez bien excuser mon retard...

MADEMOISELLLE DE BARNHELM.

Oh! monsieur le major, nous ne voulons pas prendre ensemble les choses aussi militairement. Puisque vous

êtes là ! Et l'attente d'un plaisir est encore un plaisir. Eh bien ? (*Elle le regarde en souriant*). Cher Tellheim, n'étions-nous pas comme des enfants tout à l'heure !

DE TELLHEIM.

Oui, mademoiselle, comme des enfants qui se butent alors qu'ils devraient obéir, se laisser guider en toute confiance.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Nous allons sortir en voiture, cher ami, voir un peu la ville, puis aller à la rencontre de mon oncle.

DE TELLHEIM.

Comment ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Voyez-vous, nous n'avons même pas pu nous dire l'essentiel. Oui, il viendra aujourd'hui même. Un hasard seul est cause que je sois arrivée un jour avant lui.

DE TELLHEIM.

Le comte de Bruchsall ? Il est de retour ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Les troubles de la guerre l'avaient poussé en Italie ; la paix l'a ramené. Ne vous faites pas de souci, Tellheim. Si nous envisagions autrefois de sa part une forte opposition à notre union...

DE TELLHEIM.

A notre union...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Il vous est acquis. Il a entendu dire trop de bien de vous par trop de gens pour qu'il en soit autrement. Il brûle de connaître l'homme que son unique héritière a choisi. Il vient comme oncle, comme tuteur, comme père, pour me donner à vous.

DE TELLHEIM.

Ah mademoiselle pourquoi n'avez-vous pas lu ma lettre ? Pourquoi n'avez-vous pas voulu la lire ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Votre lettre? Oui je me rappelle que vous m'en avez envoyé une. Qu'y avait-il donc avec cette lettre, Françoise? L'avons-nous lue ou ne l'avons-nous pas lue? Que m'écriviez-vous donc, cher Tellheim?

DE TELLHEIM.

Ce que me commandait l'honneur.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Et c'est assurément de ne pas planter là une honnête jeune fille qui vous aime, voilà ce que l'honneur commande. J'aurais certainement dû lire votre lettre. Mais ce que je n'ai pas lu, je l'entends.

DE TELLHEIM.

Oui, il faut que vous l'entendiez.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Non, je n'ai pas même besoin de l'entendre. Cela va de soi. Seriez-vous capable d'une telle vilenie que de ne plus vouloir de moi maintenant? Savez-vous que je serais déshonorée pour le restant de mes jours? Mes payses me montreraient au doigt en disant : C'est elle, voici mademoiselle de Barnhelm qui s'imaginait, parce qu'elle est riche, qu'elle aurait le vaillant Tellheim; comme si les hommes vaillants étaient à avoir pour de l'argent. Voilà ce qu'elles diraient, car mes payses sont toutes jalouses de moi. Elles ne peuvent nier que je sois riche, mais elles ne veulent pas admettre qu'à part cela je sois une jeune fille assez bonne pour valoir mon mari. N'est-il pas vrai, Tellheim?

DE TELLHEIM.

Oui, oui, mademoiselle. Je reconnais là vos compatriotes. Comme elles vont vous envier férocement un officier remercié, atteint dans son honneur, un estropié, un mendiant!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Et vous seriez tout cela? J'ai déjà entendu quelque chose d'analogue ce matin, si je ne me trompe. Il y a là un mélange de bien et de mal. Examinons chaque chose de plus près. Vous êtes congédié, dites-vous? Je croyais que votre régiment avait simplement été incorporé à d'autres. Comment se fait-il que l'on n'ait pas maintenu un homme de votre mérite?

DE TELLHEIM.

Il est arrivé ce qui devait arriver. Les chefs se sont convaincus qu'un soldat agissait fort peu par sympathie pour eux, pas beaucoup plus par devoir, mais uniquement pour sa propre gloire. Que peuvent-ils alors lui devoir? La paix leur a rendu plusieurs de mes semblables superflus, et, à la fin, il n'y a personne dont ils ne puissent se passer.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vous parlez comme doit parler un homme qui en revanche peut très bien se passer des grands. Et jamais ils ne vous ont été plus inutiles qu'à présent. Je dis grand merci aux « grands » d'avoir renoncé à leurs prétentions sur un homme que j'aurais de très mauvais gré partagé avec eux. C'est à moi que vous obéirez, Tellheim, vous n'avez pas besoin d'autres maîtres. Vous trouver licencié! J'aurais à peine osé rêver ce bonheur. Mais vous n'êtes pas seulement licencié, vous êtes plus. Qu'êtes-vous de plus? Un infirme, disiez-vous? Eh bien! (*Elle le considère des pieds à la tête*). L'infirme est encore assez droit et entier, il me semble, encore assez sain et fort. Cher Tellheim, si vous comptez sur la perte de vos membres pour pouvoir mendier, je vous prédis qu'il y a peu de portes où vous recevrez quelque chose, à moins d'aller frapper chez des jeunes filles au cœur tendre comme moi.

De Tellheim.

Je n'entends en ce moment que la jeune fille malicieuse, chère Minna.

Mademoiselle de Barnhelm.

Et moi, je n'entends dans votre reproche que le « chère Minna ». Je ne veux plus être malicieuse, car je veux croire que vous êtes sans aucun doute un peu infirme. Une balle vous a quelque peu paralysé le bras droit. Pourtant, à tout bien considérer, ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose : je serai d'autant plus à l'abri de vos coups!

De Tellheim.

Mademoiselle!

Mademoiselle de Barnhelm.

Vous voulez dire que vous serez d'autant moins à l'abri des miens? Enfin, cher Tellheim, j'espère que nous n'en arriverons pas là.

De Tellheim.

Vous riez, mademoiselle; je regrette seulement de ne pouvoir rire avec vous.

Mademoiselle de Barnhelm.

Pourquoi non? Qu'avez-vous contre le rire? Ne peut-on pas tout en riant être très sérieux? Cher ami, le rire nous fait rester beaucoup plus raisonnable que le chagrin. En voilà la preuve. Moi, en rieuse amie, je juge beaucoup mieux votre situation que vous-même. Parce que vous êtes licencié, vous vous imaginez que votre honneur est atteint; parce que vous avez reçu un coup dans le bras, vous vous croyez estropié! Est-ce juste cela? N'est-ce pas de l'exagération? Et est-ce ma faute si toutes les exagérations prêtent à rire? Je parie que si j'examinais maintenant le mendiant, il ne résisterait pas mieux. Vous aurez perdu une, deux ou trois fois votre équipement; quelques fonds seront aussi partis à la dérive chez tel ou tel banquier; vous n'espérez plus recevoir telle ou telle

avance que vous aviez faite pendant votre service : mais êtes-vous un mendiant pour cela? Quand même il ne vous resterait rien d'autre que ce que mon oncle vous apporte...

DE TELLHEIM,

Votre oncle, mademoiselle, ne m'apportera rien.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Rien que les deux mille pistoles que vous avez généreusement avancées à nos États.

DE TELLHEIM.

Que n'avez-vous lu ma lettre, mademoiselle!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Eh bien! oui, je l'ai lue. Mais ce que j'y ai lu sur ce point, m'est une véritable énigme. Il est impossible que l'on veuille vous faire grief d'une action généreuse. Expliquez-moi...

DE TELLHEIM.

Vous vous souvenez, mademoiselle, que j'avais ordre de pousser la rentrée immédiate des contributions avec la dernière rigueur. Je voulus m'épargner cette rigueur et j'avançai moi-même les sommes manquantes.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Certes, je m'en souviens. Je vous aimais à cause de cela sans même vous avoir vu.

DE TELLHEIM.

Les États me donnèrent une lettre de change, qu'à la signature de la paix, je voulus mettre parmi les dettes à ratifier. La lettre fut reconnue comme valable, mais on m'en contesta la propriété. On souriait ironiquement lorsque j'affirmais avoir fourni comptant la somme. On la considéra comme un acte de corruption, comme une gratification des États pour être rapidement tombé d'accord avec eux sur la somme la moins élevée et que je n'avais pouvoir d'accepter qu'en cas d'absolue nécessité. La lettre

sortit ainsi de mes mains, et si elle est payée, ce n'est certes pas à moi qu'elle le sera. C'est par là, mademoiselle, que je me considère comme atteint dans mon honneur, et non par mon renvoi que j'aurais sollicité si on ne me l'avait signifié. Vous voilà grave, mademoiselle. Pourquoi ne riez-vous pas? Ha ha ha, je ris bien!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Étouffez ce rire, Tellheim. Je vous en conjure. C'est l'effroyable rire de la misanthropie. Non, vous n'êtes pas l'homme qui regrette une bonne action parce qu'elle a des suites fâcheuses pour lui. Non ; il est impossible que ces conséquences fâcheuses persistent. La vérité se fera jour. Le témoignage de mon oncle, de tous nos états...

DE TELLHEIM.

Votre oncle ! Vos états. Ha ha ha !

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Votre rire me tue, Tellheim. Si vous croyez à la vertu et à la Providence, Tellheim, ne riez pas ainsi. Je n'ai jamais entendu de blasphèmes qui soient plus atroces que votre rire... Et puis mettons les choses au pis! Si l'on veut absolument vous méconnaître ici, on ne pourra pas vous méconnaître chez nous. Non, nous ne pouvons vous méconnaître, Tellheim, et nous ne le ferons pas. Et si nos États ont le moindre sentiment d'honneur je sais ce qu'ils auront à faire. Pourtant je ne suis pas même sage : à quoi bon? Supposez, Tellheim, que vous ayez perdu ces deux mille pistoles un soir de folie. Le roi a été pour vous une carte malheureuse, la dame (*Elle se désigne*) vous sera d'autant plus favorable. La Providence, croyez-moi, protège toujours l'homme intègre et souvent même le compense par avance. L'acte qui devait un jour vous coûter deux mille pistoles m'a conquise à vous. Sans cet acte, je n'aurais jamais été désireuse de vous connaître. Vous savez que je suis venue sans être invitée à la pre-

mière réunion où je pouvais vous trouver. J'y suis venue seulement à cause de vous. J'y suis venue dans le ferme dessein de vous aimer — je vous aimais déjà — dans le ferme dessein de vous posséder, quand même je vous trouverais aussi noir et aussi laid que le More de Venise. Vous n'êtes ni aussi noir ni aussi laid; vous ne serez pas non plus aussi jaloux. Mais Tellheim, Tellheim, vous avez cependant beaucoup de ressemblance avec lui! Oh! ces hommes sauvages et inflexibles qui ne fixent jamais leurs yeux hagards que sur le fantôme de l'honneur et qui s'endurcissent contre tout autre sentiment! Levez les yeux, Tellheim, regardez-moi! (*Plongé dans ses pensées, il reste immobile, fixant toujours le même endroit*). A quoi pensez-vous? Vous ne m'entendez pas?

De Tellheim, *absorbé.*

Oh si, mais dites-moi, cependant, mademoiselle : comment le More était-il arrivé au service de Venise? N'avait-il pas de patrie? Pourquoi vendait-il son bras et son sang à un état étranger?

Mademoiselle de Barnhelm, *effrayée.*

Où en êtes-vous, Tellheim? Il est temps que nous nous arrêtions. Venez. (*Elle le prend par la main*). Françoise, fais avancer la voiture.

De Tellheim, *qui dégage sa main de celle de mademoiselle de Barnhelm et suit Françoise.*

Non, Françoise; je ne puis avoir l'honneur d'accompagner mademoiselle. Mademoiselle, laissez-moi encore aujourd'hui ma saine raison et congédiez-moi. Vous êtes en passe de me la faire perdre. Je résiste autant que je puis. Mais puisque je suis encore maître de moi, écoutez, mademoiselle, ce que j'ai fermement décidé et ce dont rien au monde ne doit me détourner : s'il n'y a pas pour moi un coup heureux, si la face des choses n'est pas complètement changée, si...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Il faut que je vous interrompe, monsieur le major. Nous aurions dû lui dire cela de suite, Françoise; mais aussi tu ne me fais penser à rien. Notre entretien eût été tout autre si j'avais commencé par la bonne nouvelle que le chevalier de la Marlinière etait justement venu vous annoncer.

DE TELLHEIM.

Le chevalier de la Marlinière? qui est-ce?

FRANÇOISE.

C'est peut être un excellent homme, monsieur le major, excepté...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tais-toi, Françoise. C'est également un officier licencié, qui après avoir servi en Hollande...

DE TELLHEIM.

Ah! le lieutenant Riccaut.

MADEMOISELLE DE BARNHELM

Il affirmait être de vos amis.

DE TELLHEIM.

J'affirme n'être pas des siens.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Et je ne sais quel ministre lui avait confié que votre affaire allait avoir une solution heureuse. Il doit y avoir en route un écrit royal à votre adresse.

DE TELLHEIM.

Comment Riccaut et un ministre peuvent-ils se trouver ensemble? Pourtant, il pourrait y avoir quelque chose de vrai, car tout à l'heure le trésorier général m'a déclaré que le roi avait repoussé les accusations émises contre moi; que je pourrais reprendre mon engagement d'honneur, donné par écrit, de ne pas partir avant d'être complètement déchargé. Mais il est probable que ce sera tout. On veut sans doute se débarrasser de moi. Mais on se

trompe, je ne partirai pas. Je périrai plutôt ici dans la dernière misère sous les yeux de mes calomniateurs !

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Homme obstiné !

DE TELLHEIM.

Je ne veux pas de grâce, je veux de la justice. Mon honneur...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

L'honneur d'un homme comme vous...

DE TELLHEIM, *emporté.*

Non, mademoiselle ; vous pouvez bien juger de toutes choses excepté de celle-ci. L'honneur n'est pas la voix de notre conscience, ni le témoignage de quelques gens de bien.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Non, non, je sais bien. L'honneur... c'est l'honneur.

DE TELLHEIM.

Bref, mademoiselle. Vous ne m'avez pas laissé parler. Je voulais dire ceci : si l'on détient outrageusement mon bien, si mon honneur ne reçoit pas la plus complète satisfaction, je ne saurais, mademoiselle, être à vous ; je n'en suis pas digne aux yeux du monde. Mademoiselle de Barnhelm mérite un mari intègre. C'est un misérable amour que celui qui n'aurait pas scrupule d'exposer ce qu'il aime au mépris ; c'est un homme misérable que celui qui n'a pas honte de devoir tout son bonheur à une femme dont la tendresse aveugle...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Parlez-vous sérieusement monsieur le major ? (*Elle lui tourne brusquement le dos*). Françoise !

DE TELLHEIM.

Ne soyez pas fâchée, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *à part à Françoise.*

Il serait temps maintenant ; que me conseilles-tu ?

FRANÇOISE.

Je ne conseille rien. Mais certainement il vous en fait un peu trop voir...

DE TELLHEIM, *venant les interrompre.*

Vous êtes fâchée, mademoiselle...

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *ironique.*

Moi ? pas le moins du monde.

DE TELLHEIM.

Si je vous aimais moins...

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *même ton.*

Oh ! certainement ce serait mon malheur. Et voyez-vous, monsieur le major, je ne veux pas non plus votre malheur. Il faut aimer avec désintéressement. Il est bon que je n'aie pas été plus franche ! Car votre commisération m'eût peut-être accordé ce que votre amour me refuse. (*Elle retire lentement la bague de son doigt*).

DE TELLHEIM.

Que voulez-vous dire par là, mademoiselle ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Non, aucun de nous deux n'est appelé à rendre l'autre plus heureux ou plus malheureux. Un véritable amour le veut ainsi. Je vous crois monsieur le major, et je sais que vous avez trop d'honneur pour pouvoir méconnaître l'amour.

DE TELLHEIM.

Vous moquez-vous, mademoiselle ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tenez, reprenez cette bague par laquelle vous m'aviez assuré votre fidélité. (*Elle lui tend la bague*). C'en est fait. Nous voulons oublier que nous nous sommes connus.

DE TELLHEIM.

Qu'entends-je ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Ceci vous étonne ? Prenez, monsieur. Vous ne m'avez pourtant pas joué une comédie?

DE TELLHEIM, *prenant la bague.*

Dieu! Minna peut-elle parler ainsi?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

S'il y a un cas où vous ne pouvez pas être à moi, je ne puis, moi, être vôtre en aucun cas. Votre malheur est probable ; le mien est certain. Adieu.

(*Elle veut sortir*).

DE TELLHEIM.

Que faites-vous, bien chère Minna?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Monsieur, vous m'offensez à présent par cette appellation familière.

DE TELLHEIM.

Qu'avez-vous, mademoiselle? Où allez-vous?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Laissez-moi vous cacher mes pleurs, traître!

(*Elle sort*).

SCÈNE VII.

DE TELLHEIM, FRANÇOISE.

DE TELLHEIM.

Ses pleurs? Et je devrais la laisser. (*Il veut la suivre*).

FRANÇOISE, *le retenant.*

Eh non! monsieur le major! Vous n'allez pas la suivre dans sa chambre à coucher?

DE TELLHEIM.

Son malheur? Ne parlait-elle pas de malheur?

FRANÇOISE.

Assurément ! Le malheur de vous perdre, après...

DE TELLHEIM.

Après, après quoi? Il y a quelque chose là-dessous. Qu'est-ce Françoise ? Parle !

FRANÇOISE.

Après, voulais-je dire, vous avoir tant sacrifié.

DE TELLHEIM.

Sacrifié à moi ?

FRANÇOISE.

En deux mots voilà. Il vaut beaucoup mieux pour vous, monsieur le major, que vous vous soyez dégagé. Pourquoi ne vous le dirais-je pas ? La chose ne saurait pourtant rester longtemps secrète. Nous avons fui. Le comte de Bruchsall a déshérité mademoiselle, parce qu'elle ne voulait accepter aucun mari de sa main. Elle a tout abandonné, tout dédaigné. Que nous restait-il à faire ? Nous nous sommes décidées à chercher celui auquel...

DE TELLHEIM.

J'en sais assez. Viens, je veux me jeter à ses pieds.

FRANÇOISE.

A quoi pensez-vous ? Allez-vous-en plutôt et rendez grâce à votre bonne chance.

DE TELLHEIM.

Misérable! Pour qui me prends-tu? — Non, chère Françoise, ce conseil ne venait pas de ton cœur. Pardonne à mon dépit.

FRANÇOISE.

Me m'arrêtez pas plus longtemps. Il faut que j'aille voir ce qu'elle fait. Il pourrait bien lui être arrivé quelque chose. Allez! Vous reviendrez plutôt, si vous voulez absolument revenir (*Elle entre dans la chambre où s'est réfugiée mademoiselle de Barnhelm*).

SCÈNE VIII.

DE TELLHEIM.

Mais Françoise !... Je vous attends ici. — Non, ceci est plus pressant. Si elle voit mon repentir, elle ne pourra me refuser mon pardon ! J'ai besoin de toi maintenant, honnête Werner. Non Minna, je ne suis pas un traître.

(*Il sort précipitamment*).

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

—

La grande salle.

SCÈNE PREMIÈRE

DE TELLHEIM, *entrant d'un côté et* WERNER, *de l'autre.*

DE TELLHEIM.

Ah ! Werner ! Je te cherche partout ! Où donc étais-tu fourré ?

WERNER.

Et moi je vous cherchais aussi, monsieur le major, c'est comme ça, on se court après. Je vous apporte une bien bonne nouvelle.

DE TELLHEIM.

Je n'ai que faire maintenant de tes nouvelles : j'ai besoin de ton argent. Vite, Werner, donne-moi tout ce que tu as et puis tâche de m'en procurer autant que tu pourras.

WERNER.

Monsieur le major ? Eh bien, sur ma pauvre âme, ne le disais-je pas ? Il voudra m'emprunter de l'argent quand il en aura lui-même à donner.

DE TELLHEIM.

Tu ne cherches pourtant pas de faux-fuyants?

WERNER.

Afin que je n'aie rien à lui reprocher, il me le prend avec la main droite pour me le rendre avec la main gauche.

DE TELLHEIM.

Ne m'arrête pas, Werner! J'ai le sincère désir de te le rendre, mais quand et comment, Dieu seul le sait!

WERNER.

Alors vous ne savez pas que la caisse royale a ordre de vous payer votre argent? Je viens justement de l'apprendre chez...

DE TELLHEIM.

Que chantes-tu là? Que t'es-tu laissé raconter? Tu ne comprends donc pas que si c'était vrai je serais le premier à le savoir? Bref Werner, de l'argent, de l'argent!

WERNER.

Eh oui! avec plaisir. Voici déjà quelque chose, les cent louis d'or et les cent ducats.

(*Il lui donne les deux*).

DE TELLHEIM.

Les cent louis d'or, Werner, va vite les apporter à Juste. Qu'il dégage immédiatement la bague qu'il a portée ce matin. Mais où prendras-tu le reste, Werner? Il me faut beaucoup plus.

WERNER.

Comptez sur moi! L'homme auquel j'ai vendu mon bien demeure en ville. Le solde du paiement devait seulement m'être versé dans quinze jours il est vrai, mais l'argent est tout prêt, et en déduisant un demi pour cent...

DE TELLHEIM.

Eh bien oui, cher Werner! Tu vois que je n'ai recours qu'à toi. Il faut aussi que je te confie tout. Mademoiselle de Barnhelm que tu as vue ici, est malheureuse.

WERNER.

Oh! misère!

DE TELLHEIM.

Mais demain elle sera ma femme.

WERNER.

Oh! bonheur!

DE TELLHEIM.

Et après-demain je partirai avec elle. Je puis, je veux m'en aller. Plutôt tout laisser en plan ici. Qui sait où le bonheur m'attend? Si tu veux, Werner, viens aussi. Nous reprendrons du service.

WERNER.

Vraiment? Mais apparemment où l'on fait la guerre, monsieur le major?

DE TELLHEIM.

Et où donc sans cela? Va, cher Werner, nous en reparlerons.

WERNER.

O mon cher major! Après-demain seulement? Pourquoi pas demain plutôt? Je vais déjà tout préparer. En Perse, monsieur le major, il y a une guerre fameuse. Qu'en pensez-vous?

DE TELLHEIM.

Nous y réfléchirons. Va seulement, Werner.

WERNER.

Hourrah! Vive le prince Héraclius!

(*Il sort*).

SCÈNE II.

DE TELLHEIM.

Que se passe-t-il en moi? Toute mon âme a reçu un élan nouveau. Mon propre malheur m'abattait, me rendait irritable, imprévoyant, timoré, indolent. Son malheur à elle me relève; je jette autour de moi un regard libre; je me sens assez de force et de volonté pour pouvoir tout entreprendre pour elle. Qu'est-ce que j'attends?

(*Il se dirige vers la chambre de Mademoiselle de Barnhelm. Françoise en sort*).

SCÈNE III.

FRANÇOISE, DE TELLHEIM.

FRANÇOISE.

C'est bien vous, en effet. Il me semblait entendre votre voix. Que voulez-vous, monsieur le major?

DE TELLHEIM.

Ce que je veux?... Que fait ta maîtresse?... Viens!

FRANÇOISE.

Elle va, dans un instant, sortir en voiture.

DE TELLHEIM.

Seule? Sans moi? Pour aller où?

FRANÇOISE.

Avez-vous oublié, monsieur le major?

DE TELLHEIM.

Où as-tu l'esprit, Françoise? Je l'ai irritée et elle a été blessée, mais je lui demanderai pardon et elle m'excusera.

FRANÇOISE.

Quoi? Après avoir repris votre bague, monsieur le major?

DE TELLHEIM.

Ah! c'est dans un moment de stupeur que je l'ai fait. C'est maintenant seulement que je repense à cette bague? Où l'ai-je donc? (*Il cherche.*) La voici!

FRANÇOISE.

Est-ce bien elle? (*A part, tandis qu'il la remet en poche*). Si seulement il la regardait de plus près.

DE TELLHEIM.

Elle me l'imposa avec une telle dureté. J'ai déjà oublié cette dureté. Un cœur trop plein ne saurait peser les

mots. Mais elle ne se refusera pas non plus à reprendre la bague. N'ai-je pas encore la sienne?

FRANÇOISE.

Elle l'attend en échange. Où l'avez-vous donc, monsieur le major? Montrez-la moi.

DE TELLHEIM, *un peu embarrassé.*

J'ai... oublié de la mettre... Juste... Juste va me l'apporter tout à l'heure.

FRANÇOISE.

L'une doit être presque pareille à l'autre; alors laissez-moi voir celle-ci, j'aime tant à voir ces choses-là.

DE TELLHEIM.

Une autre fois, Françoise. Maintenant, viens.

FRANÇOISE, *à part.*

Il ne veut absolument pas qu'on le tire d'erreur.

DE TELLHEIM.

Que dis-tu? Erreur?

FRANÇOISE.

C'est une erreur, dis-je, de croire que mademoiselle soit encore un bon parti. Sa fortune personnelle n'est pas du tout considérable; avec des comptes tant soit peu intéressés les tuteurs pourraient absolument la réduire à rien. Elle attendait tout de son oncle, mais cet oncle cruel...

DE TELLHEIM.

Laisse-le donc. Ne suis-je pas homme à pouvoir un jour lui remplacer tout cela?

FRANÇOISE.

Vous entendez? Elle sonne. Il faut que je rentre.

DE TELLHEIM.

Je viens avec toi.

FRANÇOISE.

Non, pour l'amour du ciel! Elle m'a expressément

défendu de vous parler. Au moins, venez seulement un moment après moi.

(*Elle rentre*).

SCÈNE IV.

DE TELLHEIM, *lui parlant encore.*

Annonce-moi!... Parle pour moi, Françoise!... Je te suis à l'instant. — Que vais-je lui dire? Quand le cœur peut parler, point n'est besoin de préparation. La seule difficulté qu'il faudrait adroitement savoir tourner, c'est la retenue, le scrupule qu'elle a mis à se jeter, malheureuse, dans mes bras, le soin qu'elle a pris de m'éblouir d'un bonheur qu'elle a perdu à cause de moi. Cette défiance de mon honneur, de sa réelle valeur personnelle, il faut l'excuser à ses propres yeux. Aux miens, elle est tout excusée. Ah! la voici.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE, DE TELLHEIM.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *en sortant, comme si elle ne s'apercevait pas de la presence de Tellheim.*

La voiture est-elle avancée, Françoise? Mon éventail.

DE TELLHEIM. *s'approchant d'elle.*

Où allez-vous, mademoiselle?

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *avec une froideur affectée.*

Je sors, monsieur le major. Je devine pourquoi vous avez pris la peine de revenir : vous vouliez me rendre aussi ma bague. Bien, monsieur le major. Ayez la bonté de la remettre à Françoise. Je n'ai pas de temps à perdre.

(*Elle veut sortir*).

De Tellheim, *se plaçant devant elle.*

Mademoiselle ! Ah qu'ai-je appris, mademoiselle ! Je ne méritais pas tant d'amour.

Mademoiselle de Barnhelm.

Quoi ! Françoise... Tu as...

Françoise.

Tout dit à monsieur le major.

De Tellheim.

Ne m'en veuillez pas, mademoiselle. Je ne suis pas un traître. A cause de moi vous avez beaucoup perdu aux yeux du monde, mais non aux miens. A mes yeux vous êtes infiniment rehaussée par cette perte. Mais elle était encore trop récente pour vous, vous craigniez qu'elle ne fît sur moi une impression trop défavorable, vous vouliez tout d'abord me la cacher. Je ne me plains pas de cette défiance. Elle provenait du désir de me garder. Ce désir fait mon orgueil. Vous m'avez trouvé moi-même malheureux et vous ne vouliez pas joindre le malheur au malheur. Vous ne pouviez pas deviner combien votre malheur me ferait oublier le mien.

Mademoiselle de Barnhelm.

Tout cela est fort bien, monsieur le major !... Mais enfin, ce qui est fait est fait. Je vous ai libéré de vos engagements ; en reprenant votre bague...

De Tellheim.

Je n'ai consenti à rien ! Bien plutôt, je me considère comme plus lié que jamais. Vous êtes à moi, Minna, à moi pour toujours. (*Il tire la bague*). Recevez-la pour la seconde fois, en gage de ma fidélité.

Mademoiselle de Barnhelm.

Moi, reprendre cette bague ? cette bague !

De Tellheim.

Oui, chère Minna, oui !

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Que me demandez-vous là?

DE TELLHEIM.

Vous avez pour la première fois accepté cette bague de ma main alors que nos deux conditions étaient également heureuses. Elles ne sont plus heureuses mais elles sont de nouveau égales ; l'égalité a toujours été la plus ferme base de l'amour. Permettez, chère Minna.

(*Il lui prend la main pour lui mettre la bague*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Quoi! par la force, monsieur le major? Non il n'y a pas de force au monde qui puisse me contraindre à reprendre cette bague. Pensez-vous, par hasard, que je manque de bagues? Vous voyez bien (*Elle montre sa bague*) que j'en ai là une qui ne le cède en rien à la vôtre.

FRANÇOISE.

S'il ne s'aperçoit encore de rien!

DE TELLHEIM, *lâchant la main de mademoiselle de Barnhelm.*

Qu'est-ce à dire... Je vois mademoiselle de Barnhelm, mais ce n'est pas elle que j'entends... C'est un ton de comédie, mademoiselle. Pardonnez que j'emploie le mot après vous.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *de son ton naturel.*

Ce mot vous a-t-il blessé, monsieur le major?

DE TELLHEIM.

Il m'a fait mal.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *émue.*

C'est ce qu'il n'aurait pas dû, Tellheim. Pardonnez-moi, Tellheim.

DE TELLHEIM.

Ah! ce ton affectueux me dit que vous revenez à vous, mademoiselle; que vous m'aimez encore, Minna.

FRANÇOISE.

Bientôt la plaisanterie aurait été trop loin!

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *impérieusement.*

Si tu voulais bien ne pas te mêler de nos affaires, Françoise, s'il te plaît.

FRANÇOISE, *à part et déconcertée.*

N'est-ce pas encore assez?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Oui, monsieur, ce serait de la vanité féminine que de me donner pour froide et hautaine. Assez de cela. Vous méritez de me trouver aussi sincère que vous l'êtes vous-même. Je vous aime encore, Tellheim, je vous aime encore, mais malgré cela...

DE TELLHEIM.

N'en dites pas plus, chère Minna, n'en dites pas plus. (*Il prend encore une fois la main de mademoiselle de Barnhelm pour lui mettre la bague*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *retirant sa main.*

Mais malgré cela et pour cela même, je ne veux plus; jamais plus. A quoi pensez-vous, monsieur le major? J'estime que vous avez assez de votre propre malheur. Il faut que vous restiez ici, il faut que vous obteniez la plus complète satisfaction, dussiez-vous périr dans la dernière misère sous les yeux de vos calomniateurs.

DE TELLHEIM.

C'est là ce que je pensais, ce que je disais quand je ne savais pas ce que je disais et ce que je pensais. Le dépit, la rancœur avaient tellement embrumé mon âme, que l'amour lui-même dans tout l'éclat du bonheur ne pouvait s'y faire jour. Mais il envoya sa fille, la compassion, qui plus familiarisée avec le sombre chagrin, sut dissiper la brume et rouvrit toutes les portes de mon âme à des sentiments plus doux. L'instinct de conservation se réveille en moi puisque j'ai à sauvegarder quelque chose de plus précieux que moi-même, et à quoi je me dois. Ne vous offensez pas, mademoiselle, du mot de compassion. Nous pou-

vons sans abaissement l'entendre de l'involontaire cause de notre malheur. Je suis cette cause; c'est pour moi, Minna, que vous avez perdu amis et parents, fortune et patrie. Par moi, en moi, il faut que vous retrouviez tout cela, sans quoi j'aurais sur la conscience le malheur de la femme la plus digne d'amour. Ne me faites donc pas entrevoir un avenir où je devrais me haïr moi-même. Non, rien ne doit me retenir ici plus longtemps. De ce moment je n'opposerai plus que mépris à l'injustice qui m'a été faite. Le monde n'est pas limité à ce pays. Le soleil ne se lève-t-il qu'ici? Où ne puis-je aller? Sous quels drapeaux me refuserait-on? Et quand je devrais prendre service sous les cieux les plus lointains, suivez-moi seulement en toute confiance, chère Minna, rien ne nous manquera. J'ai un ami qui me soutiendra volontiers.

SCÈNE VI.

UN CHASSEUR, DE TELLHEIM
MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *qui aperçoit le chasseur.*

Pstt! monsieur le major.

DE TELLHEIM, *au chasseur.*

Qui cherchez-vous?

LE CHASSEUR.

Je cherche monsieur le major de Tellheim. Ah! c'est vous-même, monsieur le major, j'ai à vous remettre cette lettre du roi.

(*Il la sort de son portefeuille*).

DE TELLHEIM.

A moi?

LE CHASSEUR.

Selon la suscription.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Entends-tu, Françoise. Le chevalier de la Marlinière a tout de même dit vrai.

LE CHASSEUR, *tandis que Tellheim prend la lettre.*

Je vous présente mes excuses, monsieur le major, vous auriez dû la recevoir déjà hier, mais il ne m'a pas été possible de savoir où vous trouver. Ce n'est qu'aujourd'hui à la revue que j'ai su votre adresse par le lieutenant Riccaut.

FRANÇOISE.

Entendez-vous, mademoiselle? Voilà le ministre du chevalier. « Comment s'appellé lé ministré, là-bas sur la grandé place? »

DE TELLHEIM.

Je vous suis très reconnaissant de la peine.

LE CHASSEUR.

C'est mon devoir, monsieur le major.

(Il sort).

SCÈNE VII.

DE TELLHEIM, MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE.

DE TELLHEIM.

Ah! mademoiselle, qu'ai-je là? Que contient cette lettre?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je n'ai pas le droit de pousser la curiosité jusqu'à désirer le savoir.

DE TELLHEIM.

Quoi! Vous séparez encore votre destinée de la mienne? Mais pourquoi hésiter plus longtemps à l'ouvrir? Elle ne peut pas me rendre plus malheureux que je ne suis; non,

chère Minna, elle ne peut pas nous rendre plus malheureux. Mais peut-être plus heureux. Permettez, mademoiselle...

(*Il ouvre et lit la lettre; pendant ce temps l'hôtelier arrive en tapinois*).

SCÈNE VIII.

L'HOTELIER, LES PRÉCÉDENTS.

L'HÔTELIER, *à Françoise.*

Pstt! ma belle enfant! Un mot.

FRANÇOISE, *se rapprochant de lui.*

Monsieur l'hôtelier? Mais nous ne savons pas encore nous-mêmes ce que la lettre contient.

L'HÔTELIER.

Qui parle de la lettre? Je viens à cause de la bague. Il faut que mademoiselle me la rende de suite. Juste est là qui veut la dégager.

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *qui s'est aussi rapprochée de l'hôtelier.*

Dites seulement à Juste qu'elle est déjà dégagée; dites-lui par qui : par moi.

L'HÔTELIER.

Mais...

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je prends tout sur moi; allez, je vous prie.

(*L'hôtelier sort*).

SCÈNE IX.

DE TELLHEIM, MADEMOISELLE DE BARNHEIM, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Et maintenant, mademoiselle, ne tourmentez plus ce pauvre major,

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Oh ! l'insupportable intercesseuse ! Comme si le nœud ne devait pas bientôt se défaire de lui-même !

DE TELLHEIM, *après avoir lu, avec une vive émotion.*

Ah ! il ne s'est pas désavoué ! O mademoiselle, quelle équité, quelle bonté ! Ceci dépasse ce que j'attendais, ce que je méritais. Mon bonheur, mon honneur, tout m'est rendu. Ce n'est pas un rêve ? (*Il regarde de nouveau la lettre pour mieux se convaincre*). Non ! ce n'est pas une illusion créée par mes vœux. Lisez vous-même, mademoiselle, lisez vous-même.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Je ne suis pas aussi indiscrète, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Indiscrète ? La lettre est à moi, à votre Tellheim, Minna. Elle contient ce que votre oncle ne peut vous prendre. Il faut que vous la lisiez ; lisez-la.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Si cela peut vous faire plaisir, monsieur le major. (*Elle prend la lettre et lit*) : « Mon cher major de Tellheim, je vous fais savoir que l'affaire qui m'avait occupé au sujet de votre honneur, s'est éclaircie tout à votre avantage. Mon frère était au courant et son témoignage vous a montré comme plus qu'innocent. La caisse royale a ordre de vous remettre la lettre de change en question et de vous rembourser les avances faites ; j'ai également ordonné à la caisse de l'armée d'arrêter toute enquête sur vos comptes. Faites-moi savoir si votre santé vous permet de reprendre du service. Je ne perdrais pas volontiers un homme de votre bravoure et de votre caractère. Je suis votre bien affectionné souverain, etc. ».

DE TELLHEIM.

Eh bien, qu'en dites-vous, mademoiselle ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *repliant la lettre et la lui rendant.*

Moi ? rien.

DE TELLHEIM.

Rien ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Si vous voulez, que votre roi, qui est un grand homme, doit aussi être un homme bon. Mais en quoi cela me regarde-t-il ! Ce n'est pas mon roi.

DE TELLHEIM.

Et sans cela vous ne dites rien ? Rien qui ait trait à nous-mêmes ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vous rentrez à son service ; monsieur le major deviendra lieutenant-colonel, colonel peut-être, je le félicite de tout cœur.

DE TELLHEIM.

Et vous ne me connaissez pas mieux ? Non, puisque le sort me rend tout ce qui peut satisfaire les vœux d'un homme raisonnable, c'est à ma chère Minna seule de décider si je dois encore appartenir à quelqu'un d'autre qu'elle. C'est à son seul service que toute ma vie sera vouée. Le service des grands est dangereux et ne vaut pas les peines, les contraintes, les humiliations qu'il coûte. Minna n'est pas de ces vaniteuses qui n'aiment dans leur mari que le titre et la situation honorifique. Elle m'aimera pour moi-même, et pour elle j'oublierai le reste du monde. Je suis devenu soldat par esprit de parti, je ne sais plus pour quelle raison politique, et aussi parce que j'avais en idée qu'il est bon pour tout homme d'honneur de s'essayer un certain temps à ce métier, afin de se familiariser avec tout ce qui s'appelle danger et d'y acquérir le sang-froid et la résolution. Il aurait fallu une nécessité absolue pour me décider à faire de cet essai une vocation,

de cette occupation temporaire un véritable métier. Mais maintenant que plus rien ne m'y oblige, mon unique et entière ambition est de redevenir un homme tranquille et heureux. C'est ce que je serai immanquablement avec vous, chère Minna, ce qu'en votre compagnie je resterai immuablement. Demain un lien sacré nous unira et ensuite nous regarderons autour de nous et nous chercherons dans le tout vaste monde le petit coin le plus tranquille, le plus gai, le plus riant, auquel rien ne manque pour être un paradis qu'un couple heureux. C'est là que nous demeurerons, que chacun de nos jours... Qu'avez-vous, mademoiselle ?

(*Mademoiselle de Barnhelm, agitée, se détourne pour essayer de cacher son émotion*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *se ressaisissant.*

Vous êtes bien cruel, Tellheim, de me représenter si charmant un bonheur auquel je dois renoncer. Ma ruine...

DE TELLHEIM.

Votre ruine... Qu'appelez-vous votre ruine? Tout ce que Minna peut perdre n'est pas Minna. Vous êtes encore la plus douce, la plus aimante, la plus gracieuse, la meilleure créature qu'il y ait sous le soleil, toute bonté et générosité, toute innocence et joie. Par-ci, par-là, un peu de malice, de temps à autre un peu d'entêtement. Mais tant mieux ! tant mieux, sans quoi Minna serait un ange qu'il me faudrait adorer avec un secret effroi, mais que je ne pourrais pas aimer.

(*Il lui prend la main pour la baiser*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *retirant sa main.*

Pas cela, monsieur! Êtes-vous si subitement changé? Cet amoureux passionné et flatteur, est-ce bien le froid Tellheim? Son retour de fortune pouvait-il seul lui communiquer cette chaleur? Qu'il me permette, devant son

ardeur soudaine, de réclamer un peu de réflexion pour tous deux. Lorsqu'il était lui-même en état de réfléchir je l'ai entendu dire que c'est un misérable amour que celui qui n'a pas crainte d'exposer son objet au mépris. C'est bien, mais je me réclame d'un amour aussi pur et aussi noble que le sien. Maintenant que l'honneur l'appelle, qu'un grand monarque le réclame, devrais-je accepter qu'il s'abandonne avec moi à des rêves amoureux, que le guerrier glorieux se change en berger galant? Non, monsieur le major, obéissez à l'appel de votre meilleure destinée.

De Tellheim.

Eh bien, soit! Si le grand monde vous paraît plus attrayant, Minna, que le grand monde nous garde! Combien il est petit et misérable ce grand monde. Vous n'en connaissez que les côtés miroitants! Mais certainement, Minna, vous... enfin comme vous voudrez! Jusque-là, soit. Vos perfections ne manqueront pas d'admirateurs et mon bonheur, de jaloux.

Mademoiselle de Barnhelm.

Non, Tellheim, ce n'est pas là ma pensée. Je vous renvoie dans le monde, sur le chemin de la renommée sans vouloir vous y suivre. Tellheim aura besoin d'une épouse irréprochable. Une petite fugitive saxonne qui s'est jetée à sa tête...

De Tellheim, *sursautant et regardant furieusement autour de lui.*

Qui ose parler ainsi? Ah! Minna, je me fais peur à moi-même quand je me représente quelqu'un d'autre que vous disant cela! Ma fureur ne connaîtrait pas de bornes.

Mademoiselle de Barnhelm.

Justement! Je pare à cela. Vous ne souffririez pas la plus mince raillerie à mon sujet, et cependant vous auriez chaque jour à entendre les plus méchantes. Bref, écoutez,

Tellheim, ce que j'ai décidé, ce dont rien au monde ne peut me détourner.

DE TELLHEIM.

Avant que vous parliez, mademoiselle... je vous en conjure, Minna, réfléchissez encore un instant que vous allez prononcer ma sentence de vie ou de mort.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Sans plus longue réflexion ! Aussi vrai que je vous ai rendu la bague avec laquelle vous aviez jadis engagé votre fidélité, aussi vrai que vous avez repris cette bague, la malheureuse Minna de Barnhelm ne doit pas devenir l'épouse de l'heureux Tellheim.

DE TELLHEIM.

Et avec cela vous prononcez ma condamnation.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

L'égalité est le plus solide lien de l'amour. Minna heureuse ne rêvait que de vivre pour l'heureux Tellheim. Minna malheureuse se serait aussi laissé convaincre de partager, d'adoucir ou d'augmenter le malheur de son ami. Vous avez bien remarqué, avant que n'arrive cette lettre qui abolit toute égalité entre nous, que je ne me refusais plus que pour la forme.

DE TELLHEIM.

Est-ce vrai, mademoiselle ? Je vous remercie, Minna, de ne m'avoir pas encore condamné tout à fait. Vous ne voulez que Tellheim malheureux ? C'est facile. (*Froidement*) : Je sens précisément qu'il ne me convient pas d'accepter cette tardive justice, qu'il serait mieux de ne plus du tout réclamer ce que l'on a flétri par un si injurieux soupçon. Oui, je ne veux pas avoir reçu cette lettre. Voilà tout ce que j'en fais et la seule réponse que j'y donne.

(*Il va pour la déchirer*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *lui saisissant les mains.*

Que voulez-vous, Tellheim ?

DE TELLHEIM.

Vous posséder.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Arrêtez.

DE TELLHEIM.

Mademoiselle, elle sera immanquablement déchirée si vous ne vous prononcez pas autrement. Nous verrons alors ce que vous aurez encore à m'objecter.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Quoi? Sur ce ton? Alors je devrais me rendre méprisable à mes propres yeux? Jamais! C'est une vile créature celle qui n'a pas honte de tenir tout son bonheur de la tendresse aveugle d'un homme.

DE TELLHEIM.

C'est faux; absolument faux!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vous voulez tenter de réfuter vos propres paroles parce qu'elles sont dans ma bouche.

DE TELLHEIM.

Sophiste! Ainsi tout ce qui ne convient pas au sexe fort déshonorerait le sexe le plus faible? L'homme doit-il se permettre tout ce qui convient aux femmes? Lequel des deux la nature a-t-elle fait soutien de l'autre?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tranquillisez-vous, Tellheim. Je ne serai pas tout à fait sans soutien, quand même je devrais décliner l'honneur de votre appui. J'en aurai autant que besoin sera. Je me suis fait annoncer chez notre ambassadeur. Il veut encore me parler aujourd'hui. Il est probable qu'il s'occupera de moi. Le temps presse. Excusez-moi, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Je vous accompagnerai, mademoiselle.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Mais non, monsieur le major. Laissez-moi.

DE TELLHEIM.

Votre ombre vous quitterait plutôt! Venez seulement, mademoiselle, où vous voudrez et chez qui vous voudrez. Partout, aux amis et aux inconnus je raconterai cent fois par jour, et en votre présence, quel lien m'attache à vous, et par quel cruel amour-propre vous voulez rompre ce lien.

SCÈNE X.

JUSTE, LES PRÉCÉDENTS.

JUSTE, *avec impétuosité.*

Monsieur le major! Monsieur le major!

DE TELLHEIM.

Qu'y a-t-il?

JUSTE.

Venez vite, vite!

DE TELLHEIM.

Qui, moi? Viens ici, toi. Parle, qu'y a-t-il?

JUSTE.

Écoutez!

(*Il lui parle à l'oreille*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Te doutes-tu de quelque chose, Françoise?

FRANÇOISE.

Impitoyable que vous êtes! J'étais là comme sur des charbons ardents.

DE TELLHEIM, *à Juste.*

Que dis-tu? ce n'est pas possible! Elle! (*Il regarde mademoiselle de Barnhelm avec colère*). Dis-le tout haut; dis-le lui en pleine figure! Écoutez, mademoiselle.

JUSTE.

L'hôtelier prétend que mademoiselle de Barnhelm a

pris la bague que j'avais mise en gage chez lui; elle l'a reconnue comme sienne et ne veut plus la rendre.

DE TELLHEIM.

Est-ce vrai, mademoiselle? Non, il est impossible que ce soit vrai!

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *souriant.*

Et pourquoi pas, Tellheim? Pourquoi cela ne peut-il être vrai?

DE TELLHEIM, *violent.*

Ainsi, c'est vrai? Quelle effroyable lumière s'est faite en moi tout à coup! Je vous découvre maintenant, hypocrite, infidèle!

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *effrayée.*

Qui? Qui est infidèle?

DE TELLHEIM.

Vous, vous que je ne veux plus nommer.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tellheim!

DE TELLHEIM.

Oubliez mon nom! Vous êtes venue ici pour rompre avec moi! C'est clair! Mais que le hasard puisse ainsi favoriser les parjures! Il vous a mis votre bague entre les mains. Votre astuce a su m'imposer la mienne.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tellheim, quelles hallucinations avez-vous? Revenez à vous et écoutez-moi.

FRANÇOISE, *à part.*

Elle récolte ce qu'elle a semé. Elle l'a bien mérité.

SCÈNE XI.

PAUL WERNER, *avec une bourse remplie d'or;* DE TELLHEIM, MADEMOISELLE DE BARNHELM, FRANÇOISE, JUSTE.

WERNER.

Me voici déjà, monsieur le major.

DE TELLHEIM, *sans le regarder.*

Qui t'a demandé?

WERNER.

Voici l'argent! Mille pistoles.

DE TELLHEIM.

Je n'en veux pas.

WERNER.

Demain, monsieur le major, vous pourrez en avoir encore autant.

DE TELLHEIM.

Garde ton argent.

WERNER.

Mais c'est votre argent, monsieur le major. Je crois que vous ne voyez pas à qui vous parlez.

DE TELLHEIM.

Emporte-le, te dis-je.

WERNER.

Qu'avez-vous ? C'est moi, Werner.

DE TELLHEIM.

Toute bonté n'est qu'une feinte, toute serviabilité qu'une duperie.

WERNER.

Est-ce pour moi?...

DE TELLHEIM.

Si tu veux.

WERNER.

Je n'ai fait qu'obéir à vos ordres.

DE TELLHEIM.

Alors obéis aussi à celui-ci et décampe.

WERNER.

Monsieur le major (*Mécontent*) je suis un être humain...

DE TELLHEIM.

Eh bien ! tu es quelque chose de propre !

WERNER.

Qui a aussi sa bile.

DE TELLHEIM.

Bien ; la bile est encore ce que nous avons de meilleur.

WERNER.

Je vous prie, monsieur le major.

DE TELLHEIM.

Combien de fois faudra-t-il encore te le dire ? Je n'ai pas besoin de ton argent.

WERNER, *en colère.*

Eh bien ! le prenne qui voudra.
(*Il jette la bourse aux pieds de Tellheim et s'en va de côté*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *à Françoise.*

Ah ! chère Françoise, j'aurais dû t'écouter ! j'ai poussé trop loin la plaisanterie. Pourtant il n'aurait qu'à m'entendre. (*Elle va vers lui*).

FRANÇOISE, *qui sans répondre à mademoiselle de Barnhelm se rapproche de Werner.*

Monsieur le maréchal des logis ?

WERNER, *maussade.*

Allez seulement.

FRANÇOISE.

Non ! en voilà des hommes !

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Tellheim ! Tellheim ! (*Tellheim qui se ronge les ongles de

colère, reste le visage détourné et n'écoute pas). Mais c'est trop fort! Écoutez-moi donc! Vous vous trompez. Un simple malentendu, Tellheim! Vous ne voulez pas écouter votre Minna? Pouvez-vous bien avoir un soupçon pareil? Vouloir rompre avec vous, moi? Être venue pour cela? Tellheim!

SCÈNE XII.

DEUX SERVITEURS, *l'un après l'autre, traversant la salle.* LES PRÉCÉDENTS.

PREMIER SERVITEUR.

Mademoiselle, Son Excellence le comte...

DEUXIÈME SERVITEUR.

Il vient, mademoiselle!

FRANÇOISE, *qui a couru à la fenêtre.*

Le voilà, le voilà!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Le voilà? Alors vite, Tellheim.

DE TELLHEIM, *redevenant subitement maître de lui.*

Qui? qui vient? Votre oncle, mademoiselle. Cet oncle cruel? Laissez-le seulement venir! Laissez-le seulement venir! Ne craignez rien. Je ne souffrirai pas qu'il vous offense même d'un regard. C'est à moi qu'il aura affaire.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vite, embrassez-moi, Tellheim, et oubliez tout.

DE TELLHEIM.

Ah! si je savais que vous en ayiez regret!

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Non, je ne puis avoir regret d'avoir vu votre cœur jusqu'au fond. Ah! quel homme vous êtes! Embrassez votre Minna! Votre heureuse Minna et qui est heureuse surtout

par vous. (*Elle se jette dans ses bras*). Et maintenant à sa rencontre !

DE TELLHEIM.

A la rencontre de qui ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Du meilleur de vos amis inconnus.

DE TELLHEIM.

Quoi ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Le comte — mon oncle — mon père — votre père. Ma fuite, son refus, la perte de mon héritage, n'entendez-vous pas que tout cela était une invention, crédule chevalier ?

DE TELLHEIM.

Inventé ? mais la bague, la bague ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Où avez-vous mis la bague que je vous ai rendue ?

DE TELLHEIM.

Vous la reprenez ? Comme je suis heureux alors ! Voici, Minna.

(*Il retire la bague*).

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Mais regardez-la donc, pour commencer ! Il n'est pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir. Quelle bague est-ce donc ? Celle que j'ai reçue de vous, ou celle que vous tenez de moi ? N'est-ce pas celle que je n'ai pas voulu laisser entre les mains de l'hôtelier ?

DE TELLHEIM.

Dieu ! Que vois-je ? Qu'entends-je ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Dois-je la reprendre à présent ? Dois-je ? Donnez, donnez seulement. (*Elle la lui prend des mains et la lui passe elle-même au doigt*). Eh bien, tout est-il en ordre ?

DE TELLHEIM.

Où suis-je ? (*Lui baisant la main*). Méchant ange ! me tourmenter de la sorte.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Pour vous prouver, mon cher époux, que vous ne me jouerez jamais de tour sans que je vous rende aussitôt la pareille. Pensez-vous que vous ne m'avez pas tourmentée ?

DE TELLHEIM.

O comédiennes, j'aurais pourtant dû vous deviner.

FRANÇOISE.

Non vraiment, je ne vaux rien comme comédienne ; j'ai tremblé et frémi, et il fallait que je me tienne à quatre pour ne rien dire.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Mon rôle ne m'a pas toujours été facile. Mais venez maintenant.

DE TELLHEIM.

Je n'ai encore pu me ressaisir. Comme je suis heureux et angoissé. C'est ainsi qu'on se réveille soudain d'un cauchemar.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Nous nous oublions. Je l'entends déjà !

SCÈNE XIII.

COMTE DE BRUCHSALL, *accompagné de plusieurs domestiques et de l'hôtelier*, LES PRÉCÉDENTS.

LE COMTE, *entrant*.

Elle est bien arrivée cependant ?

MADEMOISELLE DE BARNHELM, *se précipitant vers lui*.

Ah ! mon père !

LE COMTE.

Me voici, chère Minna. (*Il l'embrasse*). Mais quoi, mignonne. (*Il aperçoit Tellheim*). Tu es ici depuis vingt-quatre heures seulement et déjà en société, déjà connaissance faite.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Devinez qui c'est?

LE COMTE.

Pas ton Tellheim, cependant?

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Qui d'autre? Venez Tellheim.

(*Elle le conduit vers le comte*).

LE COMTE.

Monsieur, nous ne nous sommes jamais vus, mais au premier regard j'ai cru vous reconnaître. Je souhaitais que ce soit vous. Embrassez-moi. Je vous estime hautement. Je vous demande votre amitié. Ma nièce, ma fille, vous aime.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Vous savez combien, mon père. Et mon amour est-il aveugle?

LE COMTE.

Non, Minna, ton amour n'est pas aveugle, mais ton amoureux — est muet.

DE TELLHEIM, *se jetant dans les bras du comte.*

Laissez-moi revenir à moi, mon père!

LE COMTE.

Bien, mon fils. J'entends... et si ta bouche ne peut bavarder, ton cœur peut cependant parler. Je n'ai généralement pas beaucoup de sympathie pour les officiers de cette couleur (*Il désigne l'uniforme*), mais vous êtes un homme d'honneur, Tellheim, et dans quelque habit que soit un homme d'honneur, il faut qu'on l'aime.

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Oh si vous saviez tout!

LE COMTE.

Qui m'empêchera de tout apprendre? Où sont mes chambres, monsieur l'hôtelier?

L'HÔTELIER.

Si Votre Excellence veut bien se donner la peine d'entrer ici.

LE COMTE.

Viens, Minna! Venez, monsieur le major.

(Il sort avec l'hôtelier et les serviteurs).

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Venez, Tellheim.

DE TELLHEIM.

Je vous suis à l'instant, mademoiselle. Je veux seulement dire une parole encore à cet homme.

(Il se tourne du côté de Werner).

MADEMOISELLE DE BARNHELM.

Et surtout une très affectueuse. Il me semble que c'est nécessaire, n'est-ce pas, Françoise?

(Elle suit le comte).

SCÈNE XIV.

DE TELLHEIM, WERNER, JUSTE, FRANÇOISE.

DE TELLHEIM, *désignant la bourse que Werner a jetée.*

Tiens, Juste, ramasse cette bourse et porte-la à la maison. Va!

(Juste s'en va avec la bourse).

WERNER, *toujours boudeur dans son coin et qui a paru ne prendre aucune part à ce qui se passait.*

Et maintenant?

DE TELLHEIM, *affectueusement, allant vers lui.*

Werner, quand pourrai-je avoir les mille autres pistoles?

WERNER, *reprenant tout à coup sa bonne humeur.*

Demain, monsieur le major, demain !

DE TELLHEIM.

Je n'ai pas besoin de devenir ton débiteur, mais je veux être ton banquier. A vous autres, bonnes âmes, on devrait vous donner à tous un tuteur. Vous êtes une sorte de dilapideurs. Je t'ai fâché tout à l'heure, Werner?

WERNER.

Sur mon âme, oui! Mais je n'aurais tout de même pas dû être aussi rustre. Je le sens bien à présent. Je mériterais cent coups de bâton. Faites-les-moi seulement donner, mais ne m'en veuillez plus, mon cher major.

DE TELLHEIM.

T'en vouloir? (*Lui serrant la main*). Lis dans mes yeux tout ce que je ne puis te dire. Ah, je voudrais bien voir quelqu'un qui ait une meilleure fiancée et un meilleur ami. N'est-ce pas, Françoise?

(*Il sort*).

SCÈNE XV.

WERNER, FRANÇOISE.

FRANÇOISE, *à part.*

Oui certainement, c'est un excellent homme! Je n'en retrouverai peut-être pas un pareil. Allons-y! (*Se rapprochant de Werner, timide et confuse*). Monsieur le maréchal des logis?

WERNER, *s'essuyant les yeux.*

Plaît-il?

FRANÇOISE.

Monsieur le maréchal?

WERNER.

Que voulez-vous donc, petite demoiselle?

FRANÇOISE.

Regardez-moi une fois, monsieur le maréchal des logis.

WERNER.

Je ne puis pas encore ; je ne sais pas ce qui m'est entré dans les yeux.

FRANÇOISE.

Mais regardez-moi donc !

WERNER.

Je crains de vous avoir déjà beaucoup trop regardée, petite demoiselle. Là, je vous regarde. Eh bien, qu'y a-t-il donc ?

FRANÇOISE.

Monsieur le maréchal des logis... est-ce que vous n'avez pas besoin d'une madame la maréchale ?

WERNER.

Parlez-vous sérieusement, petite demoiselle ?

FRANÇOISE.

Tout à fait !

WERNER.

Viendriez-vous avec moi en Perse ?

FRANÇOISE.

Où vous voudrez.

WERNER.

Vrai ? Hurrah ! Monsieur le major, ne soyez pas si fier ! Maintenant j'ai pour le moins une aussi bonne petite fiancée et un aussi excellent ami que vous. Donnez-moi la main, petite demoiselle ! Tope la ! Dans dix ans vous serez madame la générale... ou bien veuve !

FIN.

APPENDICE

---

a) Est-il permis, monsieur le major?

b) Mais non... c'est sa chambre.

c) Juste, ma belle enfant, c'est lui que je cherche. Où est-il?

d) Ah, voilà de ses politesses! C'est un très galant homme que ce Major.

e) C'est dommage; j'en suis faché.

f) Mademoiselle parle français? Mais sans doute; telle que je la vois! — La demande étoit bien impolie; Vous me pardonnerés, Mademoiselle.

g) Monsieur, m'a dit Son Excellence, Vous comprenés bien, que tout dépend de la manière, dont on fait envisager les choses au Roi, et Vous me connoissés. Cela fait un très-joli garçon que ce Tellheim, et ne sais-je pas que Vous l'aimés? Les amis de mes amis sont aussi les miens. Il coute un peu cher au Roi ce Tellheim, mais est-ce que l'on sert les Rois pour rien? Il faut s'entr'aider en ce monde; et quand il s'agit de pertes, que ce soit le Roi, qui en fasse, et non pas un honnêt-homme de nous autres. Voila le principe, dont je ne me dépars jamais... Ah que Son Excellence a le cœur bien placé!

h) Il faut le dire; je suis sans doute le Cadet le plus aventureux, que la maison a jamais eu... Ah, Mademoiselle, que je voudrois n'avoir jamais vû ce païs-la!

i) Oui, Mademoiselle, me voilà reformé, et par là mis sur le pavé!

j) Vous êtes bien bonne, Mademoiselle..... Tranchons le mot; je n'ai pas le sou, et me voilà exactement vis-à-vis du rien. —

k) Mademoiselle, je joue avec un guignon, qui surpasse toute croyance... Je sais bien, qu'il y avoit quelque chose de plus que le jeu. Car parmi mes pontes se trouvoient certaines Dames —... Vous m'entendés, mademoiselle.

l) Tant mieux, Mademoiselle, tant mieux! Tous les gens d'esprit aiment le jeu à la fureur.

m) Comment, Mademoiselle, Vous voulés être de moitié avec moi? De tout mon cœur.

n) Ah, Mademoiselle, que Vous êtes charmante!

o) Donnés, toûjours, Mademoiselle, donnés.

p) et de ce moment je recommence à bien augurer de ma fortune.

q) Je suis des Bons, Mademoiselle. Savés-vous ce que cela veut dire?

r) Je sais monter un coup.

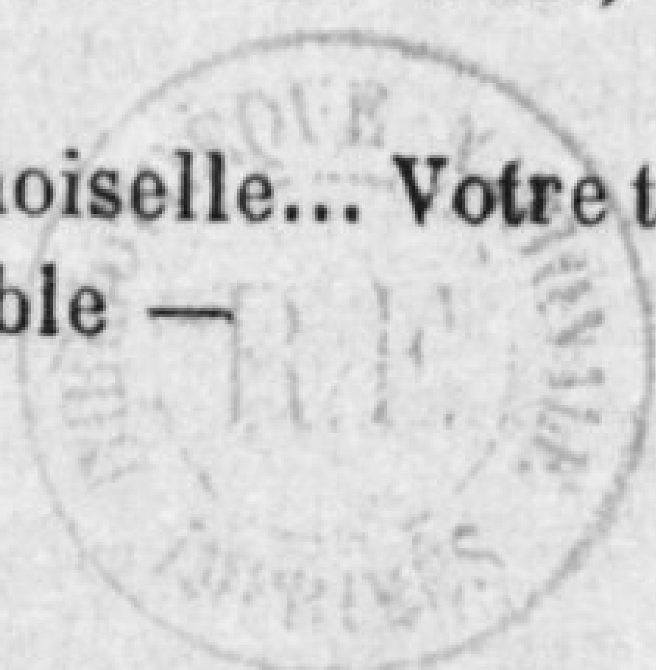
s) Je file la carte avec une adresse.

t) Je fais sauter la coupe avec une dextérité. —

u) Donnés-moi un pigeonneau à plumer, et —

v) Comment, Mademoiselle? Vous appelés cela...? Corriger la fortune, l'enchaîner sous ses doits, être sûr de son fait.

x) Laissés-moi faire, Mademoiselle... Votre très humble, Mademoiselle, votre très humble —



TABLE

KLEIST

KOTZEBUE

LESSING



E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

N°s		
440.	BALZAC (H. DE) . . .	Gobseck.
442.	—	Le Colonel Chabert.
444.	—	Une Fille d'Ève.
446.	—	La maison Nucingen.
448.	—	Le Curé de Tours.
450.	—	Pierrette.
452.	—	Béatrix.
454.	—	Louis Lambert.
456.	—	Séraphita.
458.	—	Eugénie Grandet.
460.	—	Physiologie du mariage.
462.	—	Modeste Mignon.
464.	—	Grandeur et décadence de César Birotteau.
466.	—	La cousine Bette.
468.	—	Le cousin Pons.
317.	BARBIER (ÉMILE). . .	Cythère en Amérique. Illustré.
425.	BARBUSSE (A.). . . .	L'Ange du foyer.
470.	BAROT (ODYSSE). . .	Susie.
346.	BARRON (LOUIS). . .	Paris étrange.
379.	BEAUMARCHAIS. . . .	Le Barbier de Séville.
380.	—	Le Mariage de Figaro.
184.	BEAUTIVET	La Maîtresse de Mazarin.
14.	BELOT (ADOLPHE). .	Deux Femmes.
31.	—	Hélène et Mathilde.
171.	—	Le Pigeon.
189.	—	Le Parricide.
203.	—	Dacolard et Lubin.
137.	BELOT (A.) et E. DAUDET	La Vénus de Gordes.
156.	BELOT (A.) et J. DAUTIN	Le Secret terrible.
373.	BERLEUX (JEAN). . .	Cousine Annette.
394.	—	Le Roman de l'Idéal.
389.	BERNARD (CH. DE). .	La peau du Lion.
72.	BERTHE (COMTESSE) .	La Politesse pour Tous.
146.	BERTHET (ÉLIE) . . .	Le Mûrier blanc.
222.	BERTOL-GRAIVIL. . .	Dans un joli Monde } (Les Deux Criminels).
223.	—	Venge ou meurs! } (Les Deux Criminels).
373.	BESNARD (ÉRIC) . . .	Le Lendemain du mariage.
162.	BIART (LUCIEN) . . .	Benito Vasquez.
296.	BLASCO (EUSEBIO) . .	Une Femme compromise.
268.	BOCCACE	Contes.
311.	BONHOMME (PAUL) . .	Prisme d'Amour.
74.	BONNET (ÉDOUARD). .	La Revanche d'Orgon.
45.	BONNETAIN (P.) . . .	Au Large.
57.	—	Marsouins et Mathurins.
224.	BONSERGENT (A.). . .	Monsieur Thérèse.
276.	BOSQUET (E.)	Le Roman des Ouvrières.
112.	BOUSSENARD (L.). . .	Aux Antipodes.
145.	—	10.000 ans dans un bloc de glace.
229.	—	Chasseurs Canadiens.
12.	BOUVIER (A.). . . .	Colette.
34.	—	Le Mariage d'un Forçat.

Nos		
105.	BOUVIER (A.)	Les Petites Ouvrières.
143.	—	Mademoiselle Beau-Sourire.
167.	—	Les Pauvres.
186.	—	Les Petites Blanchisseuses.
398.	BOUVIER (JEAN) . . .	Fille de chouan.
191.	BRÉTIGNY (P.). . . .	La Petite Gabi.
400.	BRISSE (BARON) . . .	Petite cuisine des Familles.
381.	BRUNEL (GEORGES). .	La Science à la Maison.
399.	BUSNACH (WILLIAM) .	Le Crime du bois de Verrières.
75.	CAHU (THÉODORE) . .	Le Sénateur Ignace.
233.	—	Le Régiment où l'on s'amuse.
279.	—	Combat d'Amours.
324.	—	Excelsior. Un Amour dans le monde.
396.	—	Celles qui se donnent.
322.	CAMÉE	Un Amour russe.
37.	CANIVET (CH.). . . .	La Ferme des Gohel.
305.	—	Enfant de la Mer (couronné).
253.	CASANOVA (J.). . . .	Sous les Plombs.
386.	CASIMIR DELAVIGNE. .	Les Enfants d'Edouard.
129.	CASSOT (C.).	La Vierge d'Irlande.
344.	CASTANIER (P.) . . .	Le Roman d'un Amoureux.
287.	CAZOTTE (J.)	Le Diable Amoureux.
323.	CHAMISSO (A. DE) . .	Pierre Schlémihl (Illustrations).
123.	CHAMPFLEURY. . . .	Le Violon de faïence.
147.	CHAMPSAUR (F.). . .	Le Cœur.
42.	Chanson de Roland (La)	
54.	CHATEAUBRIAND . . .	Atala, René, Dernier Abencérage.
7.	CHAVETTE (E.). . . .	La Belle Alliette.
30.	—	Lilie, Tutue, Bebeth.
190.	—	Le Procès Pictompin.
198.	CHINCHOLLE (CH.) . .	Le Vieux Général.
120.	CIM (ALBERT). . . .	Les Prouesses d'une Fille.
329.	—	Les Amours d'un Provincial.
364.	—	La Petite Fée.
125.	CLADEL (LÉON) . . .	Crête-Rouge.
18.	CLARETIE (JULES) . .	La Mansarde.
85.	COLOMBIER (MARIE) .	Nathalie.
358.	—	Sacha.
491.	CONAN DOYLE	Le Capitaine de l'*Etoile polaire*.
163.	CONSTANT (BENJAMIN).	Adolphe.
475.	COOPER (FENIMORE) .	Le Tueur de daims.
282.	COQUELIN CADET. . .	Le Livre des Convalescents. (Illust.)
347.	CORA PEARL	Mémoires.
328.	CORDAY (MICHEL) . .	Misères secrètes.
390.	—	Mon lieutenant.
303.	COTTIN (MADAME) . .	Elisabeth.
26.	COURTELINE (G.) . .	Le 51e Chasseurs.
153.	—	Madelon, Margot et Cie.
228.	—	Les Facéties de Jean de la Butte.
237.	—	Boubouroche.
252.	—	Ombres parisiennes.

Nos		
271.	COUTURIER (CL.) . .	Le Lit de cette personne.
357.	CYRANO DE BERGERAC.	Voyage dans la Lune.
259.	DANRIT (CAPITAINE) .	La Bataille de Neufchâteau.
419.	—	Les Exploits d'un sous-marin.
490.	—	Un Dirigeable au Pôle Nord.
238.	DANTE.	L'Enfer.
360.	DARZENS	Le Roman d'un Clown.
2.	DAUDET (ALPHONSE) .	La Belle-Nivernaise.
131.	—	Les Débuts d'un Homme de Lettres.
50.	DAUDET (ERNEST) . .	Jourdan Coupe-Tête.
179.	—	Le Crime de Jean Malory.
217.	—	Le Lendemain du péché.
332.	—	Les 12 Danseuses du château de Lamolle.
342.	—	Le Prince Pogoutzine.
352.	—	Les Duperies de l'Amour.
244.	DELCOURT (P.) . . .	Le Secret du Juge d'Instruction.
29.	DELVAU (ALFRED) . .	Les Amours buissonnières.
58.	—	Mémoires d'une Honnête Fille.
134.	—	Le grand et le petit Trottoir.
169.	—	Du Pont des Arts au Pont de Kehl.
220.	—	A la porte du Paradis.
235.	—	Les Cocottes de mon Grand-Père.
254.	—	Miss Fauvette.
89.	DESBEAUX (E.). . . .	La Petite Mendiante.
70.	DESLYS (CH.)	L'Abîme.
155.	—	Les Buttes Chaumont.
225.	—	L'Aveugle de Bagnolet.
48.	DHORMOYS (P.). . . .	Sous les Tropiques.
207.	DICKENS (CH.). . . .	La Maison hantée.
240.	—	La Terre de Tom Tiddler.
262.	—	Un Ménage de la Mer.
21.	DIDEROT	Le Neveu de Rameau.
66.	DIGUET (CH.). . . .	Moi et l'autre (ouvrage couronné).
314.	DOLLFUS (PAUL). . .	Modèles d'Artistes (illustré).
117.	DOSTOIEWSKY	Ame d'Enfant.
337.	—	Les Précoces.
343.	DRAULT (JEAN) . . .	Les Aventures de Bécasseau.
455.	—	L'impériale de l'omnibus.
24.	DRUMONT (ÉDOUARD) .	Le Dernier des Trémolin.
140.	DUBUT DE LAFOREST .	Belle-Maman.
158.	DU CAMP (MAXIME). .	Mémoires d'un Suicidé.
152.	DUMAS (ALEXANDRE) .	La Marquise de Brinvilliers.
192.	—	Les Massacres du Midi.
221.	—	Les Borgia.
231.	—	Marie Stuart.
285.	DURIEU (L.).	Ces bons petits collèges.
331.	—	Le Pion.
8.	DUVAL (G.)	Le Tonnelier.
241.	ENNE (F.) et F. DELISLE	La comtesse Dynamite.
121.	ERASME	Colloques choisis (couronné).
368.	—	Eloge de la folie (couronné).

Nos		
27.	ESCOFFIER	Troppmann.
124.	EXCOFFON (A.). . . .	Le Courrier de Lyon.
208.	FIÉVÉE (J.)	La Dot de Suzette.
104.	FIGUIER (Mme LOUIS) .	Le Gardian de la Camargue.
164.	—	Les Fiancés de la Gardiole.
471.	FISCHER (MAX ET ALEX)	Avez-vous cinq minutes?
1.	FLAMMARION (CAMILLE)	Lumen.
51.	—	Rêves étoilés.
101.	—	Voyages en Ballon.
151.	—	L'Eruption du Krakatoa.
201.	—	Copernic et le système du monde.
251.	—	Clairs de Lune.
301.	—	Qu'est-ce que le Ciel?
351.	—	Excursions dans le Ciel.
401.	—	Curiosités de la Science.
451.	—	Les caprices de la foudre.
449.	FONCLOSE (Mme M. DE).	Guide pratique des Travaux de Dames.
313.	FRAGEROLLE et COSSERET.	Bohême bourgeoise.
480.	GALLUS (EMMANUEL) .	La Victoire de l'Enfant.
340.	GARCHINE	La Guerre.
476.	GARNERAY (LOUIS). .	Voyages, aventures et combats.
477.	—	Mes Pontons.
17.	GAUTIER (THÉOPHILE).	Jettatura.
53.	—	Avatar. — Fortunio.
139.	GAUTIER (Mme JUDITH).	Les Cruautés de l'Amour.
391.	GAWLIKOWSKI	Guide complet de la Danse.
397.	GAY (ERNEST)	Fille de comtesses.
349.	GINESTET (H. DE) . .	Souvenirs d'un prisonnier de guerre en Allemagne.
194.	GINISTY (P.) Seconde	nuit (roman bouffe). Préface par A. Silvestre.
172.	GOGOL (NICOLAÏ). . .	Les Veillées de l'Ukraine.
197.	—	Tarass Boulba.
367.	—	Contes et Nouvelles.
28.	GOLDSMITH	Le Vicaire de Wakefield.
23.	GORON	Un beau crime.
177.	GOZLAN (LÉON). . . .	Le Capitaine Maubert.
361.	—	Polydore Marasquin.
363.	GRÉBAUVAL (A.) . . .	Le Gabelou.
256.	GREYSON (E.)	Juffer Daadge et Juffer Doortje.
168.	GROS (J.).	Un Volcan dans les Glaces.
210.	—	L'homme fossile.
297.	—	Les Derniers Peaux-Rouges.
308.	—	Aventures de nos Explorateurs.
60.	GUÉRIN-GINISTY . . .	La Fange.
149.	—	Les Rastaquouères.
307.	GUICHES (GUSTAVE). .	L'Imprévu.
106.	GUILLEMOT (G.) . . .	Maman Chautard.
230.	GUYOT (YVES)	Un Fou.
348.	GYP	Dans l'Train.
102.	HACKS (Dr CH.). . . .	A bord du courrier de Chine.
108.	HAILLY (G. D'). . . .	Fleur de Pommier.
157.	—	Le Prix d'un Sourire.

Nos		
406.	HAILLY (G. D') . . .	Un cœur d'or.
9.	HALT (Mme ROBERT).	Hist. d'un Petit Homme (ouvr. cour.).
76.	—	Brave Garçon.
91.	—	La Petite Lazare.
417.	—	Battu par des Demoiselles.
68.	HAMILTON.	Mémoires du Chevalier de Grammont.
338.	HÉGÉSIPPE MOREAU. .	Le Myosotis.
478.	HEINE (HENRI). . . .	Le Tambour Le Grand.
355.	HENNIQUE (LÉON). . .	Benjamin Rozes.
87.	HEPP (A.).	L'Amie de Madame Alice.
295.	HOFFMANN	Contes fantastiques.
41.	HOUSSAYE (ARSÈNE) .	Lucia.
61.	—	Madame Trois-Etoiles.
119.	—	Les Larmes de Jeanne.
142.	—	La Confession de Caroline.
187.	—	Julia.
433.	—	Mlle de La Vallière et Mme de Montespan.
245.	HÜCHER (F.)	La Belle Madame Pajol.
407.	—	Œuvre de Chair.
	HUGO (VICTOR) . . .	La Légende du Beau Pécopin.
13.	JACOLLIOT (L.) . . .	Voyage aux Pays Mystérieux.
56.	—	Le Crime du Moulin d'Usor.
67.	—	Vengeance de Forçats.
200.	—	Les Chasseurs d'Esclaves.
247.	—	Voyage sur les rives du Niger.
261.	—	Voyage au pays des Singes.
445.	—	Fakirs et Bayadères.
81.	JANIN (JULES). . . .	L'Ane mort.
286.	—	Contes.
294.	—	Nouvelles.
97.	JOGAND (M.).	L'Enfant de la Folle.
405.	LACOUR (PAUL) . . .	Le diable au corps.
392.	LAFARGUE (FERNAND).	Les Ciseaux d'Or.
408.	—	Les Amours passent...
443.	—	La fausse piste.
467.	—	Fin d'Amour.
483.	—	Dette d'honneur.
315.	LA FONTAINE	Contes.
284.	LANO (PIERRE DE). .	Jules Fabien.
345.	LAPAUZE (HENRY) . .	De Paris au Volga (couronné).
372.	LA QUEYSSIE (EUG. DE)	La Femme de Tantale.
133.	LAUNAY (A. DE) . . .	Mademoiselle Mignon.
278.	LAURENT (ALBERT).	La Bande Michelou.
383.	LAVELEYE (E. DE) . .	Sigurd et les Eddas.
482.	LEMAITRE (CLAUDE) .	Marsile Gerbault.
437.	LEMERCIER DE NEUVILLE (L.).	Les Pupazzi inédits.
484.	LEMONNIER (CAMILLE).	La Faute de Madame Charvet.
272.	LE ROUX (HUGUES). .	L'Attentat Sloughine.
38.	LEROY (CHARLES) . .	Les Tribulations d'un Futur.
144.	—	Le Capitaine Lorgnegrut.
289.	—	Un Gendre à l'Essai.

Nos
176. LESSEPS (FERDINAND DE). Les Origines du Canal de Suez.
439. LETTRES GALANTES D'UNE FEMME DE QUALITÉ.
366. LEX . . . . Comment on se marie.
215. LHEUREUX (P.). . . . P'tit Chéri (Histoire parisienne).
288. — Le Mari de Mlle Gendrin.
185. LOCKROY (ED.) . . . . L'Ile révoltée.
459. LONGFELLOW . . . . Evangéline.
16. LONGUS. . . . . . . Daphnis et Chloé.
195. MAËL (PIERRE) . . . Pilleur d'épaves (mœurs maritimes).
209. — Le Torpilleur 29.
264. — La Bruyère d'Yvonne.
334. — Le Roman de Joël
33. MAISTRE (X. DE). . . Voyage autour de ma Chambre.
40. MAIZEROY (RENÉ) . . Souvenirs d'un Officier.
59. — Vava Knoff.
148. — Souvenirs d'un Saint-Cyrien.
159. — La Dernière Croisade.
182. MARGUERITTE (P.). . La confession posthume
86. MARTEL (T.) . . . . La Main aux Dames.
232. — La Parpaillotte.
362. — L'Homme à l'Hermine.
453. — Dona Blanca.
472. — La Tuile d'or.
481. — La Prise du bandit Masca.
82. MARY (JULES). . . . Un coup de Revolver.
173. — Un Mariage de confiance.
243. — Le Boucher de Meudon.
64. MAUPASSANT (GUY DE). L'Héritage.
111. — Histoire d'une Fille de Ferme.
479. MAYNE-REID (CAPITAINE). Le Chef blanc.
489. — Les Chasseurs de Chevelures.
54. MELANDRI (ACHILLE) . Ninette.
11. MENDÈS (CATULLE). . Le Roman Rouge.
44. — Pour lire au Bain.
65. — Monstres parisiens.
94. — Le Cruel Berceau.
114. — Pour lire au Couvent.
154. — Pierre le Véridique, roman.
196. — Jupe courte.
211. — Jeunes Filles.
234. — Isoline.
250. — L'Art d'Aimer.
266. — L'Enfant amoureux.
388. — Verger-Fleuri.
90. MÉROUVEL (CH.). . . Caprice des Dames.
110. MÉTÉNIER (OSCAR) . . La Chair.
227. — Myrrha-Maria.
270. — La Grâce.
321. — La Croix.
170. MEUNIER (V.) . . . . L'Esprit et le Cœur des Bêtes.
52. MICHELET (MADAME) . Quand j'étais Petite.

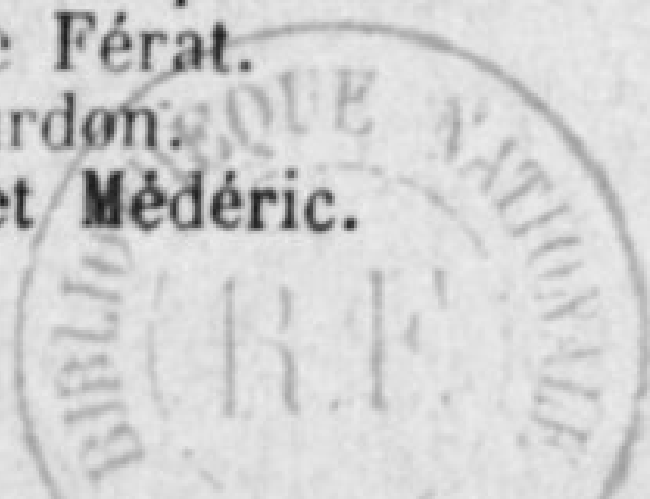
N^os

65. MIE D'AGHONNE . . . L'Ecluse des Cadavres.
115. — L'Enfant du Fossé.
218. — Les Aventurières.
485. MOINAUX (JULES). . . Les gaietés bourgeoises.
118. MOLÈNES (E. DE). . . Pâlotte.
130. MONSELET (CHARLES) . Les Ruines de Paris.
239. MONTAGNE (ÉD.). . . La Bohème camelotte.
93. MONTEIL (E.) . . . . Jean des Galères.
370. MONTET (JOSEPH). . . Le justicier.
135. MONTIFAUD (M. DE). . Héloïse et Abélard.
338. MOREAU (HÉGÉSIPPE). Le Myosotis.
304. MOREAU-VAUTHIER . . Les Rapins.
69. MOULIN (MARTIAL). . Nella.
290. — Le Curé Comballuzier.
267. MOULIN (MARTIAL) ET PIERRE LEMONNIER. Aventures de Mathurins.
216. MULLEM (L.) . . . . Contes d'Amérique.
161. MURGER (HENRI). . . Le Roman du Capucin.
487. MUSSET (ALFRED DE). Mimi Pinson.
488. — Frédéric et Bernerette.
310. NACLA (VICOMTESSE) . Par le Cœur.
384. — Par-ci, par-là.
4. NAPOLÉON Ier . . . . Allocutions et Proclamations militaires.
309. — Messages et Discours politiques.
249. NERVAL (GÉRARD DE). Les Filles du feu.
333. — Aurélia.
199. NEWSKY (P.). . . . . Le Fauteuil Fatal.
371. NION (FRANÇOIS DE) . L'Usure.
312. NOEL (ÉDOUARD). . . L'Amoureux de la Morte.
19. NOIR (LOUIS) . . . . L'Auberge Maudite.
132. — La Vénus cuivrée.
205. — Un Tueur de Lions.
457. — Trésor caché.
465. — Au fond de l'abîme.
242. NOIROT (E.). . . . . A travers le Fouta-Djallon.
202. PARDIELLAN (P. DE) . Poussière d'Archives.
374. — L'implacable service.
486. — Impressions de campagne, 1793-1809.
265. PAZ (MAXIME). . . . Trahie.
95. PELLICO (SILVIO). . . Mes prisons.
385. PELLOUTIER (LÉONCE). Ma tante Mansfield.
441. PERRAULT (PIERRE) . L'Amour d'Hervé.
277. PERRET (P.). . . . . La fin d'un Viveur.
427. — Petite Grisel.
376. PÉTRARQUE ET LAURE. Lettres de Vaucluse.
226. PEYREBRUNE (G. DE) . Jean Bernard.
393. PICHON (LUDOVIC) . . L'Amant de la Morte.
127. PIGAULT-LEBRUN. . . Monsieur Botte.
73. POÉ (EDGAR) . . . . Contes extraordinaires.
193. PONT-JEST (R. DE). . Divorcée.
175. POTHEY (A.). . . . . Le Capitaine Régnier.
188. — La Fève de Saint-Ignace.

Nos

160. POUCHKINE. . . . . . Doubrovsky.
274. PRADELS (OCTAVE). . Les Amours de Bidoche.
378. — Le Plan de Nicéphore.
463. — Agence matrimoniale.
6. PRÉVOST (L'ABBÉ) . . Manon Lescaut.
319. RAIMES (GASTON DE) . L'Epave.
316. RATAZZI (Mme). . . . La Grand-Mère.
236. REIBRACH (J.). . . . La Femme à Pouillot.
258. RENARD (JULES). . . Le Coureur de Filles.
35. RÉVILLON (TONY). . . La Faubourg Saint-Antoine.
78. — Noémi. La Bataille de la Bourse.
136. — L'Exilé.
300. — Les Dames de Neufve-Eglise.
318. — Aventure de Guerre.
356. RICHE (DANIEL) . . . Amours de Mâle.
330. RICHEBOURG (ÉMILE) . Le Portrait de Berthe.
353 — Sourcils noirs.
46. RICHEPIN (JEAN). . . Quatre petits Romans.
77. — Les Morts bizarres.
292. ROCHEFORT (HENRI) . L'Aurore boréale.
354. ROGER-MILÈS. . . . . Pures et impures.
214. ROUSSEIL (Mlle) . . . La Fille d'un Proscrit.
96. RUDE (MAXIME) . . . Une Victime de Couvent.
126. — Roman d'une Dame d'honneur.
260. — Les Princes Tragiques.
395. SABATIER (E.) . . . . Manuel de l'Agriculteur et du Jardinier.
10. SAINT-PIERRE (B. DE). Paul et Virginie.
15. SANDEAU (JULES). . . Madeleine.
80. SARCEY (FRANCISQUE). Le Siège de Paris.
138. SAUNIÈRE (PAUL). . . Vif-Argent.
150. SCHOLL (AURÉLIEN). . Peines de cœur.
336. — L'Amour d'une Morte.
413 SCOTT (WALTER). . . Le Nain noir.
415 — Le Château périlleux.
98. SIEBECKER (E.) . . . Le Baiser d'Odile.
335. — Récits héroïques.
404. SIENKIEWICZ (HENRIK). Une idylle dans la Savane.
47. SILVESTRE (ARMAND) . Histoires Joyeuses.
116. — Histoires Folâtres.
165. — Maïma.
180. — Rose de Mai.
283. — Histoires gaies.
293. — Les cas difficiles.
306. — Les Veillées galantes.
429. — Le célèbre Cadet-Bitard.
206. SIRVEN (ALFRED). . . La Linda.
213. — Etiennette.
107. SOUDAN (JEHAN) . . . Histoires américaines (illustrées).
71. SOULIÉ (FRÉDÉRIC). . Le Lion amoureux.
246. SPOLL (E. A.). . . . Le Secret des Villiers.
20. STAPLEAUX (L.) . . . Le Château de la Rage.

Nos		
39.	SWIFT.	Voyages de Gulliver.
22.	TALMEYR (M.). . . .	Le Grisou.
435.	THÉO-CRITT.	Le Bataillon des hommes à poil.
5.	THEURIET (ANDRÉ). .	Le Mariage de Gérard.
92.	—	Lucile Désenclos. — Une Ondine.
281.	—	Contes tendres.
469.	THIRION (E.)	Mamzelle Misère.
473.	TISSOT (VICTOR). . .	Au Berceau des Tzars.
79.	TOLSTOÏ	Le Roman du Mariage.
174.	—	La Sonate à Kreutzer.
299.	—	Maître et serviteur.
359.	—	A la Hussarde.
377.	—	Napoléon et la Campagne de Russie.
387.	—	Pamphile et Julius.
402.	—	Les Cosaques.
423.	—	Sébastopol (mai et août 1855).
411.	TOLSTOÏ ET BONDAREFF	Le Travail.
326.	TOPFFER (R.)	La Bibliothèque de mon Oncle.
327.	—	Nouvelles genevoises.
83.	TOUDOUZE (G.). . . .	Les Cauchemars.
55.	TOURGUENEFF (I.) . .	Récits d'un Chasseur.
109.	—	Premier Amour.
212.	—	Devant la Guillotine.
461.	TRISTAN BERNARD . .	Citoyens, Animaux, Phénomènes.
302.	UZANNE (OCTAVE) . .	La Bohème du Cœur.
365.	VALDÈS (ANDRÉ) . . .	A la Dérive.
99.	VALLERY-RADOT . . .	Journal d'un Volontaire d'un an (couronné)
25.	VAST-RICOUARD . . .	La Sirène.
166.	—	Madame Lavernon.
257.	—	Le Chef de gare.
341.	VAUCAIRE (MAURICE) .	Le Danger d'être aimé.
421.	VAUDÈRE (JANE DE LA)	La Mystérieuse.
269.	VAUTIER (CL.). . . .	Femme et Prêtre.
280.	VEBER (PIERRE). . .	L'Innocente du Logis.
113.	VIALON (P.).	L'Homme au Chien muet.
369.	VIGNÉ D'OCTON (P.). .	Mademoiselle Sidonie.
409.	—	Petite Amie.
88.	VIGNON (CLAUDE). . .	Vertige.
49.	VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.	Le Secret de l'Echafaud.
100.	VOLTAIRE.	Zadig. — Candide. — Micromégas.
350.	—	L'Ingénu.
447.	X... (Mme). . . .	Mémoires d'une Préfète de la 3e République.
273.	XANROF	Juju.
275.	YVELING RAMBAUD . .	Sur le tard.
84.	ZACCONE (PIERRE) . .	La Duchesse d'Alvarès
183.	—	Seuls !
3.	ZOLA (ÉMILE). . . .	Thérèse Raquin.
45.	—	Jacques Damour.
103.	—	Nantas.
122.	—	La Fête à Coqueville.
181.	—	Madeleine Férat.
255.	—	Jean Gourdon.
265.	—	Sidoine et Médéric.



BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS

à 75 centimes le volume broché

André (Emile). — **100 façons de se défendre dans la rue SANS armes.** Orné de 50 illustrations. Un vol.

— **100 façons de se défendre dans la rue AVEC armes.** Petit manuel pratique de la canne, du bâton à deux mains, du tir au revolver, etc. Orné de 50 illustrations. Un vol.

Berthe (Comtesse). — **La politesse pour tous.** Un vol.

Blanchon (H.-L. Alphonse). **100 façons d'augmenter ses revenus pendant ses loisirs.** Un vol.

Brisse (Baron). **Petite cuisine des familles.** Un vol.

Christie et Chareyre. — **L'Architecte-Maçon.** Un vol.

Cim (Albert). — **Petit manuel de l'amateur de livres.** Un volume illustré.

Cornié (G.). — **Manuel pratique et technique du vélocipède.** Un vol.

Fonclose (Mme Marguerite de). — **Guide pratique des travaux de dames.** Illustré de figures et modèles. Un vol.

Gawlikowski. — **Guide complet de la danse.** Un vol.

Klary (C.). — **Manuel de photographie pour les amateurs** Un vol.

L. C. **Nouveau guide pour se marier,** suivi du Manuel du parrain et de la marraine. Un vol.

Longueville (Adhémar de). — **Manuel complet de tous les jeux de cartes,** suivi de l'Art de tirer les cartes. Un vol.

Monin (Dr E.). — **Hygiène de la femme.** Préceptes médicaux pratiques. Un vol.

Poutier (Aristide). — **Manuel du Menuisier-modeleur** Un vol.

Ricquier (Léon). — **Le moyen de savoir parler en public.** Un vol.

Sabatier (E.). — **Manuel de l'Agriculture.** Un vol.

Scribe (Désiré). — **Le petit secrétaire pratique.** Un vol.

Staffe (Baronne). — **Indications pratiques pour réussir dans le monde, dans la vie.** Un vol.

— **La distinction et l'élégance chez la femme.** Un vol.

— **Indications pratiques concernant l'élégance du vêtement féminin.** Un vol.

Terrode (L.). — **Manuel du serrurier.** Un vol.

Vignes (E.) — **L'Électricité chez soi.** Un vol.

Villard (J.). — **Manuel du chaudronnier en fer.** Un vol.

André (Émile). — **100 coups de jiu-jitsu.** Un volume in-16 illustré . . . . Prix **1 fr. 25**

PIÈCES A SUCCÈS (*Suite*)

	Hommes	Femmes
Monsieur Adolphe, par Ern. Vois et Alin Monjardin.	2	2
La Casserole, par Oscar Méténier	8	3
La Revanche de Dupont l'Anguille, par Oscar Méténier (*Prix* 1 fr. 20)	10	3
Une Manille, par Ernest Vois	5	1
Caillette, par H. de Gorrse et Ch. Meyreuil	4	2
Paroles en l'air, par Pierre Veber et L. Abric . . .	5	3
L'Extra-Lucide, par Georges Courteline	1	1
Trop Aimé, par Xanrof.	1	1
Le Portrait (1 acte en vers) par Millanvoye et Cressonois	2	2
L'Ami de la Maison, par Pierre Veber	3	2
Les Chaussons de Danse, par Auguste Germain . .	2	2
Dent pour Dent, par H. Kistemaeckers	3	1
Petin, Mouillarbourg et Consorts, par Georges Courteline	7	1
Grandeur et Servitude, par Jules Chancel	5	1
La Berrichonne, par Léo Trézenik	3	3
Un verre d'eau dans une tempête, par L. Schneider et A. Sciama	1	2
L'Affaire Champignon, par G. Courteline et P. Veber.	7	2
Le Pauvre Bougre et le **Bon Génie**, par Alph. Allais.	2	1
Les Crapauds, **La Grenouille**, par Léon Abric. . .	2	1
Les Cigarettes, par Max Maurey.	3	1
Nuit d'été, par Auguste Germain	2	2
La Huche à pain (1 acte en vers), par J. Redelsperger	5	2
Si tu savais, ma chère, par Jules Lévy	1	3
La Grenouille et le Capucin, par Franc-Nohain . .	2	1
Le Coup de Minuit, par H. Delorme et Francis Gally.	2	3
Cher Maître, par Xanrof	3	1
Ceux qu'on trompe, par Grenet-Dancourt	2	2
Un Bain qui chauffe, par Pierre Veber.	2	2
Blancheton père et fils, par G. Courteline et P. Veber.	14	4
Un Début dans le monde, par Max Maurey et P. Mathiex.	1	5
Pour la Gosse, par Jules Lévy	3	3

Joli emboîtage pour **25** *pièces*. . . . *Prix* . **2** *fr*. **50**

COLLECTION IN-8° ILLUSTRÉE

A **95** cent. le volume broché; relié toile, **1** fr. **50**

AICARD (JEAN), de l'Académie française. — **Tata.** 1 volume illustré par Suzanne Minier.

COURTELINE (GEORGES). — **Coco, Coco et Toto.** 1 volume illustré par A. Barrère.

DAUDET (ALPHONSE). — **Tartarin de Tarascon** 1 volume illustré par G. Dutriac.

ESPARBÈS (G. D'). — **Le Roi.** 1 volume illustré par Lanos.

GYP. — **Le Friquet.** 1 volume illustré par Kauffmann.

LEMONNIER (CAMILLE). — **Amants joyeux.** 1 volume illustré par Bigot-Valentin.

LEROY (CHARLES). — **Le Colonel Ramollot.** 1 volume illustré par A. Vallet.

RODENBACH (G.). — **Bruges-la-Morte.** 1 volume illustré par Marin Baldo.

JANE DE LA VAUDÈRE. — **Le Mystère de Kama.** 1 volume illustré par Atamian.

WOLFF (PIERRE). — **Sacré Léonce !** 1 volume illustré par Fabiano.

Puis des romans de A. THEURIET; P. CORRARD; Jules MARY; Alph. ALLAIS; Pierre MAEL; Michel PROVINS; Claude LEMAITRE, etc., etc.

Ouvrages de MADEMOISELLE ROSE

100 Façons

d'être élégante à bon marché	1 vol.
de se guérir (accidents et petites maladies)	1 vol.
de préparer des plats bon marché	1 vol.
d'accommoder le veau	1 vol.
— *les restes*	1 vol.
— *le bœuf*	1 vol.
de préparer les œufs (8e mille)	1 vol.
— *les pommes de terre*	1 vol.
— *les potages*	1 vol.
— *les entremets sucrés*	1 vol.
— *les plats froids*	1 vol.
— *les plats maigres*	1 vol.
— *les sauces*	1 vol.
— *le gibier*	1 vol.
— *les légumes*	1 vol.
— *un plat en quelques minutes*	1 vol.
— *des plats pour végétariens*	1 vol.

640-10-10 - Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.